

60 ans de création

PASSAGE DE TÉMOINS : 20 DUOS D'ÉCRIVAINS

VOLUME 2

143



MARS2015

LES ÉCRITS— REVUE FONDÉE EN 1954 PAR JEAN-LOUIS GAGNON

Directeur : Pierre Ouellet
Directeur adjoint : André Ricard
Président honoraire : Jean-Guy Pilon
Comité de rédaction : Jacques Allard, André Brochu, Nicole Brossard, Monique Deland, Denise Desautels, Hélène Dorion, Danielle Fournier, Naïm Kattan, André Ricard
Conseil d'administration :
Jean-Claude Corbeil, Denise Desautels, Danielle Fournier, Georges Leroux, Pierre Ouellet
Correction d'épreuves : Pascale Matuszek
Secrétaire de rédaction et adjoint administratif : David Desrosiers
Conception graphique et mise en pages : Olivier Lasser

Les Écrits — Case postale 1287, succursale Complexe Desjardins Montréal (Québec) H5B 1C4
Téléphone : 514 987-3000 (3796#, 1578#) • Télécopieur : 514 987-6548
www.lesecrits.ca • ouellet.pierre@uqam.ca

Le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de Montréal subventionnent cette publication.
Membre de la SODEP.

Conseil des arts et des lettres Québec
Le Conseil des Arts du Canada depuis 1957 | The Canada Council for the Arts since 1957
Conseil des Arts de Montréal

Dépôt légal : 3e trimestre 2014
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1200-7935
PDF ISBN 978-2-924558-00-3

Envoi de Poste-publications Enregistrement no 40044285

© les écrits

é SOMMAIRE

NUMÉRO 143 • MARS 2015

PIERRE OUELLET
Présentation 7

VÉRONIQUE CYR
Les pianos de Marisol 13
Cartographies intimes 17
CAROLE DAVID
Diaporama 21
Une archéologie de la mélancolie 26

TRISTAN MALAVOY
ET PAUL BÉLANGER
Une aventure dans les lisières *de Benoy Sirtau* 31

MARIE-JOSÉE CHAREST
La petite mariée 39
Une poésie près de l'homme... 42
PAUL CHANEL MALENFANT
La guerre a lieu 45
D'un livre qui fait écrire 48

JOCELYNE SAUCIER
L'été des dernières grandes pluies 51
JOCELYNE SAUCIER ET ANDRÉ VANASSE
Correspondance 59
ANDRÉ VANASSE
Sainte-Adèle en été 67

GEORGETTE LEBLANC
Toute la misère qui tient attaché 77
Suffisait de le dire 82
SERGE PATRICE THIBODEAU
L'homme et son chien 83
Un je *qui se décline* 92

SIMON DUMAS
Révélations 97
Nous ne sommes pas seuls 102
MADELEINE MONETTE
« Est-ce cela mourir ? » 107
Ce poète-là, une troisième personne 114

PATRICK LAFONTAINE
Le lundi 9 juin 2014 119
Je voudrais te parler 122
MADELEINE GAGNON
Rien ne se passe 125
Deuxième mouvement 128

ANAÏS BARBEAU-LAVALETTE
Suze 133
Le plaisir de se perdre 139
JACQUES ALLARD
Le moulin des ombres 141
Bon vent, Anaïs ! 147

FRANÇOIS GAGNON
Aux bois brûlés 151
Sauver la solitude 155
DIANE-ISCHA ROSS
Journal d'hiver avant les orchidées 159
Ne me prends pas pour le bonheur 168

GLEASON THÉBERGE
Naître 173
Âmes livrées 183
LINE MC MURRAY
Mourir 185
Âmes à livrer 189

DANIEL CANTY
De l'eau sur la lune 193
The House of Memory 200
SHERRY SIMON
L'économie de l'imperdu 203
Écrire avec… 209

NICHOLAS GIGUÈRE
Chantiers 213
Du dandy au « contemporain capital » 217
JEAN-PAUL DAOUST
Les îles de la Ponctuation 221
Le chantier du poème 227

FRANÇOIS BLAIS
La poésie didactique 231
L'acide folique 234
Doublé 237
GILLES PELLERIN
La poussière et la fureur 243
Sans qu'on puisse dire d'une voix qu'elle est barbue 247

GENEVIÈVE BOUDREAU
Une fin heureuse 251
L'accueil du veilleur 255
JEAN ROYER
Trame d'identité 259
Acquiescer au désordre 265

NICOLAS TREMBLAY
La Cadillac volée ou L'emploi scientifique de l'imagination 271
Révélation cryogénique 278
LOUIS-PHILIPPE HÉBERT
Le boxeur 281
L'envahisseur 291

THOMAS MAINGUY
La cravate 297
Une décharge terrestre 303
PAUL FERRON MARCHAND
Traité d'entomologie poétique 307
Lettre à Thomas Mainguy 315

TANKA G. TREMBLAY
Convulsions 321
Eva travestie 324
JEAN-YVES COLLETTE
Congrès à trois 327
Tourner la page 330

JEAN-PHILIPPE BERGERON ET JEAN-FRANÇOIS POUPART
Jeu du serpent et de l'échelle 333

SÉBASTIEN RICARD
L'homme empaillé 345
À mon père, à ma mère, à tout ce théâtre 353
ANDRÉ RICARD
Un plat de lentilles 357
Exister 364

SOPHIE CADIEUX ET GEORGES LEROUX
Dialogue du désenchantement 377

NOTICES BIOGRAPHIQUES 382

PORTFOLIO : MARTIN BUREAU 10-191
HUGO BERGERON 192-381

PIERRE OUELLET

Présentation

Les écrits fêtent leurs 60 ans. C'est un *rite de passage*, un *rite d'initiation*, parce qu'à tous les dix ans, à chaque passage de décennie, les choses renaissent, se ré-initient : on célèbre ce genre de retour ou de remise à zéro pour marquer le caractère cyclique de notre temps... La roue tourne, revenant sur elle-même à chaque cycle, repassant par les mêmes points, jamais le point final, toujours un point initial, d'où tout repart à nouveau. On a donc profité de cet anniversaire pour faire le point : d'où venons-nous ? où allons-nous ?... comme dit Gauguin. Nous avons mis en piste, en deux volumes[1], une quarantaine d'écrivains, en duo ou en tandem, leur demandant de se « passer le témoin » de la parole sur ce grand cycle du temps dans lequel nous tournons, non pas en rond, comme disent les malveillants, mais en trombes ou en cyclones, en spirales et en tornades, en toutes sortes de figures qui déplacent de l'air, font du vent, soulèvent ici et là des tempêtes d'idées, d'images et d'émotions, de petits maelstroms d'affects... des orages de beaux temps.

Brasser le temps, rebrasser les cartes de l'histoire, remuer la mémoire de fond en comble, agiter le rêve et le réel, les mélanger si intimement qu'on ne voie plus la différence entre eux, comme entre l'origine et la fin, le passé et l'avenir, les

1. On trouvera à la fin de ce numéro le sommaire du premier volume paru en novembre 2014 (n° 142).

jeunes et les vieux, qui ont tous le même âge : *L'âge de la parole*, comme dit Roland Giguère, l'âge des *Écrits*, celui de la pérennité, car les revues ont ce privilège de rester jeunes toute leur vie... La nôtre n'est pas plus vieille qu'au moment où Jean-Louis Gagnon et quelques autres lui ont donné naissance en 1954, où tour à tour Paul Beaulieu, Jean-Guy Pilon et Naïm Kattan lui ont redonné vie au cours des décennies qui ont suivi et à celui où j'en ai hérité de leur main il y a un peu plus de cinq ans comme s'il s'agissait d'un nouveau-né... et je vais bientôt devoir passer le bébé, dès qu'une mère ou un père adoptif se présentera, avec la même envie de recréer à nouveau un être de parole qui exige le même soin et le même amour qu'un être de chair bien qu'il soit de papier et bientôt de pixels.

Mais je ne veux plus parler des *Écrits*. Je l'ai trop fait au cours de cette année charnière. Je veux « faire parler » *Les écrits*, donner la parole à ceux et celles qui ont accepté de se « passer la parole » dans ce deuxième volume qui rend hommage à l'histoire de la revue, comme on l'a fait depuis plus de soixante ans, d'Anne Hébert et Marie-Claire Blais à Carole David et Jocelyne Saucier, d'Alain Grandbois ou Jacques Brault à Paul Chanel Malenfant et Serge Patrice Thibodeau, de Jean LeMoyne ou Pierre Vadeboncœur à Georges Leroux et Sophie Cadieux ou Sébastien Ricard et André Ricard, etc., en une course de relai qui a le plus souvent l'allure d'une promenade, d'un vagabondage, d'un compagnonnage le long des routes ou au milieu des champs, même si les auteurs ont dû se limiter ici à quelques pages seulement, en un sprint apparent qui a toutefois l'effet d'une authentique randonnée. Le temps est élastique : les soixante ans de la revue furent un instant, les

quelques brefs moments que chacun nous fait passer dans ces pages vaudront pour nous une éternité...

Passage de témoins, dit le titre de nos deux numéros-anniversaires... car nous sommes des « témoins de passage » autant que des « passeurs de témoins ». Tout passe, mais le passage reste. La passation est une passion, aussi durable ou résurgente que le désir... Elle renaît comme la revue à chaque numéro. La chaîne de paroles qu'on va parcourir n'aura donc pas de fin... des échos suivront, qui la relanceront. On fête l'avenir de la revue autant que son passé : on célèbre l'imagination encore, qui embrasse ce qui vient, autant sinon plus que la mémoire déjà, chaque souvenir nous rappelant moins le passé qu'il n'appelle de nouvelles remembrances que le futur nous réserve.

❧

La revue est à l'image des œuvres qui illuminent ses pages : vive, colorée, inventive, expressive, pleine d'élans en tout genre, d'exultation, d'indignation, d'une jeunesse inépuisable, d'une maturité qui n'exclut pas la fraîcheur, l'ingéniosité et l'ingénuité mélangées, à l'instar de l'œuvre des deux artistes du présent portfolio, qui forment une sorte de duo qu'une filiation esthétique unit, tous deux séparés par un peu moins d'une génération mais liés par des préoccupations similaires pour l'aménagement formel et thématique des territoires imaginaires que l'art ne cesse de créer ou de réinventer tout au long de son histoire. Les analogies ne manquent pas entre le travail de l'aîné, Martin Bureau, et celui du cadet, Hugo Bergeron, qui redessinent tous deux la carte de notre monde intérieur et extérieur en en déplaçant ou repoussant les frontières, ré-esquissant l'horizon de nos espaces vitaux à grands coups de gestes colorés et texturés, d'une grande liberté et d'une grande agilité,

où l'adresse technique rejoint avec grâce l'aisance expressive, la rigueur formelle rencontre la vigueur des sensations les plus exaltantes qu'elle fait surgir. Si le premier explore les territoires mythiques et exotiques de la Chine ancienne ou contemporaine et le deuxième arpente les no man's land urbains ou périphériques sur lesquels poussent les immeubles sans mémoire dont notre avenir semble peuplé, l'un et l'autre cherchent à montrer que l'espace et le temps de l'art, à l'instar de tout univers narratif ou de tout monde poétique, se réinventent à chaque génération dans la continuité du pas à pas par lequel nous sillonnons le réel et son histoire en y laissant les traces multicolores de notre passage... tel un jeu de pistes énigmatique qui invite à en suivre l'inextricable lacis jusque dans nos rêves les plus inventifs. Fêter l'anniversaire des *Écrits*, c'est rêver des premiers élans du passé comme si c'était toujours une promesse d'avenir.



VÉRONIQUE CYR
CAROLE DAVID





VÉRONIQUE CYR

Les pianos de Marisol

> *De son absence, tu parcours les mots qui font mal et n'expliquent rien. Des apparitions furtives, dans des lettres d'amour, dont tu te sers pour la reconstruire presque parfaite. Disons qu'elle t'échappe comme d'autres t'ont aussi échappé.*
>
> Carole David, *Terroristes d'amour*

Commencer par ton prénom
par la rue Joliette où tu habitais
avec ta grand-mère ton grand frère
ce piano fermé sur lequel tu t'endormais
ce piano-pupitre en classe était ton archet
ton chevalet ton système d'entrée en rêve

toute la rue que tu faisais sauter, mourir
toute la vie que tu laissais parler et boire
je te voyais tout ouvrir en bloc et rouge
ton rire de géante te stupéfiait toi-même

je sais aujourd'hui que tu n'as jamais rien détruit
les désirs te sautaient à la gorge comme des serpents
tu t'endormais sans ruse entre les bras des hommes
comme les enfants s'endorment en se balançant
dans un parc à l'heure du souper le ventre vide

c'est de cette façon que tu t'es assoupie un soir
entre les bras trop minces de celui que j'aimais
je vous ai surpris cherchant un sens à tout cela
en évitant mes yeux puis en ouvrant la porte

le lendemain, tu as cessé tes leçons de piano
tu me l'as avoué dix ans plus tard.

Une nuit recroquevillée, les bougies vacillantes
ton frère approche puis s'effondre il te montre
dans la clarté mobile de la lumière la ligne
horizontale de la mort sur son poignet gauche
seize ans à peine tu hurles tu t'accroches à lui
tandis qu'il lèche sa plaie comme un damné
tu écoutais depuis deux heures en boucle
Shape of my heart de Sting
mémé ronflait paisiblement,
comme toujours, dans la pénombre.
Vous deux en cuillère
le sang séché partout
la cassette en mode *rewind*
jusqu'à l'aube.

L'incident du frère c'était avant, il me semble
avant ce concert rock où nous nous étions faufilées
prétextant des devoirs à faire chez l'une puis chez l'autre
finalement nous nous sommes maquillées dans une ruelle
avec pour seul miroir le rétroviseur grafigné d'une Honda
le stade olympique géant nous dévisageait de sa grisaille
à 17 h tu étais déjà ivre je devais te laisser à l'entrée
tu m'as dit *ne t'en fais pas vas-y ma vieille*
tu attendais quelqu'un en sautillant sur place
tu ne voulais pas me dire qui alors je t'ai laissée
me suis engouffrée dans les dédales humides
quelque chose m'empêchait de sentir le rythme.

Le lendemain à la polyvalente votre absence
me met dans un état proche de l'hypothermie
je cherche des épaules des caches de consolation
le grand ciel de l'Est me remue de ses nuages étranges
je ne saurai jamais par quel transport mécanique ou
physique
je suis montée jusqu'à chez lui après la fin des classes
une chose est certaine ; cette chose menaçante à deux têtes
que j'ai trouvée dans sa chambre c'était vous, prête à bondir
et défaire le nœud pâle et mélancolique de ma naissance
ses yeux et les tiens : des doubles à l'infini trop fragiles
sa mère mon alliée, pourtant, fumait calmement
dans la cuisine, fixée sur ses gazettes morbides.

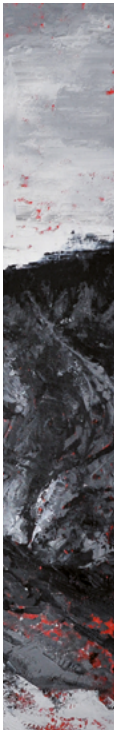
Il m'aura fallu vingt ans pour comprendre que tu m'as
libérée
par cette rupture radicale dont tu fus en quelque sorte
l'auteure
libérée de trop de nuits à me débattre contre ce corps
condamné

par les fleurs noires de l'amour et la peau froide de la
jeunesse.

Je suis néanmoins retournée à l'endroit pile de tes pianos.
La poussière était belle dans ta cuisine, avec ses
leçons d'air.



Cartographies intimes



Chère Carole,
Ma rencontre initiale avec ton œuvre s'est effectuée par l'entremise d'un atelier d'écriture que j'ai suivi en janvier 1999 à l'université, dans lequel il était question de rechercher des textes importants sur l'acte d'écrire de la poésie. J'avais 21 ans et mes aspirations littéraires commençaient à se dessiner. France Mongeau, chargée de ce cours et très grande lectrice, de qui je ne conserve que de magnifiques échanges profondément formateurs, nous a incités à fouiller aussi bien dans les revues que dans les essais. Au cours de mes recherches, j'avais trouvé le numéro 89 de la revue *Estuaire* intitulé «De l'écriture du poème», dans lequel tu explorais ta relation avec la phénoménologie du poème *Des lilas et du jus d'orange* dédié à la poète Josée Yvon, à qui tu avais rendu visite sur son lit de mort, dans une triste et magnifique canicule de juin du milieu des années quatre-vingt-dix.

> 6 juin 1994 : Des lilas et du jus d'orange
> La maison a un drôle de nom
> il y a des fleurs, un jardin
> et devant la rivière des Prairies
> qui coule avec ses déchets
> des années cinquante

Je n'avais lu ni *Terroristes d'amour* ni *Abandons* (dans lequel se trouvait, justement, ce poème), je m'en confesse. Je ne connaissais pas encore toute ton habileté à circonscrire la psyché des cartographies intimes. La beauté, l'authenticité de ton œuvre, je venais de l'entrevoir avec saisissement grâce à un poème où une chambre est le théâtre d'une mort injuste à venir. Je te jure que j'ai senti le parfum des lilas et la fougue cruelle du soleil dont les rayons ne touchaient plus la poète *privée de ses yeux*[1]. Je me suis demandé avec angoisse et vertige ce qu'on ressent exactement quand on ne peut plus lire, écrire, voir le soleil. J'ai senti la fragilité et la résignation, j'ai dû quitter la bibliothèque de l'UQÀM pour aller pleurer calmement chez moi. Tu avais installé dans mon esprit une empathie qui dépasse les mots à travers la chambre de la mourante et l'eau opaque qui charrie *ses déchets des années cinquante.* Je pouvais imaginer Josée Yvon flottant sur les eaux agitées de la rivière des Prairies, les bras en croix, prête à dériver sous le soleil de plomb de cette chaude journée de juin, où seuls les lilas et le jus d'orange retenaient la poète dans le vivant des choses. C'était la première de tes Ophélie que je croisais.

J'ai commencé à écrire assez sérieusement dans les mois suivants...

Terroristes d'amour, Abandons, Histoires Saintes, Impala, La maison d'Ophélie, Terra Vecchia, Manuel de poétique à l'intention des jeunes filles, Hollandia. Les titres de tes livres, je les aime autant que tes livres eux-mêmes. Si je pouvais trouver la métaphore parfaite pour évoquer ton travail littéraire, je dirais que tu explores des zones intérieures et extérieures qui ressemblent à ce bois urbain mystérieux connu sous l'appellation de Bois-des-Pères dans notre quartier Rosemont natal près duquel nous avons passé notre jeunesse, toi dans les années soixante-dix, moi dans les années quatre-vingt-dix. Il y a

1. *Abandons*, Les Herbes rouges, p. 57.

quelque chose de profondément beau, fascinant et menaçant dans ce territoire sauvage en plein cœur de la ville. Les sentiers qu'il comporte se dévalent dans le silence et l'effroi, les branches se croisent au-dessus des têtes et on peut à tout moment tomber nez à nez avec un malade un peu louche qui vient d'obtenir son congé de l'hôpital Maisonneuve-Rosemont. On y est toujours rattrapé par un rayon de soleil oblique qui tasse d'un coup la noirceur et nous guide vers les sorties de secours.

Cette faune bigarrée de l'Est, celle des filles un peu paumées et des garçons croches comme Roberto, dans *Impala*, qui « avait appris à vivre en état permanent de mensonge[2] », elle traverse ton écriture en un défilé au ralenti. Je me sens proche de ton univers. Nous cherchons l'étrange, le vertige, l'anecdotique, le merveilleux souvent aussi. Dans les détails et l'invisible à l'œil nu. Il y a dans tes livres un humour ravageur qui est une force tranquille, un feu permanent. Un peu comme Carver et Brautigan, tu as ce don d'orchestrer la rencontre entre le grave et l'absurde, le sublime et l'ennui, le lyrisme et le cru.

La peur ; la peur et la honte dans l'écriture. Chez moi, le spectre des deux est omniprésent. Peur d'aller trop loin, de dérailler. Quand je te lis, je n'ai plus peur. Quand tu écris, « Cette blessure ouverte, elle peut la lire dans l'étalement de toutes ces cartes. [...] Elle éclate. Et met le feu au passé immense[3]. » Tu me donnes l'élan vital nécessaire pour briser les chaînes qui s'installent trop souvent dans mes poèmes.

Merci, Carole, pour ton accompagnement...

VÉRONIQUE

---

2. *Impala*, Les Herbes rouges, p. 122.
3. *Terroristes d'amour* suivi de *l'endroit où se trouve ton âme*, Les Herbes rouges, p. 64.



CAROLE DAVID

Diaporama

> *2 avril. Aujourd'hui j'ai réorganisé ma propre collection de photos. J'ai choisi neuf photos du sol et dix autres au-dessus des nuages, toute prises en avion. Je les ai collées sur le mur en haut de mon bureau, et j'ai décidé qu'elles démontreraient une profonde vérité.*
>
> Corey Frost, *Tout ce que je sais en cinq minutes*

À partir d'une carte aérienne, elle imagine sa vie et celle des autres défiler en survolant les lieux qu'elle a habités, les autres qu'elle a visités et enfin ceux qu'elle a carrément fuis. Elle s'imagine planant au-dessus de ces endroits comme la Sœur volante ou Mini-fée. Rien de moins.

Le cimetière du Stade olympique avec ses ouvriers morts au combat
Le boisé des Pères franciscains
Spring Street, New York, avec un Italien
Les piscines de l'île Sainte Hélène
Le pavillon de l'Italie à l'Expo 67, ses expressos
Les centres commerciaux de Burlington, Vermont
Les logements de la rue St-André sans bains ni douches
Le marché Jean-Talon honteux
Ses yeux trop bruns
Les plages de la Caroline du Nord
Ses lèvres trop grosses
Les bars de Portland, Maine

L'autobus de la Dame de l'est
Le FLQ de Rosemont
Cette femme qui est à la veille de ne plus la reconnaître
Cette cour d'école où on s'est moqué d'elle
Le crâne chauve de son amie
La disparition des disques vinyles
Des mèches de cheveux et des feuilles d'automne retrouvées dans des livres
Ses parents en jeunes mariés
Les danseurs et danseuses en noir et blanc de l'émission *Like Young*
Son frère en costume de Batman
Des ados qui quémandent des bonbons le jour de l'Halloween
Un amant qui s'enfuit en grimpant une clôture de broche

Elle ramasse les photos des albums de famille, y met le feu, recueille les cendres et en fait un immense tableau dans lequel des femmes, des enfants, des hommes se côtoient. Leurs visages et leur mémoire se confondent.

À l'est, le Mur et les communistes
Au Sud, la zone 51 et les extraterrestres
Au Nord comme au Sud en Amérique, des rues quadrillées
Des maisons occupées, des gazons élevés aux pesticides
Les enfants avec des anomalies intérieures
Les photos des membres de la bande à Baader
Un tank à l'aéroport de Francfort
Les chambres miteuses de l'hôtel Nelson dans le Vieux-Montréal

La neige et la glace qui avalent les enfants en bottes brunes
Les avortements clandestins de l'autre côté de la frontière
Le bikini, le monokini
Les femmes italiennes et portugaises vêtues de noir

Le visage d'Anaïs Nin à l'université McGill
Le viol d'une adolescente dans un ciné-parc abandonné.

Ce jour de juillet où elle flâne chez les antiquaires et dans les marchés aux puces. Elle achète des photos d'inconnus abandonnés par les successions avec les meubles et les bibelots. Des clichés noir et blanc, d'autres avec des couleurs délavées qui transmettent l'héritage de la classe moyenne. Des photos Polaroïd en partie effacées, on devine des silhouettes d'adultes, d'enfants, d'animaux de compagnie. Toutes ces personnes anonymes abandonnées à différents âges de leur vie dans des valises, des boîtes à chaussures ou carrément éparpillées comme les cendres d'un défunt. Parfois, des dates à l'endos des photos immortalisent ces moments loin de toutes les catastrophes mondiales.

Plage idéale 1957
Mariage de Jeanne 1970
Camp de neige à Saint-Alphonse 1979
Voyage de noces à NY 1960
Naissance des jumeaux 1987
Nicole et Jean à l'hôtel Mont-Royal
Papa en ski à St-Donat
Noël 1963 chez la belle-famille
Paris 1975, Hôtel du cours de Vincennes

Elle continue sa quête en achetant de vieux appareils photos. Des films sont emprisonnés à l'intérieur depuis des années. La petite bête et le beau sourire sont morts dans la chambre noire. *Cheese!* La mosaïque devient généalogie populaire. Tous ces inconnus qu'elle embrasse et qui viennent hanter ses rêves. Elle les confond les uns avec les autres.

Cette petite fille aux cheveux bouclés qui saute à la corde pourrait être elle.
Cet homme debout devant sa Oldsmobile ressemble à son oncle.
Cet autre qui tond le gazon est peut-être mort.
Encore lui dans un club à côté de la *cigarette girl*.
Cette femme en robe de mariée couleur saumon est probablement veuve ou divorcée.
Cette fille qui ressemble à Olivia Newton-John avec son bandeau de ratine sur le front doit aujourd'hui se déplacer en marchette.
Le bébé dans le carrosse est sûrement elle.

Parfois elle se recueille devant tant d'énigmes impossibles à résoudre. Tous ces récits enfermés, tus, oubliés. Elle a ouvert les boîtes noires les unes après les autres en protégeant la pellicule de la lumière. Sa vie ou ce qu'il en reste va continuer tandis que celle des autres s'est évanouie. Elle plonge tête première dans chacune de ces microfictions. Souvent, le soir, quand les rideaux ne sont pas encore tirés, elle espionne l'intérieur des maisons dans différents quartiers de la ville, les riches comme les pauvres, les branchés comme les survivants. Quand un soir un policier lui demande pourquoi elle reste debout sans bouger devant la fenêtre d'un appartement, elle ne sait pas quoi lui répondre.

Au bout de quelques minutes, elle s'entend dire : *Je suis devant la profonde vérité.*

Elle a aussi en sa possession une quantité incroyable de diapositives et un projecteur Kodak dans lequel on peut en insérer 80 et les faire tourner à la vitesse désirée. Elle attend la tombée du jour pour tout révéler. Le mur du salon devient l'écran de toutes les histoires. Des grains de poussière

virevoltent devant la lumière du projecteur. Le ronronnement du moteur envahit la pièce.

Des images racontent un voyage à Hawaï: surf, Tiki-bar et femmes en jupe de paille
Puis une première communion avec les filles d'un côté et les garçons de l'autre à l'intérieur d'une église
Une grosse fille blonde porte un diadème et coupe un gâteau en forme de missel
Un ado tient la pose dans son uniforme de baseball
Une femme en bigoudis surprise en parlant au téléphone

Elle est suspendue entre sommeil et rêve, les images défilent devant ses yeux comme sur une lanterne magique qu'elle seule actionne; des personnages sans voix dont les visages pétrifiés, photographiés par leurs proches, s'évanouissent les uns après les autres.



Une archéologie de la mélancolie

Chère Véronique,
Je ne me souviens pas du moment exact où j'ai lu ces vers : « Choisir le mariage sous l'eau / après les tremblements et l'orée / pour toujours camper dans les coquilles / les tavernes le souvenir des autres[4] », de ton recueil *La vie liquide*, mais ils correspondent désormais à une période trouble de mon existence. Tu parlais pour moi puisque j'étais alors réduite au silence. J'étais l'invitée de ce mariage ophélique.

Pourtant, je ne savais rien de toi, de ta biographie. Un dialogue poétique s'est engagé entre nous presque à mon insu. Ce poème provenait d'un lieu qui exprimait quelque chose au sujet de la féminité et de l'amour, qui m'était familier. Je retrouvais aussi le grain de cette voix déjà entendue lors de lectures publiques à travers le brouhaha, les verres brisés et l'odeur de l'alcool.

Ta poésie se nourrit de la lecture des œuvres d'Anne Hébert, Elizabeth Smart et Huguette Gaulin en plus d'affirmer, dans une forme dépouillée, volontairement acerbe, une archéologie de la mélancolie à travers le prisme familial. Tu demandes à la poésie d'exhiber ses pièces à conviction pour en disposer.

---

4. *La vie liquide*, Poètes de brousse, 2008, p. 64.

La véritable rencontre s'est faite à partir d'images anciennes que je porte en moi depuis toujours : l'eau, les os, la maison, Wonder Women, Neil Young, la chambre des souvenirs. Du coup, il y a eu adéquation entre nos deux œuvres à cet instant lumineux où quelque chose passe d'un inconscient à l'autre, en surimpression. Des détails, des instants réactivés par la lecture.

Tout comme dans une apparition, la prépondérance de tes images du « dedans » passées au papier de verre m'est apparue comme si toute l'histoire du monde était contenue dans ces miniatures essentielles à la compréhension de ta poésie.

Puis je suis retournée à ton premier livre, *La maison sans miroir*, et je suis descendue avec toi pour creuser jusqu'aux émotions de l'invisible et entrer en contact avec ce qui nous hante depuis toujours : le père, les origines sous les fondations, les esprits d'un lieu. Parfois, je me dis que la poésie est un animal qui se terre au plus profond du sol. Le vers sobre, parfois heurté, porte les vérités comme j'aime les entendre tomber : « tu es père on est loin des nuits nues sur / Wellington ce poignard jaune / ramassé dans ton poing / le bain où j'allais me noyer / pour un peu de paix[5]. »

Installation du feu est une occasion pour toi de te décentrer vers l'autre, l'étrangère. Tu réécris les contes de l'enfance et joues avec les données archétypales à la manière de la poète américaine Ann Sexton. Ces histoires-poèmes sont celles des voix et des images flottantes de ta poésie, revisitées, « Le Petit Poucet », « Le Chaperon rouge », jusqu'au vibrant « Conte des écluses » dédié aux filles Shafia : « Le défilé des désobéissantes / une condamnation de jouissance / promesse illusoire de fiançailles[6] », en écho aux poèmes de *La vie liquide* ;

5. *La maison sans miroir*, Poètes de brousse, 2006, p. 83.
6. *Installation du feu*, Poètes de brousse, 2010, p. 45.

sans distance entre l'âme et le texte, tu es debout devant les fiancées des eaux troubles comme une pleureuse en colère et je te tiens par la main ; cette fois-ci, je ne suis plus le témoin passif du mariage.

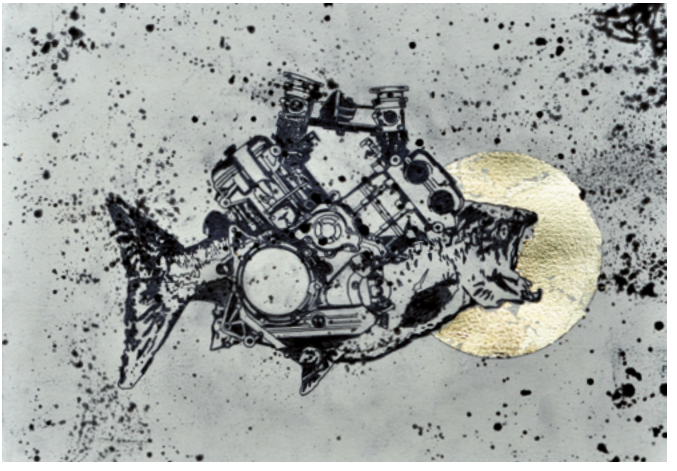
Ton long poème publié dans le numéro 153 de la revue *Estuaire*, « À l'est du Monaco », me ramène dans les lieux de notre enfance, au cœur du quartier Nouveau-Rosemont. C'était tout et rien. Le passé et le présent dans ce no man's land. Tu changes de perspective, amènes ta poésie en dehors de sa demeure habituelle, dans une forme extrême de lucidité : « Les années 80 dans l'Est une trame de fond / de vie simple enfiler les patins à roulettes / voyager toute la rue bassement illuminée[7] », autre plongée au fond de toi, plus qu'une simple évocation autobiographique, une pensée poétique déployée à l'ombre des raffineries de l'Est.

Je suis ici parce que tu es là.

Carole

7. « À l'est du Monaco », *Estuaire* nº 153, 2013, p. 15.

TRISTAN MALAVOY
ET PAUL BÉLANGER





TRISTAN MALAVOY ET PAUL BÉLANGER

Une aventure dans les lisières de Benoy Sirtau

Ainsi de ce cahier qui commence par la mention d'une lecture de Robert Walser. Je me demande si je ne suis pas qu'une simple éponge, un sans-voix qui imite tout ce qu'il lit. Et quand bien même, qu'est-ce que ça changerait ? L'aventure de ce lecteur ne me laisse pas indifférent, non plus que celle de l'écrivain qui commet dans le plus grand secret des histoires simples et extraordinaires. Il se figurait cette feinte de la vie qui arrivait à son existence. Et ce voyage entrepris presque malgré lui le pousse toujours plus loin, creusant en lui le mouvement vers sa disparition. Chaque page est une histoire complète donnée par le papier lui-même. Il se peut que la forme varie, chaque page possédant sa singularité. Et le publier n'a guère d'importance pour le moment, le lecteur y étant entendu, déjà. Le grand Lecteur, celui qui sait, avant que l'on finisse, à quel horizon du monde se rattacher. Si bien que ses promenades le reconduisent plus loin que ses pas. Qui sont comme des mots. Le monde n'est plus qu'un labyrinthe à parcourir, sans qu'il soit possible de distinguer le bout de la phrase ou sa fin, sa propre folie. Il voulait masquer ce qu'il traversait. C'était un exercice essentiel. Il voyait enfin, dans la page même, le livre à venir.

Commençons là. Puisque ce livre n'est qu'un découpage à même le grand texte du vivant, commençons là, comme on pourrait commencer avant ou là-bas. Une histoire a pour début cet instant du chemin, qui n'est pas une extrémité, ni l'un de ces points de vue où la nuit tombe parfaitement sur les choses. Il était une fois tout de suite, guettons la faune des hasards qu'appelle un temps si leste. Aujourd'hui encore ça fait un drôle de bruit d'écrire d'abord avec ses chaussures pendant que d'autres boulangent ou pianotent ou transigent. Mais sachons comme lui le déplacement nécessaire à la phrase, dans un ici que perforent en louvoyant des bruits qui depuis un siècle attendaient de se poser. Mitteleuropa. Il est là, suivant tantôt les mots comme les billes tombant du cou d'une Espagnole, tantôt les canaux sombres qui trouent la ville à l'automne. Il le sait : voir clair commande parfois de *plonger sa tête complètement dans l'obscurité.*

En un seul moment, d'un seul trait, la phrase qui commence ne s'achèvera qu'aux limites de la page, car la page est un pays bien délimité et réel, inconnaissablement réel — *vous donnez sur le mystère d'une rue* —, et tout se réduit à ce mouvement dans l'espace, ainsi va le temps, peu importe la logique qu'on lui prête. Le voyage entrepris, on ne peut plus reculer, on ne peut qu'engendrer et s'exposer ; mais ce ne serait pas encore assez aux yeux du Lecteur qui attend, lui aussi, de l'autre côté. Ce n'est pas qu'il lise sur une chaise, confortablement installé, élégamment, pourrait-on ajouter, il attend de fossoyer cette histoire, de l'enfermer en lui pour toujours. Pour dire vrai, le grand Lecteur n'a pas besoin de lire, il a déjà lu, car c'est lui, à la fin et fatalement, qui a écrit, sans même s'épuiser, c'est lui qui a écrit le livre à l'intérieur de son auteur, et qui l'en a séparé, on aimerait que ça ne s'épuise pas, on part, séparé par les deux bouts, soit du Lecteur soit du poète. Certes les mots sont perdus à la nuit des saisons, encore

paraissent-ils plus vivants que jamais, qui donnent à la vie ce goût unique et simple, en dehors, hors de portée des bruits carnivores des hommes, tout autour de la pièce.

Parfois les mots reposent invisibles, comme l'idée du vert sous la glace, comme les mines oubliées de la dernière guerre. L'œil est patient qui les verra perler, parler, forer le réel. Métaphore de toute œuvre, qui est là la première, à cueillir à fleur de neige. Cette neige verbeuse que le Lecteur a répandue, invariablement, comme on brouille une piste pour gonfler sa vie des vents de l'aventure avant de la tracer de nouveau. Rien de tel qu'une intempérie pour marquer les contours, pour laver la ville comme l'enfance des nonchalances du temps. Rien de tel qu'un orage au printemps pour éveiller les lisières.

Le vent traverse la Place vide, et je ne sais pas ce qui advient dans la phrase suivante, sachant tout de même que tout se tient à l'avance et que rien n'échappera au grand Lecteur qui reste amusé par la mesure. Il ne se risque pas à dire quoi que ce soit qui aurait l'air d'orienter le poète. Pour l'instant, un monticule de larmes, sans qu'il puisse le cacher. Tout à la vue. Il avait bien remarqué cette faiblesse. Maintenant, il est seul sur la place mouillée par la pluie. Il se déplace et monte vivant vers le monument. Ensuite, je ne voyais plus rien venir. Le Lecteur s'impatiente, et il commence par souffler au poète un bras, une main à plume, un serpent vengeur écrasé par le pied divin, mais ses lèvres restent fermées et ne prononcent aucune parole. Je ne dormais pas, anxieux de lire la suite.

Cette page reste blanche, désespérément. Mais la possibilité demeure d'une émergence, soudaine et imprévue. Depuis deux heures, pas un seul mot ne s'est pointé ; elle

est commencée pourtant, car cette page était l'histoire de l'absence d'histoire. Pour l'auteur penaud bêchant dans son âtre une besogne en pure perte. Tout s'ébranle dans le langage. Sur une lettre, une syllabe, l'écho d'un autre lieu, plus secret encore que cette absence. Un blanc sur blanc, en quelque sorte. L'absence elle-même, personnage à l'apparition plus que douteuse. Je la regardais sans comprendre qu'elle avait commencé déjà de s'écrire et maintenant je n'ai pas d'autre choix que de suivre. Elle n'était plus silence mais entame ou rumeur du fond cosmique. Un choc pour moi. La phrase va avec son flot de personnages invisibles mais donnés par les mots, tout de même. Ce n'est pas le temps de laisser tomber. Tout l'enjeu ici est de ramener à la valeur du blanc. On peut s'épuiser longtemps à commenter cette hystérie. Même complétée, la page reste vide, sans pour autant être vierge. C'est le vertige de l'attente et, comme le dirait Julien Gracq d'André Breton, l'enjeu est l'attente elle-même. Attendre en dépit des heures, tel un ours polaire au-dessus du trou d'air où le phoque va respirer. Attendre qu'un lecteur vienne mettre de l'ordre dans ce chaos, ce désordre immonde. J'ai l'impression d'entrer dans la substance même.

N'est-ce pas l'horizon qui vient mourir à l'angle droit que le papier forme avec le jour? Rien ne demeure lointain bien longtemps ; il arrive toujours quelque chose, même sur ce continent esseulé que nos pas martèlent d'impatience. On pourrait croire que l'évènement n'a pas cours ici, on pourrait croire la pièce immunisée contre le siècle, mais le Lecteur sait les sujets inévitables, le bruit des couleuvrines, des trahisons nationales. Il en protège la feuille télégraphiée sans en éteindre toute la musique. Solitaire, le promeneur est perclus néanmoins dans tout ce bruit. Et moi qui ne suis décidément qu'une éponge, un sans-voix que traversent mille chants, je m'attache à l'idée passée d'un présent sans avenir, évadé des

engrenages, et je veille à irriguer les pôles, que leur blanc aimante mieux les envies d'avancée que de disparition.

N'est-ce pas consentir à l'illusion que continuer de lire ?





MARIE-JOSÉE CHAREST
PAUL CHANEL MALENFANT





MARIE-JOSÉE CHAREST

La petite mariée

tu
celui qui une fois arrivé
n'arrive jamais
en fin de compte
tu assistes le corps
la somme de tout
goutte à goutte
peau
lèvres sur les os
son souffle
ton œil
il pleut des fleurs sur sa blouse
et tu tombes sur Terre
comme sur une chaise

septembre
une fois arrivé
n'arrive jamais
nul demain
ni point final
ni verdissement des bleus de souvenirs

seule subsiste la fièvre d'une peau crinoline
pour une petite mariée
pour l'histoire du mot fin
pour la langue des jeunes filles
tango
église
hochet
tu récites les autrefois
naguère
tu enterres le trou
de sa mémoire
en fin de compte
tu restes
jadis tu bois
au récitatif des enfances



de ton amoureuse
tu ne vois plus
la poitrine
le dos
elle tombe
l'amoureuse de ton enfance
et tu ne te crèves plus de larmes
tu n'étreins plus la chambre comme un oreiller
elle tombe
la vierge des dimanches
sourde oreille et muette absolue
tombe
ombre sous le néon
tombe demain l'extase
celle qui une fois arrivée
n'arrive jamais
ta vie
en train d'étreindre
d'écrire le corps
homme



Une poésie près de l'homme

J'aime vous lire, Paul Chanel Malenfant, pour votre univers sensuel et serein, fait de blessures et de dignité. Avouons-le, à souhaiter une paix, quelque paix que ce soit, il faut commencer par revenir chez soi. À mon sens, à ma sensibilité, votre écriture change la perspective sur l'intime et repasse par la mémoire pour ré-arranger la perception de l'homme adulte qui crée son monde. On peut regarder de loin, on peut regarder de près, ce qui est poétiquement et ludiquement humain.

Une confession. Je me sens intimidée d'écrire à propos de votre écriture qui est si près de l'homme que vous êtes. À propos de ça : les sentiments très intimes. Je me doute bien que de mystifier son enfance est une façon de réapprendre à parler.

Un enfant observe ses grands-parents, parents, oncles, tantes, frères et sœurs. Il gribouille sur une feuille. Ils sont tous là, près de la maison à la cheminée qui fume sous un gros soleil qui darde des rayons longs et droits. Il vient de créer une famille qui n'en est pas une. Mieux, il vient de penser la façon de créer l'illusion du petit monde dans son esprit. D'une curieuse façon, l'être humain invente le monde qui l'entoure par des signes primitifs et amoureux.

Vos poèmes. Vous êtes là. À aimer. À espionner. À ramasser çà et là les souvenirs. Vous ne vous êtes pas sauvé très très loin. Reconnaissable. Votre écriture est tout le contraire d'une fuite. Elle est un engagement à rester là, malgré tout. Même si ça tremble, elle ne recule pas. Elle ne se sauve pas quand elle peut. Vos mots sans escampettes et sans panique m'étonnent dans leur sincère indiscrétion. Vos poèmes sont de cette vérité qui désarçonne.

La petite mariée de Chagall m'amène à penser que l'écriture contient toujours de ces lambeaux intimes. Était-elle là bien avant, votre petite mariée, à attendre la lumière qu'il faut pour être révélée à vous comme à elle-même?

Je vous lis et je trouve l'offrande du regard, des sourires dans le chant des airs de famille et des étreintes dans les deuils. Vous avez l'art de ces petits riens qui disent ce qu'était une personne.

Pour moi qui écris sur des éclats qui peuvent paraître lointains, je suis soufflée par la puissance de la confession. Comment écrire depuis l'arrière-plan de soi-même?

Je serais heureuse, si je pouvais, dans ma chambre, fournir une illustration saisissante de mon passage.

J'aime dans vos mots la force et la beauté du fait de vivre, l'impression surréelle que nous laissent ceux que nous côtoyons. Le trouble des rapports intimes. La tendresse familiale. Votre monde. Vos personnages.

L'enfant oublie les feuilles de papier. Il cherche des figurines. Une pour chacun de ceux qu'il aime et d'autres pour

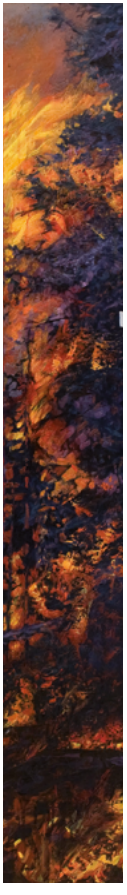
ceux qu'il fantasme avoir aimé. Il invente des jeux. C'est une famille de pensée. Maman. Papa. Il mime.

Quand vous regardez, vous créez. Ce jardin ou ce fleuve. Tout s'organise autour de soi. Aucune abstraction possible, ce monde est personnel, selon vos paramètres et le partage possible des mots de vos semblables.



PAUL CHANEL MALENFANT

La guerre a lieu



Enfant j'ai joué
à la guerre tué
visages pâles contre peaux rouges
des sauvages à coup de tomahawks
écrasé sous les pierres des familles
de fourmis regardé crever
des grenouilles enflées
de la fumée des cigarettes
du petit frère plus tard défenestré
crucifié des chats
aux poutres du grenier éventré
des nids de rouges-gorges semé la mort
à tous vents
l'indifférence parfaite de la mort

sauté passage à niveau
à pieds joints suicide muet
marelle sur les rails
quand le train à vive allure venait
s'écraser contre les murs du son

paysage de boue de sang de neige sale
j'entends le mot kalachnikov comme
une détonation la cervelle éclatée
des cadavres nus des champs de mines
je vois la face livide des jeunes filles
vendues violées le soldat
essuie à ses lèvres la salive le sperme
une odeur d'homme forte de sueur
d'aisselles de whisky
mémoire vive de chambres
à gaz Auschwitz Treblinka
quand le dernier souffle s'exhale
air pour violoncelle seul
sous l'effet délétère du gaz sarin

un corps titube la main sur le cœur
comme un masque le casque
tombe sur la face
l'uniforme caméléon se confond
au fouillis fané des feuilles mortes
les moignons ressemblent à des obus
de chair molle sanguinolente

un rayon de soleil s'est éteint
à la nuque du dormeur
du val où se fanent les glaïeuls
et *le frais cresson bleu*

au bout de la nuit du brouillard
le voyage est sans fin
de la main armée à l'arme blanche
l'âme
déraille s'enlise se délite

toutes les fosses sont des fosses
communes tas d'ordures des corps
anonymes empilés comme des sacs
des tas de terre retournés à la terre
matière première une valse de Chopin
dans la tête d'un soldat un goût de framboise
dans la bouche d'un autre une lettre d'amour
une petite croix d'argent un mégot
dans la poche de la chemise des héros
jusqu'aux dents armés

je voudrais aujourd'hui le tuer
dans la nuit des temps
cet enfant-là que je fus

D'un livre qui fait écrire

Ni historiquement datée, ni géographiquement localisée, la guerre dont il est question ici apparaît dans la seule brutalité de son évidence, comme un fait insoutenable et sauvage du réel. Brefs, secs, nets, sans embellies métaphoriques ni effets rhétoriques, les vers entonnent une intense litanie descriptive entre lamentation lente et souffle coupé : des constats, des faits, des corps et des choses mutilés, à nu, à vif, c'est avec une rare économie de moyens que la poète atteint, sous le mode du reportage photographique, à une grande intensité émotive devant ce qui est donné à voir : « il s'est couché / il dort / comme un enfant qui dort / comme les brindilles et les cailloux / avec quelques rayons / sur le sol[1] ». Ce petit soldat hiératique rappelle, mémoire poreuse de toute poésie, « Le Dormeur du val » de Rimbaud. Mais, chez Marie-Josée Charest, les poèmes se trouvent déchiquetés, en lambeaux, à l'exemple même des carnages et de cet état de guerre universel, tous feux, tous lieux, qu'elle dénonce avec une grande force de vision et de compassion.

---

1. Marie-Josée Charest, *Rien que la guerre, c'est tout*, Montréal, Les Herbes rouges, 2010, p. 41.

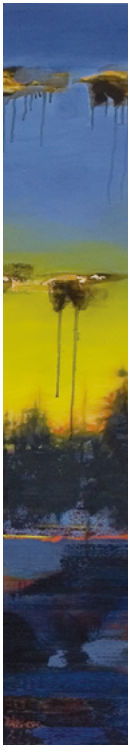
JOCELYNE SAUCIER
ANDRÉ VANASSE





JOCELYNE SAUCIER

L'été des dernières grandes pluies



Les chemins de l'imaginaire ne se révèlent bien souvent qu'après leur fait. À croire qu'ils ont leur propre volonté et que l'écrivain n'a qu'à se laisser guider et il aura son roman bien fignolé à la toute fin. On appelle cela l'inspiration, un mot que je n'utilise jamais car il occulte tout le travail de l'écrivain qui peine à la tâche des années durant, dans le doute et l'angoisse. Je ne veux ici accabler personne avec les affres de la création littéraire. Les écrivains ne sont pas complètement masochistes. Notre labeur est hautement récompensé par le plaisir que nous trouvons à travailler avec les mots. Je veux plus simplement rendre compte des chemins de l'imaginaire, étranges et tortueux, qui d'un roman raté m'ont menée des années plus tard à l'écriture de *Il pleuvait des oiseaux*. Plus étrange encore est le fait que je ne m'en suis rendu compte moi-même que bien après la publication dudit roman quand je tentais de répondre à la question qui revenait continuellement : « D'où vous vient ce roman ? »

Il y avait longtemps que je voulais écrire un roman qui se passe en forêt, qui ait une structure fragmentée et un peu le ton d'un conte. C'est après avoir laissé trotter dans ma tête la réflexion d'une amie au sujet des machines à pluie qui ont pourri nos étés de jeunesse en Abitibi (il pleuvait tous les jours et des tonnes) que je me suis lancée dans l'écriture de *L'été des dernières grandes pluies*. Le roman mettait en scène des jeunes garçons dans un immense camp forestier et, pas très loin, une jeune fille dans un hôtel de bûcherons. Mais tire/

pousse, pousse/tire, le roman ne voulait pas s'écrire. Je m'y suis acharnée pendant un an et demi pour l'abandonner, me mettre à l'écriture de *Jeanne sur les routes*, et y revenir, tire/pousse pendant un autre dix-huit mois sans que je comprenne sur quoi il butait vraiment et je l'ai abandonné à nouveau.

Et puis, je me suis mise à l'écriture de *Il pleuvait des oiseaux* qui, sans m'en rendre compte, reprenait les éléments du roman raté (forêt/structure fragmentée/ton du conte) mais cette fois-ci, mettait en scène des vieillards. L'écriture de ce roman m'a été relativement facile pour la bonne raison que le travail de défrichage avait été fait pendant ces trois années où j'avais peiné sur un roman qui ne voulait pas s'écrire. Comme quoi rien ne se perd du travail de l'écrivain ; il ne faut jamais désespérer, il en sortira toujours quelque chose, bien souvent à notre insu, les voies inconscientes de l'imaginaire étant notre plus sûr allié.

Le roman raté est encore fiché dans mon ordinateur sous les différentes versions qu'il a prises avec le temps et commençait ainsi...

L'été qui l'a vue arriver, seule et royale d'insouciance, a été l'été des dernières grandes pluies. On n'a jamais su s'il fallait croire ce qui se disait au sujet de ces machines qui crevaient les nuages et déversaient en trombes serrées tout ce que l'univers contenait d'eau derrière le bleu du ciel, les machines à pluie qui sont disparues aussi mystérieusement qu'elles étaient venues.

Elle s'appelait Soreen, venait directement de la Suède, c'est du moins l'impression que donnaient tous ces bagages au milieu de la cour de ciment, et elle attendait comme sur le quai d'une gare. Au camp 21 et partout dans la forêt où le bruit s'était répandu qu'une belle étrangère était venue

soupirer dans le coin, on ne l'a jamais appelée autrement que La Suédoise.

L'été a été illuminé tout au long par sa présence. La forêt alors était la forêt Lavoie, un territoire qui pouvait contenir à lui seul un pays, une immensité qui ne se connaissait pas de frontière. On n'avait pas alors conscience de la finitude, ce sentiment que la terre peut en venir à vous glisser sous les pieds. La nature était généreuse, l'air pur et bon, et les hommes qui abattaient les arbres, tous de solides gaillards qu'on aimait à imaginer au corps à corps avec l'immensité. On ne craignait que la sécheresse qui a soif de grands feux et les machines à pluie, sollicitées autant que détestées, qui répandaient leurs eaux. La pluie tombait presque à heure fixe en après-midi, lent et lourd accablement de fin de journée. On en était venu à connaître son heure et ses humeurs, on l'attendait quand elle tardait, tellement on en avait pris l'habitude.

L'été 1968.

La Suédoise avait pas moins de trois valises et autant de boîtes autour d'elle. C'était sans compter son sac à main, son pack-sak et le gros étui noir qu'elle tenait à bout de bras. Elle venait s'installer pour l'été, c'est sûr. Rien qu'à voir, on savait qu'on n'allait pas avoir un été tranquille.

Armand Beaudoin prétend être le premier à l'avoir vue. Un taxi gris de poussière et crachotant une huile noire et fumeuse l'avait débarquée au milieu de la cour de ciment et s'en était allé. Le même taxi qui ramenait au camp les bûcherons hébétés d'alcool, qui avaient oublié jusqu'à leur nom dans les hôtels crasseux qui parsemaient la route.

Cette fois-ci, ce ne serait pas un chat-huant imbibé d'alcool qui allait débouler du taxi, Armand Beaudoin l'a compris à la façon dont le véhicule l'a déposée au centre de la cour de ciment.

Armand Beaudoin a d'abord vu s'extraire du taxi un minuscule fichu rouge ficelé en calotte sur des cheveux d'un éclat à vous crever les yeux, puis un éclaboussement de couleurs printanières, sa blouse, puis une longue jupe d'un tissu léger et frissonnant, un chatoiement de fleurs multicolores, qui s'ouvrait et se refermait à chaque mouvement de jambes et creusait en son centre la profonde vallée de l'entrecuisse, et puis sous le flamboiement des cheveux, les yeux. Bleus ou verts, Armand Beaudoin hésite encore.

Des yeux d'une belle eau claire, la couleur changeait selon qu'elle vous regardait des profondeurs ou de la surface de ses eaux.

Elle avait fait le voyage sans se préoccuper de la conversation des autres passagers non plus que du paysage qui défilait à toute allure, des arbres, toujours des arbres, des épinettes dures et rêches qui ne s'écartaient de la route que pour laisser passer une rivière ou donner à voir les eaux noires d'un lac qui s'étendait au loin.

Trois journées exceptionnellement exemptes de pluie avaient asséché la route de gravier de sorte que le taxi naviguait entre les nuages de poussière que traînaient derrière eux les véhicules, des camions principalement, chargés de longues billes de bois dont les extrémités dansaient presque à ras du sol. Cette poussière les avait obligés à faire le voyage enfermés dans une bulle étouffante, les vitres soigneusement relevées malgré la chaleur sèche de cette fin d'après-midi. La poussière, cependant, avait réussi à s'introduire par mille interstices et c'est à travers un écran d'air crayeux que les voyageurs cherchaient à entretenir une conversation pour dissiper le malaise de cette présence au milieu d'eux, trop lumineuse pour être ignorée.

Elle les avait salués d'un léger mouvement de tête en s'installant sur la banquette arrière et, après avoir déployé sa longue jupe contre ses jambes, elle avait fouillé dans son sac et en avait sorti un livre qui allait occuper toute son attention pendant les deux cents kilomètres de route.

À côté d'elle, une jeune femme, de toute évidence une danseuse, une de ces petites danseuses qui se démenaient dans les nuits houleuses des hôtels de bûcherons. La danseuse lui avait jeté un œil suspicieux, croyant avoir affaire à une consœur rivale, et puis, la voyant sortir le livre et s'absorber dans sa lecture, elle avait compris qu'elle se butait à l'incompréhensible et s'était renfrognée dans un silence boudeur en attendant qu'il se passe quelque chose.

Le livre a eu un tout autre effet sur la troisième voyageuse, une jeune fille tout juste sortie de l'adolescence. Dix-huit ans, avait-elle répondu à l'homme assis à l'avant. Elle s'appelait Sophie et aurait bien voulu qu'on la laisse tranquille avec son âge. Sophie Lavoie. De la lignée des Lavoie qui régnaient sur cette forêt, mais de la branche pauvre, cassée par un divorce qui étonnamment avait fait de Sophie une personne qui refusait l'humilité de sa condition. Elle avait fait des études grâce à des bourses du gouvernement et s'apprêtait à entrer à l'université. Elle aussi avait des livres plein son sac mais n'aurait pas osé en sortir un seul, ses lunettes à montures de métal lui donnant suffisamment un air intellectuel sans qu'elle n'en rajoutât.

— Dix-huit ans, avait-elle dit à l'homme assis à l'avant.

L'homme avait apprécié la réponse goulûment, l'air de celui qui se demande si la chair est à point et si elle est pour lui.

— Et où tu vas comme ça?

La chair était bonne à prendre, semblait-il, et l'homme était connaisseur. Dans la belle quarantaine, cheveux abondants et ondulés, l'œil exercé à retrousser les jupes, sourire à

l'avenant, et une musculature qui disait tout le soin qu'il en prenait, le beau Will, comme on l'appelait, menait une carrière mouvementée de serveur dans les hôtels de bûcherons.

— Je m'en vais travailler à l'hôtel Nelson.

— Travailler...!?

On pouvait difficilement imaginer, en effet, personne aussi innocente dans l'antre de l'hôtel Nelson.

— Oui, je vais être barmaid, a-t-elle affirmé en essayant de soutenir le plus courageusement du monde l'œil carnassier du beau Will.

— C'est là que je m'en vas aussi. On va travailler ensemble, ma belle.

La danseuse s'est empressée de faire savoir qu'elle se rendait aussi à l'hôtel Nelson et la conversation s'est engagée dans les méandres glissants de cette vie qu'ils affectionnaient, elle et le beau Will, la vie d'hôtel des plus basses profondeurs. Les histoires fusaient, la route défilait, et puis la conversation en est venue à rien.

— Ça t'fait pas peur d'aller dans une place comme ça? a demandé le beau Will, englobant d'un même regard les genoux ronds de Sophie, les cuisses de la danseuse et les longues jambes de l'étrangère qui reposaient dans leur enrobage de coton indien.

— Mon oncle est le propriétaire de l'hôtel, a répondu Sophie en tirant sur sa jupe.

— Ah... si Nelson est ton oncle...

Je n'avais pas plus peur d'aller à l'hôtel de mon oncle que de cet homme qui me parlait en suçotant ses lèvres comme si je le mettais en appétit. Cette conversation n'avait pas de sens. Je n'avais rien pour mériter l'attention de cet homme. Avec ma petite jupe grise, un pouce seulement au-dessus des genoux, ma blouse de gros coton à manches raglan, mes cheveux ramenés en catogan et mes lunettes françaises, il me semble que

j'avais tout pour m'épargner ce genre d'attentions. Alors qu'à l'autre bout de la banquette, il y avait cette fille, à peine plus âgée que moi, installée dans le confort de sa beauté, qui lisait un livre que je ne connaissais pas.

❧

C'est un peu plus loin que ça se gâte. Il y a dans ce roman une tension sexuelle que je ne parvenais pas à maîtriser. Trop lourde, elle écrasait le roman, l'empêchait d'aller vers ce que je lui destinais. C'est du moins l'analyse que j'en fais maintenant.

La jeune fille du roman, c'est évidemment mon alter ego. J'ai été barmaid dans un hôtel de bûcherons à l'été 1968, l'hôtel de mon oncle. J'avais vingt ans et je venais de terminer ma première année à l'université. Avec deux amis de science politique, nous avions lancé un magazine qui sans être un journal de combat se voulait *un instrument de conscientisation socio-politique.* Sans expérience et sans argent, l'aventure a été de courte durée et il m'a fallu vitement trouver un emploi pour financer ma deuxième année d'université. L'hôtel de mon oncle, toujours à la recherche de personnel parce que situé dans un minuscule hameau à 200 kilomètres au nord de Val-d'Or, a été ma planche de salut. J'ai donc passé le reste de l'été à servir de la bière aux bûcherons et aux prospecteurs qui le fréquentaient ainsi qu'aux Indiens qui avaient leur réserve non loin de là — Amérindiens, autochtones et Premières nations, des mots qui n'étaient pas encore en usage. Une expérience nullement traumatisante, bien au contraire, je savais que je vivais là des moments uniques — l'hôtel n'existe plus et le hameau, si peu. Trente ans plus tard, je tentais d'y loger une fiction qui a tourné en eau de boudin malgré tous les efforts que j'y ai mis.

Ce n'est pas mon seul roman laissé en friche. Les autres ont été expulsés de mon ordinateur. Je m'apprêtais à lui faire le même sort l'automne dernier quand un scrupule m'a

retenue. Besoin de conserver les archives inconscientes d'un roman qui ne m'appartient plus ou désir latent de m'y remettre un jour ? Je ne crois pas que ce jour viendra. Je crains encore et toujours de tomber dans le folklore : les bûcherons, ça n'existe plus, il n'y a maintenant que des travailleurs forestiers. Et puis, moi qui n'aime pas les étiquettes, je ne voudrais pas être *l'écrivaine de la forêt*.



JOCELYNE SAUCIER ET ANDRÉ VANASSE

Correspondance

Mon cher André,

Te souviens-tu ? « Un début étincelant, mais malheureusement le reste n'est pas de la même tenue. » Le manuscrit n'était pas à la hauteur des étincelles du début, tu ne l'as pas publié et je t'en remercie, il était impubliable. Mais *étincelant*, il a suffi de ce mot pour me convaincre qu'il y avait là plus qu'un entêtement aveugle de ma part. Quatre romans ont suivi, tous publiés sous ton égide ; vingt années pendant lesquelles mes écrits ont bénéficié de ton œil attentif et généreux. Te voilà maintenant à la retraite et je me sens orpheline.

Quand un roman vient à l'attention du public, on l'encense, on le vilipende, mais rien pour l'éditeur. On ne soupçonne pas la présence de l'ombre bienveillante qui a permis que le manuscrit se libère de tout ce qui l'encombre et l'affaiblit pour se maintenir dans ce qui est sa force première. Et c'est très bien ainsi. Un roman ne doit pas sentir la sueur, ni de l'auteur ni de l'éditeur. Mais moi je sais ce que te doivent mes romans. J'ai conservé les lettres de commentaires que tu m'envoyais à la réception de chacun de mes manuscrits. Des commentaires qui commençaient par souligner ce qui faisait la valeur du manuscrit (soulagement et bonheur, tu avais saisi ce que j'y avais mis) et puis qui se mettaient à la tâche : les scories, les maladresses, les distorsions, rien de

ce qui pouvait miner le roman ne t'échappait. Ce qui m'impressionnait et m'impressionne encore, c'est que tu réussissais toujours à mettre le doigt sur ce que j'appelle mes paresses d'écrivain, des passages dont je n'étais pas satisfaite mais que je laissais là, ne sachant qu'en faire, et que tu relevais en me proposant des pistes de solution. Bien souvent, en explorant cette piste que tu m'indiquais, je trouvais autre chose, qui allait parfois dans une direction complètement différente, celle qu'il fallait prendre en fin de compte, la voie qui éclaire tout — nous en convenions tous les deux par la suite. J'ai beaucoup aimé ces va-et-vient d'une idée qui, de l'un à l'autre, allait à la recherche de ce qui servait mieux le roman.

Et puis, après le travail sur le texte — strictement épistolaire, par la bonne vieille poste et ensuite par courriels —, nous nous rencontrions enfin. Ça se passait à Montréal, dans un resto et, immanquablement, au printemps — j'ignore pourquoi, mais l'Abitibienne que je suis adorait, vous avez trois semaines de printemps avant nous. Nous avions fait le gros du travail, ne restait que des broutilles, nous étions tout au plaisir de la conversation qui allait de-ci de-là pendant que tranquillement, tout doucement, se glissait la question du titre qui allait nous occuper encore un bon bout, tu te souviens ?

JOCELYNE

Chère Jocelyne,

Oui, je me souviens du titre. Je me souviens surtout du choc que j'avais éprouvé en lisant *La vie comme une image.* Jamais, me semblait-il, n'avais-je lu un roman qui avait aussi bien saisi l'âme de la femme quand elle se ment à elle-même. Dans le texte de présentation, j'écrivais :

Voilà une belle petite famille : une mère parfaite, une petite fille modèle, un père soumis. Une histoire qui risquerait d'être infiniment

banale si le père, incapable de supporter plus longtemps cette existence aseptisée, ne décidait pas de quitter sa cage dorée. On assiste alors à une construction imaginaire qui tient du sortilège et qui laisse bouche bée : une mère et une fille tissent leur existence comme si la vie, la vraie, n'existait pas...

C'est cet aveuglement volontaire qui m'avait séduit : parce qu'on fait les choses parfaitement, on ne peut avoir tort. Dans le cas de *La vie comme une image,* cette certitude de la rectitude est telle que la mère ne doutera jamais d'elle-même. Sa fille en viendra même à ne plus « voir » son père alors qu'il est revenu dans la ville qu'il avait quittée. C'est dire...

En ce qui concerne le choix du titre, nous en avons tenté plusieurs et jamais tu ne les trouvais satisfaisants. Et puis un jour, il m'est venu comme une illumination : *La vie comme une image,* comme on dit « belle comme une image ». Si belle en fait que celle qui en est affublée est pour ainsi dire désincarnée. Elle est une représentation, un symbole. Le titre, *La vie comme une image,* disait exactement ce qu'est l'héroïne : une personne qui vit dans l'imaginaire et qui règle sa vie non pas à partir du quotidien, mais selon des principes intangibles et inamovibles.

Et puis la bonne nouvelle est tombée : tu étais finaliste au Prix du Gouverneur général du Canada. Cette annonce — cela m'est arrivé à plusieurs reprises dans ma vie d'éditeur — m'a plongé dans une grande joie : j'avais eu raison de croire en ton roman. J'avais vu juste. Il y a toujours eu chez moi une sorte d'incrédulité en ce qui concerne les prix littéraires. Pourquoi ma sensibilité était-elle au diapason de celle des chroniqueurs de la presse écrite de même que de celle des jurys littéraires ? J'ai toujours cru que j'étais entré dans l'édition au bon moment. Choisir des livres est, dans mon cas tout au moins, un geste qui n'engageait que moi. Quand j'y croyais, j'y croyais totalement, mais les autres, eux, partageraient-ils mon jugement ? Je me suis même dit, quand je suis entré chez

Québec Amérique en 1985 : si j'échoue à titre de directeur littéraire, ce ne sera pas une catastrophe. L'édition n'aura été qu'une étape dans ma vie. Je suis et reste professeur de littérature à l'Université du Québec à Montréal. Les choses se sont passées tout autrement. *La Rage* de Louis Hamelin et *Vamp* de Christian Mistral ont été des évènements littéraires. La suite, on la connaît.

Sais-tu comment j'ai vendu les droits de *La vie comme une image* en anglais ? J'assistais, chaque année, à la CBA (Canadian Book Association), la foire du livre de Toronto. J'étais membre du Literary Press Group composé de petits éditeurs littéraires. Lors d'un salon, je rencontre Beverley Daurio, éditrice à The Mercury Press. C'était une femme fort timide. Je lui dis : « J'ai un roman pour toi. Je sais qu'il te plaira. Il a été finaliste au Prix du Gouverneur. » Elle avait pris le manuscrit que je lui tendais, non sans avoir prononcé deux ou trois phrases à peine audibles. Quelques jours plus tard, je recevais un mot d'elle me disant qu'elle publierait avec grand plaisir *La vie comme une image*. De cette traduction, nous n'avons guère parlé, toi et moi. Il me semble pourtant que l'aventure de la traduction a été une belle expérience pour toi. Est-ce le cas ?

André

Mon cher André,

Oui, la traduction d'un roman est chaque fois un immense cadeau qui m'est fait. J'aime penser que l'univers que j'ai imaginé va traverser le prisme d'une autre culture pour se rendre à des lecteurs dans des mots qui me sont étrangers. J'aime l'idée que mes romans voyagent sans moi, qu'ils s'enrichissent d'une autre vision de la vie, d'une autre sensibilité, j'aime penser que mes romans nordiques seront lus à l'ombre d'un palmier.

Et j'aime le travail avec les traductrices (peu d'hommes dans le métier). Nous sommes alors véritablement dans le travail des mots. Mon anglais est assez bon pour me permettre de débusquer les contresens et autres distorsions qui peuvent s'y glisser, mais nenni pour le suédois ou l'allemand. Nous travaillons alors à partir d'une première liste de questions qu'elles m'envoient, d'une deuxième, puis d'une troisième, qui révèlent une attention soutenue au texte et le souci de bien le servir. Les problèmes qu'il pose d'une langue à l'autre ne sont pas les mêmes : des mots, des expressions intraduisibles, des réalités inexistantes qui exigent une gymnastique fascinante à suivre pour qu'ils trouvent vie dans une autre langue, une autre culture. J'ai l'impression d'assister aux exercices préparatoires d'une pianiste qui s'apprête à interpréter la partition que je lui ai confiée.

Autre phénomène intéressant à observer, c'est à quel point une œuvre peut rejoindre une sensibilité nationale. Par exemple, Denis Thériault, qui a publié *Le facteur émotif* chez XYZ éditeur, a vu le tirage de son roman grimper à 50 000 exemplaires en Allemagne et y réaliser des ventes exceptionnelles comparées à celles du Québec. À l'opposé, *Jeanne sur les routes* a été refusé par tous les éditeurs russes à qui il a été offert. Je n'en avais rien su. C'est cette traductrice russe, dont j'ai oublié le nom, que tu avais chargée de faire le démarchage qui m'a raconté. Elle m'a expliqué que dans la Russie de l'après-communisme, on ne voulait rien savoir de mon histoire d'amour à saveur communiste. Dans ce pays meurtri, on n'en avait que pour les *success story* à l'américaine.

Tu n'avais pas voulu susciter d'attentes démesurées, je suppose, et tu ne m'en avais rien dit. Tu as toujours voulu me protéger contre les folles espérances et les chutes brutales qui menacent un auteur. Je m'en suis d'ailleurs tenue à des espoirs très raisonnables. Nous nous en sommes mieux portés, mes romans et moi, et nous t'en remercions.

JOCELYNE

Chère Jocelyne,
Te le dirais-je ? J'ai dû freiner ma nature expansive. Chaque fois qu'il était question d'une traduction ou d'une adaptation, j'étais si fier que je me dépêchais d'informer la personne impliquée dans la négociation. Après quelques échecs — ils sont plus nombreux que les réussites ! —, j'ai compris que je ne rendais pas service à mes auteurs en leur inoculant une fausse joie, qui s'est parfois retournée contre moi : quelques-uns m'en ont voulu de leur avoir fait croire qu'ils seraient traduits ou portés à l'écran (ce qui a failli se produire, mais ne s'est jamais réalisé chez XYZ éditeur). Ne t'étonne donc pas que je ne t'aie pas parlé de Natliya Eliseeva, l'agente littéraire que tu as rencontrée et qui t'a confié ses déboires en Russie avec *Jeanne sur les routes*.

En ce qui concerne mon cheminement pour les droits étrangers, j'ai choisi, après quelques refus en France, de me tourner vers le Canada anglais. Ce fut une très bonne décision : j'ai signé des contrats de traduction avec quatorze maisons d'édition, depuis Saint-Jean à Terre-Neuve jusqu'à Vancouver en Colombie-Britannique. Être publié en anglais est une porte ouverte sur le marché international. Qu'on le veuille ou pas, l'anglais est la langue universelle, celle qui est massivement utilisée. Ç'a été mon cas. J'ai vendu des droits dans douze pays : Allemagne, Argentine, Brésil, Bulgarie, Italie, Espagne, Mexique, Pologne, République tchèque, Roumanie et Russie, sans oublier la France où une bonne vingtaine de titres ont été publiés, si j'inclus les essais littéraires.

Il pleuvait des oiseaux, que j'ai dirigé tout en n'étant plus directeur littéraire de XYZ éditeur, a été le couronnement de ma carrière. En remportant le Prix des cinq continents — c'était la première fois que cela se produisait pour un auteur québécois —, tu as obtenu une visibilité sans précédent. Tu as

voyagé en Afrique, en Europe et en Amérique pour faire connaître ton roman. *Il pleuvait des oiseaux* a été publié en France avec beaucoup de succès, a même été finaliste au Prix des libraires de France et traduit en anglais, en suédois, en allemand et en italien. J'ai toujours soutenu que notre littérature avait atteint sa maturité et qu'elle pouvait être exportée partout dans le monde. Non seulement je l'ai dit, mais je l'ai prouvé. Alors tu peux imaginer quelle joie j'ai connue en éditant *Il pleuvait des oiseaux*, roman qui a reçu la plus large diffusion internationale de tous les livres parus chez XYZ.

De cela, je veux te remercier, chère Jocelyne, toi qui es l'humilité même. Tu es grande sans ostentation et c'est tout à ton honneur.

Je te souhaite d'autres succès comme celui d'*Il pleuvait des oiseaux*. Tu le mérites bien.

André





ANDRÉ VANASSE

Sainte-Adèle en été

Il est des lieux qu'on n'oublie pas. Il arrive parfois qu'ils n'aient rien de très particulier. Notre chalet, à Sainte-Adèle-en-bas, était tout ce qu'il y avait de plus banal sinon qu'il était grand. Difficile de préciser ses dimensions. Sans doute vingt-quatre pieds par vingt-quatre, selon les mesures de l'époque. C'est mon père qui l'avait construit de ses mains, lui qui disposait de peu de temps libre.

Il était donc sommaire. Au rez-de-chaussée, une grande salle. C'était le salon et la salle à manger qui donnaient sur la rivière. Deux fenêtres, petites si mon souvenir est bon, s'ouvraient sur elle. Sur la face arrière, la cuisine avec sa pompe à eau et son poêle à bois. Adjacente, la « chambre des maîtres », comme on disait en ce temps-là.

À l'étage il y avait, d'un côté, une grande pièce qui faisait la moitié du chalet. S'y trouvaient quatre grands lits. De l'autre côté, deux chambres séparées, une pour ma sœur, la seule parmi cinq garçons, et une autre pour les invités.

Notre chalet était recouvert de planches de bois d'épinette, créosotées par la suite. L'intérieur n'était pas fini. Il n'y a avait pas de toilette dans le chalet. On faisait ses besoins dans une petite cabane. Une ouverture dans le banc permettait de se soulager dans un trou creusé qu'on saupoudrait de chaux pour masquer les odeurs de tout un chacun.

Chose inusitée, pour se rendre à notre chalet, il fallait traverser la Rivière-du-Nord. On arrivait alors sur une bande

de terrain, plutôt longue, mais pas très large, qui avoisinait de près la voie ferrée. Mon père avait sans doute acheté ce lopin parce qu'il l'avait obtenu pour presque rien. Quand le train passait, la maison bougeait sur les pieux de cèdre sur lesquels elle était posée. Pour certains, cela pouvait être inquiétant. Pour mes frères et ma sœur, cela faisait partie du quotidien...

Chaque fois que je pense au bonheur, c'est notre chalet de Sainte-Adèle qui me vient à l'esprit. Les autres lieux que j'ai habités, particulièrement le quartier Ahuntsic où j'ai vécu la plus grande partie de ma jeunesse et où j'ai connu le plaisir des danses collées et des longs baisers avec des partenaires que nous échangions, mon frère Pierre et notre ami Pierre Petit, vient en second lieu. Cela ne devrait pas être le cas, mais c'est ainsi. Sainte-Adèle est pour moi un lieu mythique. Sans doute parce que j'y ai découvert «les choses de la vie», comme on dit. Voir une vache vêler est une expérience particulière et encore plus d'observer le petit veau qui, quelques minutes à peine après qu'il a vu le jour, se lève sur ses quatre pattes flageolantes pour saisir un trayon du pis de sa mère. Je me disais chanceux d'assister à un spectacle que je n'aurais pas pu connaître à la ville. Traire les vaches, lever les œufs, mettre le foin en veilloches, le hisser à la fourche dans la charrette puis le piquer à la grande fourche pour le décharger dans la grange faisaient partie de mon quotidien. Battre l'avoine aussi.

Le monde animal se révélait à moi sans fard. Tant et si vrai que je ne m'étonnais pas de voir le bœuf monter la vache. Et s'il ne se rendait pas compte que telle vache était en chaleur, c'était une compagne qui la montait pour lui signifier qu'il était temps pour lui de se mettre à l'ouvrage. Le coq, lui, était aux aguets. Quant à la jument, les Meilleur avaient fait

venir l'étalon pour la faire saillir. Toute la famille, du moins il me semble puisque j'y étais, observait sur le perron le maquignon prendre la verge branlante de son reproducteur pour l'introduire dans le vagin de la jument.

Je me taisais comme tous les autres. J'étais saisi, mais pas inquiet ni culpabilisé. La culpabilité viendrait plus tard. Je ne crois même pas l'avoir connue, ou si peu, quand, souvent en groupe, nous faisions la découverte de nos corps. Tout se passait comme si nous imitions les animaux, eux qui n'étaient à l'évidence aucunement préoccupés quand ils copulaient. Nous n'en étions pas là, bien sûr, mais au plaisir de la découverte.

❧

C'est ainsi que j'ai passé presque toute ma jeunesse jusqu'à l'adolescence dans ce lieu unique qu'était cette cambuse juchée sur des pieux qui tremblaient quand le train passait.

« On ne voit bien qu'avec le cœur... », a dit un certain Saint-Exupéry. C'est d'autant plus vrai que Sainte-Adèle a failli m'avaler à tout jamais. Ce drame, je n'en ai jamais parlé jusqu'à ce que je sois parvenu à l'âge adulte. Il avait été à ce point traumatisant qu'il s'était tapi dans ma mémoire et qu'il y est resté plusieurs années.

C'était en juillet. Nous étions une dizaine d'enfants à nous amuser dans la rivière. Sans surveillance, bien sûr. Les plus vieux étaient les garants des jeunes. C'était ainsi.

Je venais tout juste d'apprendre à nager. J'étais capable de faire quelques brasses avant de mettre le pied à terre. J'avais cinq ans, six ans peut-être. Je faisais mon apprentissage sans que personne me surveille vraiment.

Je ne saurais dire comment je m'y suis pris pour m'avancer dans la partie la plus profonde de la rivière, mais quand je me suis rendu compte de mon erreur, il était trop

tard. J'ai su avec angoisse que je ne touchais plus le fond. Je me suis enfoncé dans l'eau, y suis resté un long moment. Si j'avais eu la présence d'esprit d'ouvrir les yeux, j'aurais pu me diriger vers le haut en observant d'où provenait la lumière du soleil, mais j'en étais incapable. Paniqué, je roulais comme un caillou dans l'eau sans pouvoir m'orienter.

Au bout d'un certain temps, l'idée que je puisse me noyer m'est devenue évidente. J'ai eu un dernier sursaut. Par miracle, j'ai touché le fond de la rivière et suis remonté à la surface d'une violente poussée. J'ai pu alors prendre une grande respiration. La vie entrait à nouveau dans mes poumons. J'ai ouvert les yeux et me suis dirigé vers le rivage, mine de rien.

Je suis sorti, me suis isolé, incapable de dire le moindre mot, plongé dans l'hébétude. J'avais frôlé la mort de près. Quelques secondes de plus, c'en était fait de moi. Je n'étais plus. Tout simplement.

L'idée de la mort, c'était ce vide qui m'attendait.

Toute ma vie, ce souvenir a refait surface dans ma mémoire sans que je le veuille. Cette idée de la fragilité de la vie s'est ancrée en moi. « Il suffit d'un rien, me disais-je, pour qu'on ne soit plus, et ce rien nous n'avons aucune maîtrise sur lui. Il nous frôle puis s'en va, mais il pourrait nous frapper de plein fouet et c'en serait fait de nous. »

Je ne sais pourquoi, mais cette quasi-noyade m'a par ailleurs rassuré. Bien sûr, les forces du destin avaient été de mon côté, mais n'eût été la poussée de mes deux pieds pour me projeter à la surface de l'eau, je n'aurais pas survécu, je ne serais plus du côté de la vie. « Aide-toi et le ciel t'aidera », nous disaient les curés. C'est ce principe que j'ai appliqué. Il devait

m'être utile toute ma vie même si je ne crois pas au ciel depuis mes seize ans...

❧

Par quel phénomène physicochimique la mémoire de ma quasi-noyade a-t-elle émigré hors de mes souvenirs de Sainte-Adèle pour aller se cristalliser dans une autre partie de mon cerveau? Je ne saurais le dire. Parfois, comme un volcan éteint, elle se ranime, bouillonne et crache une lave rouge qui ne me brûle d'aucune façon. Je me souviens alors que j'ai failli mourir. Je souris.

C'est peut-être parce que j'ai vu la mort de près que j'envisage la vie d'un œil aussi serein. La mort, je la connais. Elle est loin d'être ma compagne, mais elle cogne parfois à ma porte pour me rappeler qu'elle existe. Je l'entends, mais préfère penser à autre chose.

La mémoire de Sainte-Adèle, elle, reste vive bien que je doute parfois de son exactitude. Le plaisir d'être dans ce lieu a fait en sorte que j'en ai exagéré le contenu. Par exemple, est-il vrai que j'ai passé deux semaines en compagnie d'une très jolie brunette de six ou sept ans venue en vacances avec ses parents dans une maisonnette près de notre chalet? Dans mon souvenir, cette rencontre était si merveilleuse, que je crois avoir pris plaisir à l'amplifier. Nous étions nus dans le boisé, comme Adam et Ève, mais il n'y avait ni serpent, ni pomme et surtout aucun Yaweh pour nous chasser du paradis terrestre. Les évènements heureux nous incitent à les vouloir éternels. Par contre, je sais à coup sûr que cette rencontre avec cette petite fille à la peau basanée qui me prenait par la main a bien eu lieu.

❧

Plus je vieillis, plus je retourne à mes souvenirs de Sainte-Adèle. Je me remémore les parties de tennis disputées sur le court du docteur Dansereau. Mon frère, Pierre, et moi étions toujours ensemble. Nous étions en constante compétition. Et comme Pierre était mauvais perdant, cela se terminait souvent par des querelles et des affrontements. Je devais me méfier de lui : comme Jacques et Jean, mes frères aînés, il était gaucher. Un coup de poing de sa main gauche était autrement plus dévastateur que celui de sa droite. Je l'ai appris à mes dépens.

Je me souviens aussi des deux immenses pneumatiques dans le cercle duquel nous nous installions pour dévaler la colline dans le champ des Meilleur après la coupe du foin. Nous nous amusions comme des fous. Nous étions plusieurs, les familles étaient nombreuses à l'époque. Il y avait Lise Dumouchel. Elle était belle à ravir et n'était pas gênée qu'il lui manquât la main gauche et une partie de son avant-bras. Elle s'amusait comme nous. Elle jouait au tennis avec aplomb. Elle plaçait la balle à l'intérieur de son coude en la serrant avec le moignon de son avant-bras. Je la regardais avec amour, mais j'étais bien trop jeune pour elle, qui était adolescente, pour imaginer être son amoureux.

La vie à Sainte-Adèle passait trop vite. En septembre, il fallait revenir à Ahuntsic. L'école recommencerait. Une fois ma déception passée, j'étais heureux de retrouver mes amis. Dès lors, tout s'effaçait. Il y avait les jeux dans la cour, le ballon voleur, la prise du drapeau et les rivalités en classe. J'étais souvent chef d'équipe et bon motivateur. Ma plus grande joie était que mon équipe soit la gagnante de la semaine. J'y arrivais assez souvent...

Ma passion me poussait parfois à des extrêmes. Le jour où le professeur a décidé de punir notre équipe pour une raison tout à fait futile, j'ai fait une telle colère que le professeur a fait venir le principal pour qu'il me rougisse les mains avec une lanière de cuir. On appelait ça « donner la

strap ». J'ai dû pleurer en silence, mais je m'étais juré de ne pas m'excuser. Je déteste toujours l'injustice et suis prêt à tout pour la dénoncer...

Je garderai toujours de Sainte-Adèle une image de bonheur et de joie. Pourtant, je suis entré dans la vieillesse. La mort aura raison de moi, je ne le sais que trop. Je pense à elle tous les jours, me demandant de quel côté elle me terrassera. Étrange, non, que nous pensions à la mort comme si elle était une compagne ?

De fait, elle est entrée à petits pas dans ma vie quand, autour de moi, j'ai vu des parents, des collègues, des amis mourir. C'était triste, bien sûr, mais le temps était venu pour eux de quitter ce monde comme il le deviendra pour moi.

La mort fait tout simplement partie de ma vie...





GEORGETTE LEBLANC
SERGE PATRICE THIBODEAU





GEORGETTE LEBLANC

Toute la misère qui tient attaché

tcheque part dans la soirée du livre qu'est
en train de s'écrire
au fur et à mesure
dans la cuisine avec mes trois enfants
les anti-psychotics just in case
toute la team on watch
craquer
rinque une miette, rinque une miette
pour finally laisser la lumière passer
finally laisser la plante sortir, grandir
laisser de-quoi de vert se faire, pouvoir rire
c'est comme une naissance cte fois citte
le break down
comme quand j'ai eu mes enfants
ej voulais rinque mourir
ça aurait été plusse aisé
je demandais pour le couteau
fail mark
trop de mal trop de mal
la peau en train de déchirer
la morale en train de me quitter
ej le voulais point
bottom line



c'était la même affaire
assis sur la chaise en train de hocher back and forth
la bave, la barre de fer entre les dents
pris dans ma cage, les mots, les phrases partout en
train de m'étouffer
tout ça qu'était séparé en train de voler
wild the birds
the fucking birds steady rip dans ma tête
pour des semaines, des semaines, fesser le fond
fesser en dessous du fond iousque ça braque à
grouiller
iousque ça grouille dans le noir
c'est rinque par la douleur
que tu passes à travers

pis ça fait trop mal, ça fait trop peur pour parler
point de la déception, perdre le contrôle
perdre le contrôle les murs en train de timber
les roches, la brique, le tcheque mode de ciment
super bien fait, deluxe mix le meilleur stuff
en train de pourrir et riocher
Ah! Tu croyais que ça allait durer
toute timbe, toute quand c'est le temps de timber
quand c'est le temps de reprendre ses mires
voir iousque dans le fuck que t'es
qui-ce qui y a autour
comment-ce tu peux mieux leur parler
actually MOINS parler
moins parler beaucoup, rinque faire son affaire
apprendre, apprendre, apprendre
la curiosité, pour mieux faire, pour mieux être
pour slaquer pour se taiser pour arrêter de croire
que ça prend la réponse

pour faire du cash pour payer les bills
ça sonne after school special
pis même l'école, c'est point l'école, c'est point l'affaire
de l'école
c'est pas même l'affaire du système
c'est l'affaire de nous autres impliqués, en train de
point être présents
pis c'est pas même nous autres
ej veux dire moi
droite asteure en train d'écrire dans la cuisine quand
jdevrais être en train de
braquer le souper même si ma tête est dans le
tchôme, dans l'idée entend les
craquements du fusil, les bombs blower, même si la
tête de mon frère est rouverte
en train de saigner, partout sur la terre, partout sur
le gravaille
partout pis moi en train de courir
moi en train de faire de mon mieux
en train d'essayer d'être une petite fille
Social Worker to Mother : *She needs to do eight year old*
things
what are those? What are eight year old things?
quoisse que j'ai dit à ma fille?
quoisse que tu dis à ta fille?
quoisse que j'disons à nos filles?
à nos enfants? qui courront, qui sautont qui voulont
rinque grandir
c'est tout ce qu'un enfant veut
un enfant veut rinque grandir
se faire nommer d'après sa force
d'après sa façon de grouiller
pousser comme une plante
une plante qui rêve

mais point rêve comme ignorer
rêve comme pousser

mais
turned the other cheek
pour me faire fesser plus fort
fesser par le fatalisme
fesser par la peur
fesser par le dead end de la victime
cecitte c'est point un livre
c'est un son
c'est un cri
c'est sortir du tunnel noir une deuxième fois
mid-life crisis family ties pour dénoucler
toute la misère qui tient attaché
toutes les histoires, toutes les histoires, toutes les histoires
la brain injury, le tumor, la tête à mon frère
les mains tordues de mon oncle
toutes les histoires toutes les histoires toutes les histoires
iousque ma grand-mère nous dirait qu'on irait
si on faisait point bon
ej voulais point le croire, ej le crois point encore
mais la Juge reste dégoûtée
la Juge trouve encore que c'était point assez
elle aurait pu faire mieux
elle aurait pu dire de-quoi
elle aurait pu aller trouver de l'aide pis arrêter
le constant incessant rampage
elle aurait pus admettre
I am a child of eight years of age
j'su point icitte pour t'écouter
j'su point icitte pour sauver ton mariage

ou ta feeling de feeler mieux
ou feeler que ça va aller mieux
ou FUCK ALL
j'sus icitte pour pousser
arrête de me teaser avec tes rêves
si t'es point willing de m'aider à les réaliser
à comprendre qu'il faut que ça décolle

elle voulait revenir à l'histoire
mais elle savait point comment
elle c'est moi qu'est point toi
elle c'est moi qu'est embarquée
dans une neuve vie asteure
une autre façon de faire les affaires
elle c'est peut-être l'auteure
mais j'sais pus
ça fait pu de différence asteure
ça fait pu de différence si j'allons appeler ça
une tune, un roman, un movie, liner notes un
friggen epic whatever
ça fait pu de différence si c'est le commencement de
de-quoi d'important comme une wave
asteure c'est le courant

Suffisait de le dire

Serge Patrice,

Les fragments. La relation causale. T'as compris. T'as senti. T'es sorti. De l'enfer, du chemin linéaire et déterminé. De l'histoire répétée. Sorti du carcan de ce qu'on a été dit qui devrait marcher. Tes fragments ouvrent une porte brisée qu'était restée fermée. Qu'empêchait de marcher.

Tes fragments arrivent à la fête des Pères. Au mois de juin. Au mois du soleil. Le vert des arbres, du printemps s'est fait. Suffisait de le dire, d'ouvrir le chemin. Suffisait de prendre la plume et le destin. D'apprendre à voler.

C'est la fête des Pères et tes fragments dessinent point. Font point une réponse au passé. Tes fragments ouvrent la strate au danger. À ce qui pourrait arriver. Au possible. Aux destins croisés. De la bête, de l'homme, de tout ce qui veut courir. En la bête et l'homme, en tout ce qui souhaite mourir. C'est la fête des pères et les enfants se réjouissent. Un homme est né, est crasse et souhaite partir. À l'aventure, à l'amour, au désir, à son plein creux. À la naissance, au jeu, à tout ce qu'il y a de mieux.

GEORGETTE

SERGE PATRICE THIBODEAU

L'homme et son chien

> *Revenons aux festins que les sauvages se font entre eux ; on ne croira peut-être pas que le chien est leur mets le plus délicat. S'ils veulent traiter un Sagamo de l'honneur qu'il leur fait, ce pauvre animal est la triste victime, et c'est le plus honorable morceau qu'ils puissent lui présenter, et qui marque plus la considération qu'ils ont pour lui : il ne peut encore éviter la mort quand ils régalent un de leurs intimes amis, et ce n'est pas le plus méchant qu'ils tuent, c'est celui dont ils font le plus de cas pour la chasse. Quand il est d'un festin, tout y va, et ils ne se réjouissent jamais mieux.*
>
> Dièreville, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie, ou de la Nouvelle France*, 1699-1700

1. Anthropologie de l'isle Haute. Les guerriers des nations malécite et mi'kmaq s'y donnaient rendez-vous, leurs muscles nus bariolés de signes colorés. Lieu de rencontre : un pré en forme de terrasse naturelle à l'abri des vents débiles de la baie. Les guerriers s'y préparaient pour une attaque-surprise chez les Anglo-Américains d'Annapolis Royal. Festins, danses, rituels. Pour se donner du courage, les guerriers se gavaient de la chair de leurs meilleurs chiens de chasse.

2. L'homme et son chien empruntent chaque jour le même trajet ; en ville, ils préfèrent traverser les carrefours, surtout. Pas mesurés / pesants / de vraies enjambées de mâles. Roulements des épaules aussi carrées que les madriers qui soutiennent le poids du toit d'une grange. Le chien sautille, on dirait qu'il sourit. L'homme ne sourit pas, n'a peut-être jamais

souri, ça ne s'imagine même pas, sa mâchoire est sévère, angulaire, taillée à la hache ; son dos, une falaise abrupte capable d'affronter les vents du nord, d'une résistance totale à la férocité des marées verticales. Ça se voit, l'homme est seul ; son chien aussi.

3. Pendant la Seconde Guerre mondiale, des pilotes de la Royal Air Force s'entrainaient dans le ciel de la baie de Fundy et laissaient tomber des paquets de journaux sur l'isle Haute, pour le gardien du phare, sa femme et son fils. Micro-récits, lecture, propagande. Publicité inutile. Petites annonces. Notices nécrologiques, des pages pleines, interminables.

4. Points de vue de la narration : la French & Indian War ou la guerre de Sept Ans ? Peu importe : quelques raisons pour excuser le crime. Quelques historiens pour le nier, le crime. Quelques criminels pour en sourire, des historiens. Quoi qu'il en soit, la potence, la baïonnette, l'embarquement. Couvertures de laine infestées de microbes / bactéries pour transmettre la variole, en cadeau, aux indigènes. On n'en parle pas / peu / bof dans les livres. C'est le désordre naturel des « choses ».

5. L'homme au profil parfait du héros inconnu, oublié de toutes les mythologies, ignoré des ignorants. Toujours en mouvement. Sur place. Du haut de ses deux mètres, il s'érige ; on n'oserait pas le tutoyer. Un roc séparé de la côte et dont le souvenir a sombré au fond de la baie. Lourd d'au moins vingt naufrages sous les bottes fumantes. Le flanc minéral et le regard qui s'enorgueillit d'avoir su apostropher l'horizon.

6. Avoir toute son idée, se souvenir avec la précision d'une goutte d'eau. Une éclaircie a forcément quelque chose de lyrique, sinon l'ironie devient insoutenable. Un petit brin trop palpable. Il faut donc pervertir l'anecdote, l'imposer effron-

tément, en gaver les porteurs de piètres idées bien roulées comme une cigarette toute faite. Pour ensuite y mettre le feu. Ça chatouille le fond de la gorge, le feu qu'on attise ; ça dégorge, l'incendie qu'on précipite ; ça crépite, le rictus qu'on abat d'une seule flèche.

7. Un homme sans ancêtres, cela se peut. Pourvu qu'un chien l'accompagne — pourvu qu'entre ses cuisses il fomente un secret. À quoi ça sert, un ancêtre, quand on a changé son nom, quand, les dents ancrées dans la viande crue, on a vendu son nom, quand, les doigts plongés creux dans le charbon, on a sali son nom ?

8. Pour que l'arnaque soit complète, il suffit de soudoyer le gardien du phare. Chose impossible ? On verra. Parce que l'isle bouge. Tous les sept ans. À minuit. Elle bouge. Tourne sur elle-même. À semer l'épouvante parmi les constellations. À confondre les quatre points cardinaux et les quatre saisons, les quatre roues d'une charrette. L'isle, son ancêtre et son chien, au centre du Monde.

9. C'est à Grand-Pré que l'eau recule d'elle-même, à Grand-Pré qu'elle se replie, qu'elle s'enfuit avec ses milliards de cristaux de sel. À marée basse, les souches, rusées, s'avancent en rase-mottes pour dénoncer les impostures. Elles sont nombreuses. Les supercheries. Dans les deux camps. Entre la pointe Noire et la pointe à Boudreau. Chétives et la plupart du temps masquées, des sorcières de vent attroupées pour semer le chaos parmi les « choses ». Et ça marche.

10. Voici le temps de l'année où, la nuit tombée, les corneilles par centaines forniquent et défèquent du haut des chênes qui bordent le trottoir. Fientes matinales à s'en rincer les yeux. L'œil, plutôt. Non, les deux yeux. De la testostérone dans l'air





à s'en gaver les poumons. Phéromones d'entredeux à s'en mettre plein le museau. Phénomène de la sève à son réveil, pour le désir, l'imagination. Pour trouver le *sens* du flair.

11. À la rescousse de la chair qui s'évente, demande et exige. Même déformée, même flétrie, mêmes ébats. Mystère du corps qui frémit ; qui réclame et frissonne ; qui bouge et s'érige et gicle au bout de la piste, au moment du décollage, de l'envol. Au moment de survoler l'isle. À tout moment. La chair en éventail ; senteur d'écurie ; d'humus putréfié ; de tronc pétrifié. Goutte de sperme, goutte de sang perminéralisées. Fossile d'un non-être. Fossile de ce qui n'a pas de *sens*.

12. VOL AC8851. Photographie à contraintes : iPhone et hublot gras, embué, grafigné. Le visuel / l'image / la pierre d'appoint / la clé de voûte / le substrat rocheux du texte. Le mont Katahdin, aucun homme à son sommet. Comme une isle déserte au hasard des Appalaches, une enclave difficile d'accès, un guichet fermé. Le mythe et la mystique main dans la main.

13. L'habitus d'un corps / d'un faciès / d'un galbe — mouvement oscillatoire, pulsation du coït. Dans le brouillard. Le torse gonflé, un soleil caché par une couche de chair tapissée de petits poils. Pour qu'une voix humaine y prenne racine. Les mots y trouvent leur chemin. Un accueil, entre des biceps habités d'une force tellurique.

14. Il ne ressent aucun désir pour les mots. Il ne ressent pas les mots. Qu'en ferait-il ? Le chien ne se nourrit pas de mots. Ni les muscles de ses cuisses. Ni les tendons de son cou. Ni les réflexes de ses oreilles. Quand il fait plus ou moins soleil. Quand les grandes marées piétinent l'insolence des drapeaux. Quand le passé se casse le nez aux portes closes. Pourtant. Les mots s'agitent en singeant les flots d'une rivière souterraine.

Souveraine dans l'obscurité. Entre des parois d'ardoise recouvertes d'énigmes.

15. Il s'avance vers le large en sachant très bien qu'il ne sera plus jamais celui qu'il a été. C'est que le seuil a été franchi. Il y avait l'avant ; il y a maintenant l'après. L'attrait du vide. Des vêtements jetés à bas près du lit. Un pantalon vide n'a pas de *sens*. Une chemise fripée non plus. Une boussole perdue sur la table de chevet, la nuit vient, draps en berne.

16. Quel vent du nord-est pour attiser les braises du feu sacré ? Entre deux — non — trois rives. L'une éparée, les deux autres échafaudées à bout de bras, slikkes et estrans, façades et falaises improvisées en coups d'éclats de tonnerre et d'averses obliques. Pendant qu'un chien monte la garde, absolument impassible. L'homme, délivré de son lourd manteau d'hiver, exhibe en coulisse un puissant tatouage. C'est l'oubli.

17. Il porte une casquette à visière / un cass' à palette avec un écusson *East Coast Lifestyle*. Ses larges épaules sont encadrées d'un t-shirt aux couleurs d'une équipe irlandaise de rugby. Il a le fessier / le cul parfaitement rebondi d'un joueur de baseball — disons / mettons, un joueur des Yankees de New York — et il est chaussé d'espadrilles / de snicks dernier cri. Démarche assurée. Présence imposée. Qu'est-ce qu'il écoute, le iPod dans une poche ? Il marche les yeux fermés, il connait par cœur les caprices du trottoir. À en juger par la rythmique de son allure, il n'écoute rien de techno. Il bâille. Ouvre les yeux pour traverser la rue. Quand même. Il ne porte pas d'alliance à la main gauche, celle qui tient le chien en laisse.

18. Dans son sillage le désir percute contre un abrupt sans un écho.

19. Laisser des traces numériques farfelues en surfant sur le Web, c'est excellent pour dérouter les prédateurs néocapitalistes. S'amuser vicieusement à confondre Google en cuisinant un salmigondis d'algorithmes : maladie de Dupuytren, patinage artistique, fleurs de Bach, statue équestre, tesselle de mosaïque ghanasside, aorasie, postes nippones, régime macrobiotique, scalpel ininterrompu, requiem de Verdi, privation de sommeil, lampe Tiffany, pigeons voyageurs de Beyrouth, injection létale, canon de Coehoorn, antinomie, tambour d'aisselle d'Éthiopie, tokay frais, pie rouge de Suède, sœurs Tatin, troglodyte mignon, Codiac transpo, madame pipi, isle Haute.

20. [Fleur de l'âge, sueur de l'homme] Le chien renifle des bagages et des colis suspects. Le douanier se décrotte le nez, les yeux crochis. Que cherche-t-il (le chien, pas le douanier) ? Il jappe. C'est une pomme, dans un sac à dos d'écolière. Un vieux symbole défraichi. Aux vidanges, sinon 600 $ d'amende, à l'aéroport Pearson de Toronto. Le syndicat du douanier lui remet une médaille, pompeusement. Une monarque, un jubilé, une crotte de nez. Ça se mérite. L'effort impérial récompensé.

21. Reprenons : le premier énoncé du fragment précédent mérite qu'on le déplace / le dérange nulle part ailleurs qu'au suivant (c'est le poète qui s'interpose pendant que le chien se repose). Le poète ne crée pas des images qui seront ensuite projetées sur un tableau blanc interactif. La poésie peut très bien se passer des gadgets propres au colonialisme numérique, à l'autoritarisme fédéral, à l'éloge de la faillite (bourse, fonds monétaire, fraude, corruption, pendaison intime au fond d'un placard, au tréfonds d'un coffre à la banque). La poésie se passe très bien de la pres — prestiti — prestidi — digita —, fuck ! se passe des pixels boutonneux de la surconsommation.

22. Fleur de l'âge, sueur de l'homme. Il chasse l'orignal. En rut. L'orignal, pas le chasseur. Ou peut-être. Mais voilà que trois chiens s'amusent à pourchasser la bête à panache. L'homme — Glooscap, pour taire son nom — est furieux. Il transforme les trois chiens en rochers. On peut encore les apercevoir au bout du cap de Chignectou. Quelle idée de les nommer ensuite *the three sisters* ! Une idée de voleur, une idée perfide, une idée d'Anglais tordu, pour sûr. Reprenons. Cela fait — la métamorphose des chiens —, l'orignal paniqué se jette dans la baie. Glooscap craint avec raison que la pauvre bête ne puisse nager très loin sans se noyer. Il la transforme en rocher. L'orignal, c'est maintenant l'isle Haute.

23. Ça s'est passé le 28 juillet 2055. Après trois années d'entrainement — ou trois siècles, c'est selon, ça dépend pour qui —, un chien fait le voyage de la Terre à la Station spatiale internationale n° 3. Son maitre l'accompagne, bien entendu. L'Union eurasienne s'est félicitée de cet exploit, un projet auquel seul le Nebraska s'était opposé.

24. Trace noire au front, fusion de la sueur et de la suie. L'homme dégage une forte odeur due à l'effort, ou plusieurs odeurs, selon les labeurs, selon l'endroit du corps d'où elles émanent, mais toutes épèlent les mots : huile de poisson âcre, fumée fétide, suif rance. Des senteurs animales intrigantes, et qui lui sont typiques, autres attributs, autres ressorts de sa virilité. C'est pourquoi il chasse tout juste après la pluie, pour que ses proies ne décèlent point les impuretés discutables de sa présence. [C'est l'argument / le point de vue du chien.][1]

---

1. Extrait de *Grand-Pré : En marge de l'isle Haute.*

Un je *qui se décline*

à *Georgette*

[25] Rendre sa place au *je* qui se dissimule dans ton prénom, et dans le mien. Ensuite le nier, le voiler jusqu'au jour où le *je* se révèle à l'écrit. Tu écris le fond ; j'écris la brèche. L'enlisement. L'élargissement. Le *je* du mot « dérangement ». *C'est rinque par la douleur / que tu passes à travers.* La perte, dans tous ses états, attaque le nerf du système verbal. Déparler, chercher le mot.

[26] Il nous reste encore des pas à faire. Nous n'avons pas fini de marcher. Quitte à marcher sur l'aile d'un avion. *Je* comme dans courage. Nous en savons de-quoi. Nous en avons vu d'autres. Les autres ont vu de-quoi d'autre. *Je* comme dans refuge. *Cecitte c'est point un livre.* Le livre a ses limites ; la douleur n'en connait point.

[27] Rendu à cet endroit, momentanément, au centre de la fragmentation, dire : je ne suis pas le *je* divisible / numérisé / friable. Mais la trace dans le sous-bois / l'inachevé après la pluie / le désir en marge d'une isle à la chute du jour. À la chute du Tout. Quand *individu* n'est plus compatible avec *indivisible.* Loin des repères visibles et connus, la crainte qu'un

courant d'air n'éteigne la flamme de l'unique bougie qu'il nous reste.
[28] À souhaiter le silence de ceux qui nous entourent en s'agitant, comme si c'était là une forme inaltérable du repos. La quiétude, une clairière, une éclaircie. Une éclipse solaire, et qui s'attarde.

[29] Avant, pendant et après le deuil d'un *je* qui se décline infiniment.





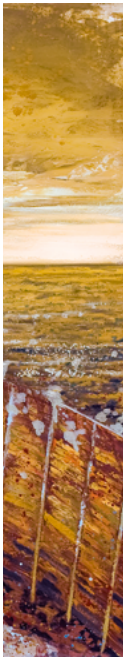
SIMON DUMAS
MADELEINE MONETTE





SIMON DUMAS

Révélations



C'est venu comme une vague, un mur, vraiment, une marée pleine de détritus, d'objets contondants ou lourds, une verticalité brutale niant violemment l'horizontalité du sol, rassurant le sol, sur lequel nous courrions — dans la direction opposée, bien sûr —, puis j'ai laissé couler ta main, je me suis arrêtée, me suis couchée sur le dos à même le bitume. Je te regardais. Tu as compris, tu t'es agenouillé, tu t'es couché contre mon flanc et tu m'as embrassée. Les autres, pour poursuivre leur course, devaient nous enjamber.

— Ça me rappelle un passage de *La montagne de l'âme* de Gao Xingjian, le chapitre 23, je crois, une femme et un homme discutent après que celui-ci a fait un mauvais rêve. Elle lui dit que, juste avant de s'éveiller, son pouls avait accéléré. Il lui répond qu'il a vu très distinctement la surface noire et lisse de l'océan se lever, se hisser jusqu'à devenir un mur dont la masse colossale se mouvait sans bruit, de manière égale et recouvrant tout, jusqu'à l'horizon. Il dit que, sur le coup, il en a ressenti comme une inquiétude. Elle dit qu'il était couché contre ses seins et que c'est sa respiration à elle qui le soulevait. Il dit que, non, c'était l'océan.

— Oui, tu as raison, mais c'est plutôt une photographie, aperçue sur Internet, qui m'a d'abord inspiré. Une de ces photos qui circulent en marge des grandes manifestations, une de ces photos qui participent à la marche, mais à côté, dans un espace virtuel. Le photographe a d'abord cru qu'il s'agissait d'une personne blessée, peut-être morte, gisant sur

le sol et à laquelle une autre personne administrait les premiers soins. Cela, dans le chaos des policiers chargeant les manifestants. Or, en y regardant de plus près, on voit qu'il s'agit plutôt d'un couple. Elle et lui couchés en pleine rue, enlacés, ils s'embrassent. Après seulement est venue cette image d'un océan noir qui se soulève.

— Ce serait un rêve? C'est la jeune fille qui rêve?

Elle pense à sa maison. Toute petite et comme perdue entre des entrepôts et des usines. Ce n'est pas la seule, il y a d'autres maisons, quelques-unes en tout cas, mais toutes semblent aussi perdues que la sienne. Les bâtiments bas ont du mal à se découper sur un ciel épais dont le jaune tire sur le brun.

— La couverture du *Ciel de Bay City* de Catherine Mavrikakis, mais dans une autre palette. Cette couverture est mauve. Ici, le ciel est jaune. Inhabituel, mais pas impossible. Il arrive parfois que le ciel tire sur le jaune et ce phénomène est toujours précurseur de grandes turbulences. Le brun induit plutôt la contamination... ou le soir tombant sans beauté.

— Oui, moi aussi, j'y ai pensé à cette couverture. Et à l'ambiance qui se dégage du récit qu'il renferme. Cette ambiance, c'est tout ce que j'en ai retenu. Comme si la banlieue portait en elle le germe de l'apocalypse.

— Apocalypse signifie « révélation » en grec ancien.

C'est la maison qui est venue en tout premier lieu lorsqu'elle a senti le premier pied — un coup dans les reins —, un mauvais calcul, certainement, pas assez haut le pied, l'homme a trébuché — un genoux lui enfonce les côtes — elle presse plus fortement ses lèvres sur les lèvres de l'autre. L'autre ferme les yeux, très fort, les yeux fermés par la peur et bientôt la douleur. C'est la maison, perdue, avec, à l'intérieur, la mère tombée. La mère affalée — elle ne sait pourquoi — ne se relèvera plus. Un tiroir renversé. C'est arrivé juste avant que tout commence. En l'apercevant, elle s'était figée un

moment. Devant sa mère morte, sa tête s'était vidée d'un coup. Elle se tenait là, pantin désarticulé, jusqu'à ce qu'un grand coup lui secoue les fils et la ranime, lui redonne ses gestes. Elle fait les gestes, les bons, s'agenouille auprès de sa mère, le corps de sa mère, et pose ses lèvres sur les siennes. Elle soulève la tête de sa mère. Ses doigts rencontrent le sang, la béance. Elle la laisse tomber. Elle n'aura pas soufflé dans la bouche de sa mère qui restera morte. Sans doute le serait-elle restée de toute façon. Cette pensée la hantera-t-elle toute sa vie ? Après un temps, à genoux dans la cuisine, elle finit par décrocher le téléphone. Elle compose le numéro. Il n'y a pas de réponse. Elle sort. Par la porte de devant — jamais ils n'utilisent la porte de devant presque condamnée par des meubles de jardin qui jamais ne voient le soleil. Sur le perron de devant, elle attend. C'est là qu'elle est quand tout commence.

— La mère meurt juste avant l'événement. Dont elle est épargnée.

— Beaucoup de mères meurent depuis toujours. C'est une image récurrente. Et des mères tuent aussi. C'est une image que nous n'acceptons que par le biais de la mythologie.

Avant de fuir, il fallait se rassembler. Il le fallait. Après le bruit et le premier éclair, elle s'est dirigée vers le centre-ville. En marchant d'abord, de plus en plus vite, puis en courant. Il se passait quelque chose d'important. Elle le savait. Elle ne pensait pas. Elle savait et courait. S'approcher du bruit. S'éloigner de la mort. S'approcher de la mort.

Elle le savait. Elle ne pensait à rien. Elle avançait. Seule d'abord, puis parmi d'autres. Quelques-uns, quelques dizaines, quelques centaines. Lorsqu'ils furent plusieurs milliers, elle était arrivée. Elle ne reconnaissait rien. Elle voyait les façades des immeubles, les enseignes des magasins. Elle savait où elle était. Elle ne reconnaissait rien. Tout était déplacé.

— Le texte déplace, parce qu'il est fait de langage (et le langage, de culture). Le texte place à côté, dans un espace qui marche à côté et qui, parfois, oblique. Le texte déplace la

réalité. Dire déjà... Dire déjà transforme. Il faut dire pourtant, nommer et se rassembler autour du nom que nous avons donné aux choses.

Dans toute cette mer d'individus, c'est le seul qu'elle reconnaît. Elle le reconnaît. Elle fend la foule pour arriver à lui. Du coude, du cri, elle fend. Sa voix se perd dans le tonnerre de la foule. Mais elle veut, elle doit le rejoindre. Lui, le seul visage reconnu. Soudain, la seule référence. Tout est inconnu. Tout est inconnu. Le second bruit survient. Elle le rejoint. Lui, ici maintenant, est la chose la plus réelle et la plus proche qu'elle ait jamais touchée. Lui, ici maintenant. Elle serre sa main, la serre très fort. Le second bruit survient, tout de suite après l'éclair. Tout, instantanément, s'est tu. Tout, très vite, s'est mis en mouvement. La foule, corps unifié. Rien n'est plus loin que la maison. Rien n'est moins familier que la mère étendue sur le sol. Rien. Ils se mettent à courir.

— À quoi penses-tu ? Où iras-tu ?

— Pendant qu'eux, ils courent. Je retourne à la mère. La mère immobilisée, enfoncée dans le quotidien, mange un plat de lasagne. La bouche fermée, les cordes vocales soudées par un quotidien qui inlassablement répète la même chose. La même, exactement. Elle mange. Devant la fille, elle aussi muette, mange son plat de lasagne. La mère, enfoncée, prisonnière, reste-là jusqu'à tomber. Frappée avant le grand mouvement, reste figée. La mère aurait dû incarner le passage, la passation, mais elle se retrouve coincée. Entre elles, seul le silence est passé. Le silence et la certitude d'être arrivées à la fin de quelque chose. Le reste s'est arrêté en chemin. Ou bien a pris une direction imprévue. Et elles n'ont — nous n'avons — pas suivi.

— Oui, tu as raison. Il n'y a pas qu'elles. Tous les liens sont rompus. L'histoire n'a pas de fil. Elle stagne. Il y a trop d'absents.

— Dans le mythe de Perséphone, la mère et la fille font ensemble les saisons. Dans le mythe, c'est la fille qui est sous terre. Ici, c'est la mère. L'ordre est renversé et plus rien ne bouge. L'immobilité est tenue par la violence du silence. Jusqu'à l'éclatement.

— Ce silence évoque les personnages de Todd Solondz, quoique son univers soit plutôt masculin. D'épais masques gauchissent leurs traits et les réduisent au silence.

— Dans le hors-champ de ces univers fictionnels masculins, se développent plus finement certains personnages féminins. Celui d'Annette Bening, qui joue la mère dans *American Beauty* de Sam Mendes, me revient. Le silence, provenant de l'intérieur même de la cellule familiale, ne la fait-elle pas imploser ?

— Oui, mais tais-toi. La fille, fais-la parler encore.

C'est venu comme une vague. Le désir pour ce garçon. Ce visage connu, le visage et rien d'autre. Rien d'autre de lui. Rien d'autre autour. Je lui tenais la main quand c'est arrivé, c'est venu comme une vague, un mur, vraiment, et ça avançait et s'écroulait d'un même mouvement. D'un même mouvement, ça s'élevait — plus haut, jusqu'à compacter le ciel —, ça s'écroulait et ça avançait. Très vite. Sur nous. Ce serait sur nous très vite. Le mouvement de panique était parfaitement coordonné. Un silence, puis la perfection de la panique. Tous, d'un seul corps courant dans la même direction. Mais je n'ai plus voulu. Non, je voulais contre. J'ai voulu et ce que j'ai désiré était autre chose. J'ai essayé de te dire, mais c'était impossible. Alors, j'ai laissé couler ta main. Tu t'es arrêté. Tu as compris.

Nous ne sommes pas seuls

à ma sœur

Nous sommes la somme de nos lectures, l'aboutissement d'un cheminement aux multiples variables, un calcul obéissant à de nombreux algorithmes alambiqués où se mêlent le hasard, l'Histoire, l'intuition et l'expérience.

C'est ce que j'ai tenté de dire à ma petite sœur après qu'elle m'eut demandé, candide, de lui parler de moi. Je connais peu ma petite sœur. J'avais quatorze ans lorsqu'elle est née. Elle en avait quatre lorsque j'ai quitté la maison. Maintenant qu'elle est une jeune adulte, elle veut en apprendre davantage sur moi, comprendre ce que je fais. Pour la satisfaire, je ne trouve rien de mieux que cette question :

À quoi sert la littérature ?

Je lui parle de mon ancien professeur, Hans-Jürgen Greif, et de sa mise en garde : « Choisissez bien vos lectures, car on ne peut lire plus de sept milles livres dans une vie. » Il en voulait pour preuve la bibliothèque personnelle de Marguerite Yourcenar. Sept milles livres répartis dans toutes les pièces de la maison de Mount Desert Island, sur la côte du Maine. Une toute petite maison datant du XIX^e^ siècle et

nommée Petite Plaisance. Les sept mille livres sont annotés dans les marges par la main du célèbre écrivain, preuve irréfutable, toujours selon le professeur, qu'elle les avait tous lus attentivement. Il était comme ça, Greif, tout était prétexte à raconter une histoire, ce qui avait fait de lui mon professeur préféré et, plus tard, un romancier apprécié. Parmi les dizaines d'anecdotes qu'il avait partagées avec nous, l'histoire des sept mille livres de Yourcenar est celle qui m'impressionna le plus. Même si les quelques romans de l'écrivain que j'avais lus, très jeune, ne m'avaient pas particulièrement marqué, l'idée de me rendre à Petite Plaisance pour voir de mes yeux la mythique bibliothèque ne me quittait plus. Dix ans plus tard, je faisais le voyage.

Je n'avais pas encore lu *Mémoires d'Hadrien*. De fait, il y avait presque quinze ans que je n'avais ouvert un livre de Yourcenar.

Il fallait prendre rendez-vous. La visite était quasi privée, complètement intime. Chaque objet était rigoureusement à la place qu'il occupait du vivant de l'auteure. Il en allait de même pour les livres, bien sûr. Ils étaient classés par pièce : de l'antiquité grecque et romaine dans le bureau... à la littérature du XX^{e} siècle dans la chambre à coucher.

Yourcenar mit près de quarante ans à écrire *Mémoires d'Hadrien*. Lire cet ouvrage, c'est être en contact avec les livres du bureau et, indirectement, avec tous les livres de la maison. Par le biais de ce roman j'ai connu l'antiquité. La fiction est la meilleure machine à voyager dans le temps. La littérature permet d'élargir par procuration l'expérience de l'humanité. Cela, je l'ai compris parmi les sept mille livres de Petite Plaisance.

Nous sommes la somme de nos lectures. Il s'agit là d'une vérité partielle. Comme tout ce qui est vrai. Nous sommes les morceaux que la culture agence en ensembles compréhensibles.

Nous sommes en morceaux, et c'est l'art qui nous rapaille. Ce déplacement du Je. Un décalage qui nous met à côté, à une distance variable, parfois suffisante pour jeter un regard sur nous-mêmes.

C'est ce que j'ai dit à ma petite sœur : la littérature élargit par procuration l'expérience de l'humanité ; la fiction explore des territoires que ne peuvent atteindre les autres formes de discours.

La fréquentation de la littérature, à force, finit par téles-coper tous les âges.

Pour le présent projet Pierre Ouellet nous suggéra d'écrire en résonnance. J'ai donc remis le nez dans *Ciel à outrances*, le livre de poésie de Madeleine Monette. Poésie fictionnelle, si je puis dire, puisque les poèmes mettent en scène différents person-nages le 11 septembre 2001. Madeleine Monette, New-Yorkaise d'adoption, me donnait à vivre de l'intérieur le moment où les tours s'écroulent et me lançait du même coup sur la piste de la catastrophe.

La catastrophe — la grande, la meurtrière, la massive — est certainement une des pierres d'assise d'une nouvelle mythologie, solidement ancrée qu'elle est dans l'imaginaire collectif.

Puis, Madeleine me présenta Kalie, cette adolescente dont j'imaginais qu'elle vivait dans une banlieue retirée. Je ne sais plus si le texte spécifie que la maison se trouve en ville ou en banlieue. Je refuse de vérifier et laisse planer le doute sur ce décor imposé ou imaginé. Quoi qu'il en soit, c'est celui qui s'est dessiné dans ma tête et, pour moi, l'équation est faite : catastrophe + banlieue = apocalypse. Formule à base de cul-ture populaire.



Les livres sont des édifices intertextuels en plus d'être des interfaces entre le réel et la fiction, entre l'ordinaire et l'extraordinaire. De même que la lumière entrant par les yeux doit être décodée en images par la tête et le cœur, le langage se retrouvant sur la page doit nécessairement faire à l'envers le même chemin.

Les textes de Madeleine sont passés par mon corps — mes yeux, mes doigts — puis par mon bagage d'expériences et de lectures, avant de devenir textes, ceux que j'ai proposés à la revue *Les écrits*, qu'au passage je remercie.





MADELEINE MONETTE

« Est-ce cela mourir ? »

Chaque jour la mort l'attend à la maison. La mort par discrétion, par modération. Pas un mot plus haut que l'autre même si c'est la télé qui parle. La timidité de sa mère, sa réserve maladive lui en imposent et donnent le ton. Parfois dans un vide apparent, aux épaisseurs de trop-plein de vapeur, une bête souterraine fait sauter le couvercle ; parfois le vent tourne pour un oui pour un non, nourri de vexations ou de frayeurs clandestines, de tensions enroulées dans des gaz de marais. Alors la maison prend des airs de cellule capitonnée aux murs moelleux et insonorisés, elle est un dernier bastion de la folie où tout peut arriver mais d'où rien ne peut sortir.

Ce matin avant le réveil de sa mère, Kalie est partie pleine d'attentes, animée d'un désir prudent de se sentir spéciale, d'un *fuzzy feeling* selon l'expression anglaise qu'elle affectionne, en l'associant à tort avec *fuzzy wuzzy* pour le bonheur de l'assonance. C'est son quatorzième anniversaire, et « des flocons cotonneux voletaient dans son ventre, prêts à retomber plus serrés que de la ouate à la première déception ». Du moins c'est ce qu'elle a écrit dans sa tête à la recherche de mots comme souvent, aussi tatillonne que si elle opérait des

permutations d'atomes, tournant et retournant sa langue afin qu'y roulent un jour des perles. Oui, un beau jour.

Après l'école, elle a traîné dehors pour donner le temps à sa mère de lui préparer une surprise, n'importe quelle gâterie de son cru. Mais elle reste sur ses gardes, se méfie autant des traditions que des habitudes, le doute lui est si familier.

Un premier détour l'a menée au centre commercial, qu'elle a parcouru à pas mesurés pour étirer les heures, en jetant des regards en coin aux vitrines sans être attirée par rien ni se croire visée, sûre que la mode n'est pas pour elle. Son corps est gracieux, mince et court avec des hanches accentuées, des hauts de cuisses juste un peu trop ronds qui la mettent entre guillemets selon elle, ou entre parenthèses les jours sombres, pourtant elle ne s'imagine pas dans des vêtements *girlish*. Elle ne s'identifie pas aux filles en mal d'attention ou anxieuses de s'affirmer, qui ont l'esprit de clan jusqu'au bout des ongles. Et puis le budget de sa mère limite la portée de son radar, la conditionne à des envies modestes depuis qu'elle est toute petite, si bien qu'elle ne veut rien d'autre que son jean gris, son sweat à capuche et ses t-shirts, sous lesquels sa peau fait l'effet d'une simple doublure.

Dans le rayon livres de l'hypermarché elle a feuilleté des romans à succès assise par terre contre une étagère, jusqu'à ce qu'un agent de sécurité lui dise de déguerpir. Elle n'était pas dans une garderie, et quelqu'un pourrait trébucher sur ses cannes. Un jeune vendeur du coin musique s'est montré plus souple, presque intéressé. Il l'a entourée d'ombres de sourires, pendant qu'elle écoutait des clips en ondoyant en douce devant l'une des bornes interactives, et c'est elle qui s'est lassée la première. Cet enfilage de bouts de chansons, ce survol du catalogue du magasin l'a frustrée, à la longue, surtout qu'elle avait autre chose en tête.

En traversant le parc adjacent à la cimenterie qu'elle appelle le cimetière, elle s'est arrêtée devant l'étang à l'eau

verte, couleur de cuivre patiné, pour faire ses devoirs d'anglais sur un banc. Si elle en était capable, elle ne parlerait plus que dans cette deuxième langue pour qu'on sache qu'elle est une enfant à part, d'aucune espèce ou catégorie connue, une originale peut-être invisible jusque-là, mais disposée à lâcher le guidon ou à lever la voix. Elle consent donc volontiers à l'invasion de mots anglais, de tours de phrases américains qu'elle préfère un peu déviants ou voyous, issus de cultures alternatives et décodés sur le site *urbandictionary.com* par exemple, sortes de renforts de sa personnalité qui la distinguent dans son voisinage. *Right, badass ?*

Elle en était à son dernier exercice sur le mode subjonctif, qu'on qualifie de *mood* en anglais comme si la grammaire avait des humeurs, *if I was, if I were — I wish she was, I wish she were, I wish she would — she demands that I am, she demands that I be*, lorsque des garçons se sont pointés de l'autre côté de l'étang. De plus en plus bruyants, ils se chamaillaient en menaçant de se pousser l'un l'autre à l'eau, se verrouillaient dans des croche-pieds et des clés de bras, se hérissaient de jambes et de poings, dans une grise confusion de soir tombant. Elle a cru sage de s'éclipser avant qu'ils ne la remarquent, ne viennent lui faire le coup classique de l'entreprise de séduction à l'envers, où chacun serait infect avec elle pour se faire valoir au bout du compte à ses yeux, s'efforcerait de l'effaroucher pour épater la galerie. En bande, les gars sont tellement inconséquents et simplets. Un autre jour elle aurait pu tenir bon, se préparer à être cernée par ces bluffeurs, parce qu'il faut savoir jouer avec le feu pour ne pas se brûler, mais elle avait déjà assez tardé.

À présent elle rentre chez elle en passant par la cour arrière comme d'ordinaire. La porte avant est pratiquement condamnée, à moitié barricadée derrière de vieux meubles de jardin qui donnent au perron un air abandonné, mais personne ne vient jamais sonner de toute façon. Un sentier battu d'une largeur de deux semelles, qui sépare tout juste le

flanc de la maison d'une mauvaise haie empoussiérée, mène à une pelouse terreuse où rien ne traîne. L'endroit est désolé et consumé d'ombre, d'un vide maniaque qui ne trahit l'existence ni de la mère ni de la fille. On est des gens privés, nous ! On ne fait pas plaisir aux renifleurs, on ne montre pas nos dessous.

Tandis que le ciel s'assombrit d'un lourd mélange de jaunes et de bruns, il se met à bruiner. Sous sa capuche ramenée vers l'avant en visière, le menton sur la poitrine, Kalie reçoit malgré tout une fine poudre d'eau sur son visage, d'une douceur aérienne et tiède. Courbée sur elle-même, elle n'y trouve cependant rien d'agréable.

De sa poche elle sort ses clés, suspendues à l'un des passants de sa ceinture au bout d'une tresse en cuir. Le style est utilitaire, mais le trousseau est trop maigre pour qu'elle fasse l'importante en le maniant. Un flamant en fer forgé qu'elle a surnommé Flemmy avec dédain dès leur arrivée deux ans plus tôt, fâchée d'avoir dû déménager de nouveau, tient lieu de grille sur la porte-moustiquaire qui reste fermée à clé même s'il y a quelqu'un. Elle estime que c'est ridicule, puisqu'une lame de canif suffirait à fendre la toile en fibre de verre, mais elle s'en irrite à peine cette fois, surtout déçue que la lumière de la cuisine ne soit pas allumée. Si cette allure de maison endormie fait partie de la surprise que lui réserve sa mère, Kalie n'apprécie pas la ruse qu'elle juge d'avance maladroite.

Sous l'éclairage envahissant du plafonnier, la main encore sur l'interrupteur, elle aperçoit la chevelure brune de sa mère sur le plancher, juste le dessus de sa tête aux mèches éparses et bouclées, qui dépasse derrière l'îlot de placards poussé contre un mur. L'inattendu lui fait imaginer le pire.

Figée là, les pieds coincés dans une crevasse pendant que sa vie décroche une fois de plus, elle tarde à s'extirper de sa torpeur qui lui fait honte et mal à la fois, consciente maintenant d'avoir vu du sang dans les cheveux de Nelline.

Vite, qu'est-ce qui lui prend, elle doit vite faire quelque chose, ce n'est pas le temps d'avoir peur !

Elle se jette par terre auprès de sa mère, se penche avec réticence sur son large dos et son profil blafard, à la bouche déformée et au regard stagnant, puis elle sursaute. La main raide qui gît entrouverte entre ses genoux, près des fausses déchirures d'usure de son jean, là où la peau peut bizarrement toucher la peau, la répugne. Oui la choque, parce que sa tendresse a touché le fond d'un seul coup, toutes émotions méconnaissables ou exilées.

Est-ce cela mourir ? Se peut-il que Nelline ne se relève plus, alors qu'elle pourchassait ses rêves dans son lit le matin même, empêtrée dans son éternelle chemise de nuit à volants, tiraillée par ses ronflements de chat ?

Kalie la secoue avec délicatesse, en l'appelant par son nom dans un murmure frêle et hésitant, puis sa voix s'affole de plus en plus, au milieu de tremblements qui agitent sans égard la masse inerte. Elle tâche de soulever la tête de sa mère, mais lorsqu'elle sent sous le crâne une grosse mèche de cheveux collés, plus sèche que pâteuse, elle retire aussitôt sa main aux doigts tachés, qu'elle craint d'avoir plongés dans une entaille.

Que peut-il s'être passé ? Kalie regarde de tous côtés à la recherche de quelque chose d'anormal, de traces de bagarre par exemple. La tasse de café en éclats sur une luisante pellicule brunâtre au pied du bloc-évier, la tartine tombée à plat sur sa confiture, le tiroir de torchons et de serviettes à moitié arraché de ses coulisses, au-dessus des jambes tordues de Nelline qui a dû essayer de s'y retenir, en pivotant trop tard sur elle-même... il n'y a que cela qui cloche, rien d'autre ne rompt l'immobilité de la pièce, son cadre d'ennui familier. Nelline a dû s'abattre de tout son long sur le carrelage en préparant son petit-déjeuner, s'ouvrir le crâne et se vider de sa vie avant d'aller passer sa nouvelle entrevue d'embauche,

prévue pour onze heures dans les bureaux de la cimenterie. D'un emploi à l'autre toujours mécontente, Nelline. Sur son départ avant d'arriver. Experte en reculades de parano, doutant qu'on gagnera à la connaître à cause de ses impatiences, de son humeur inégale peut-être.

Kalie voudrait réfléchir en vitesse, mais elle bute contre des détails peu révélateurs, s'enlise dans un sentiment d'urgence et d'irréalité, éblouie par son impuissance qui accentue sa vulnérabilité. Elle hésite si elle doit appeler les secours, une ambulance ou même la police ; si elle doit obéir au réflexe de pomper le cœur de sa mère, de tenter de la retourner pour s'acharner à coups de poings sur sa poitrine ; si elle doit lutter contre ce corps étrangement fermé à tout ce qui l'entoure, y compris au temps qui passe. À moins qu'elle ne vérifie d'abord s'il reste un souffle sous le grand chemisier informe ? Ne serait-ce que pour se contraindre à un contact qui ressusciterait ses mains transies, qui interromprait ses raisonnements pénibles ?

Fragile et terrifiée, avec un souci insensé de faire ce qu'il faut, elle approche une joue de la bouche violacée d'où ne sort aucune bouffée, puis elle renonce à tâter du bout des doigts le poignet bleuté, à la manière des infirmiers. Ses



pensées s'embrouillent, elles lui ordonnent et l'empêchent en même temps d'agir, de sauter sur le téléphone, de se lancer dans la rue pour appeler quelqu'un à l'aide, vraiment n'importe qui.

Dans la cuisine, l'heure ne tourne plus. Kalie est épuisée par son inactivité effarée, quand elle parvient à s'arracher de sa fascination et à délaisser sa mère. Elle court aux quatre coins de la maison, incrédule jusqu'à l'hébétude, en promenant partout un regard inquisiteur d'une précision photographique.

Quelque chose a-t-il changé? se demande-t-elle sans relâche en quête d'un avant et d'un après. Qu'est-ce qui a bougé ou disparu depuis le matin? Allez, souviens-toi!

À tout moment, elle s'attend à voir surgir devant elle un intrus qui traînerait encore là, un malfaiteur ou un fou des environs qui, les surveillant depuis des mois, aurait guetté l'arrivée tardive de la collégienne. Toutefois, d'une pièce à l'autre, puis de retour sur le seuil de la cuisine, elle sent surtout le piège qui se referme sur elle.

L'affreux tableau avec son air d'éternité.



Ce poète-là, une troisième personne

Dans son rapport à l'écriture, l'écrivaine n'aurait pas d'âge. Elle n'en serait toujours qu'au commencement, portée vers ce qu'elle ne sait pas du monde et d'elle-même, ce qu'elle ne peut pas savoir. Un pied devant l'autre, chaque fois le premier. Prête à toucher à l'inexplicable qui se dérobe, à traquer des intuitions qui feront au mieux l'effet de lueurs, soucieuse de ramener le sens à un sens de l'inconnu, le temps d'un roman ou d'un poème. Anxieuse de se heurter à l'intolérable, de s'en prendre aux énigmes de notre être dans le monde, elle espère susciter des moments privilégiés de reconnaissance, douceurs ou douleurs, saisissements ou lumières. Bonheurs discrets de la littérature.

Ainsi la romancière, la poète écrirait au présent dans la synchronie de tous ses âges. Plus son matériau lui serait familier, plus il lui résisterait. Plus elle en éprouverait les insuffisances. Ou plus elle s'appliquerait à rétablir son étrangeté, sa difficulté. Pour déjouer l'expérience et défaire les acquis, ouvrir les mots d'un regard neuf encore. Pratiquer un art efficace.

Je ne crois pas avoir jamais lu de jeunes ou de vieux écrivains. Le livre sous mes yeux serait complet en soi, indépendant des données vitales de l'auteur, de la somme de ses livres, de son parcours plus ou moins étendu. Même un

portrait en quatrième de couverture ne serait pas un indice de fraîcheur, ou de savoir-faire. Le pouvoir de révélation d'une écriture, sa capacité de transformer notre intelligence sensible du monde, de nous-même et de l'autre, ne tiendrait pas à l'ampleur de l'expérience de l'écrivain. Mes attentes, mon désir d'être secouée ou ravie, bouleversée dans l'intimité d'un texte qui emporte avec lui le présent de son époque, seraient les mêmes que je lise un premier recueil de poésie ou un roman posthume.

N'empêche qu'on tend à se chercher dans un livre, en espérant le plus souvent s'y découvrir autre. Question de continuer à avancer, de ne pas perdre une belle occasion de s'interroger et d'apprendre. La Mélanie de l'une, la Mélanie de l'autre, quand l'écriture devient matière à écriture. Quand le personnage devient objet d'appropriation, d'usurpation, d'occupation, quand il anime le désir d'écrire comme l'objet amoureux.

Sa Mélanie à moi. Puis sa Kalie à lui, à partir des premières pages d'un roman en préparation, dans le collimateur et la machine à rêver, une autre fille vraiment avec un autre avenir, au gré de transpositions et de déplacements, dans ce survolteur qu'alimentent les phrases. Puis ce ciel que repoussent une vague, un mur. Terreur et panique détournées.

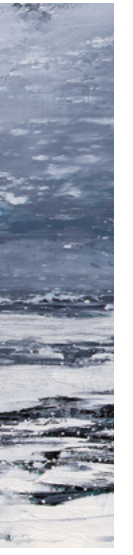
Et si le poète refuse de s'arrêter là ? S'il tente d'injecter les vérités de la fiction dans le réel, afin d'en changer le théâtre ? Qui prêtera son corps au personnage, pour que la réalité se donne dans les mots ? Pour que le réel rivalise d'impact avec l'écriture ? Qui travaillera avec l'aspirant photographe des fictions ?

Le personnage, un matériau à traverser avec ce poète pour guide. La poésie, avec ses retours incessants sur soi, qui procède par approximations avec un goût certain pour le danger. Pour les riens tremblants du sens, ses percées où l'on se recommence.

Voyageur sur les pas de qui donc encore, sur ses propres pas, ce poète-là est une troisième personne. Interpellé par ce qui se raconte hors de lui, séduit par le pouvoir de diffraction de la fiction, il se rend malgré tout présent au texte, ne serait-ce que pour qualifier sa présence. Seul sur la page en immenses lettres, s'il le faut. Impossible de le manquer... croyez-vous ? Mais il a préparé le terrain, posé ses conditions.

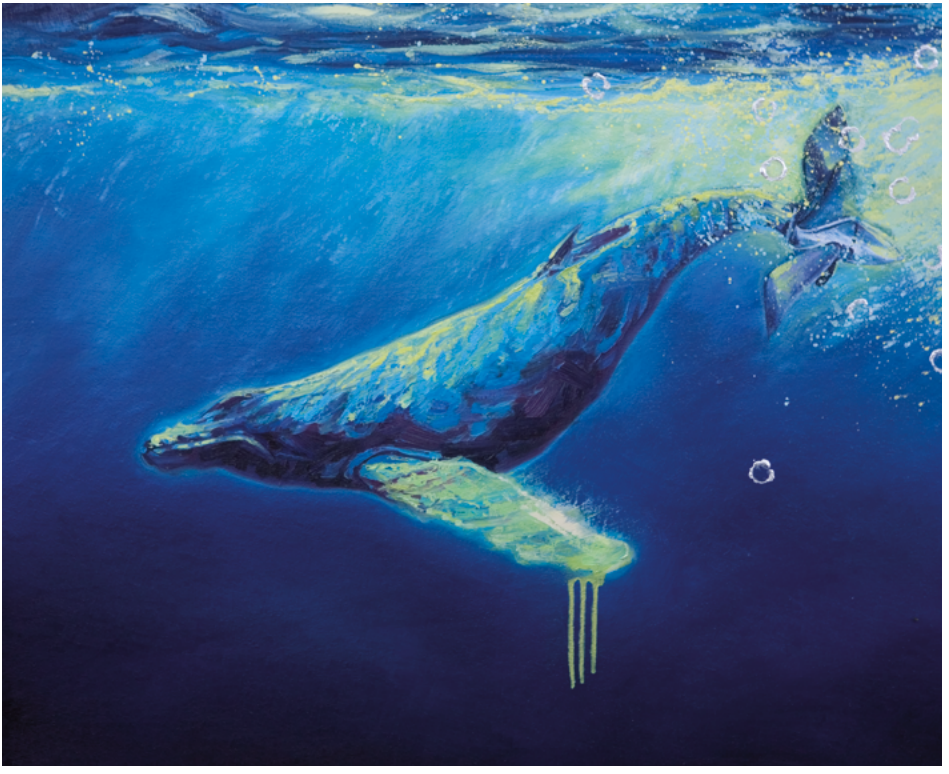
Regardez-le derrière le micro, suivez-le dans les coulisses. Le métatexte une fois de plus se met en scène. La poésie est la raison du spectacle. Ailleurs, elle s'emploie à défaire le spectacle, celui de la douleur ou de la cruauté, celui de la terreur et du pouvoir, celui de la bêtise encensée, celui de la violence et de la mort, celui de l'amour même. Ici, elle dicte ses exigences, elle est le point de départ et d'arrivée de la lumière, de la danse et des sons, de l'image.

Je m'y retrouve. Je suis sensible à cette volonté de complicité généreuse, obstinée. De sept ans en sept ans. À ces attachements qui assurent la suite. Dans la proximité des âges.



PATRICK LAFONTAINE
MADELEINE GAGNON





PATRICK LAFONTAINE

Le lundi 9 juin 2014



Le soleil d'Hochelaga
se lève de plus en plus
tôt sans que personne n'en profite
ce lundi matin sur la rue Joliette
nommée non pas en l'honneur de Louis Jolliet
mais de son descendant Barthélemy
qui fonda loin de notre misère commune L'Industrie
incorporée Joliette en 1864 et qui servit
de modèle pour Jean Rivard *levé de bon matin*
d'un bout à l'autre de l'année tel que Gérin-Lajoie le suppose
du seigneur par alliance que fut Barthélemy
né à la veille de la Conquête et qui finit
pleutre loyaliste par s'opposer à Papineau
pour épargner son domaine de la Rébellion car à quoi bon
n'est-ce pas défendre l'indéfendable
alors que son ancêtre que je voudrais être
à l'origine du nom de ma rue atteignait
le Mississipi le 15 juin 1673 sans support de l'État
à la recherche de la mer du Sud pour assurer la survie
de cette culture que défendront les Patriotes
sans qu'aucun ne trouve jamais le passage vers la Chine
mais peu importe puisque Fréchette à ces indigents
dévoila *Toute l'immensité qui garde encore La majesté*
des premiers jours et c'est en pensant à eux
qu'avant de partir moi-même tisser des liens

métaphoriques au compte de la poésie
québécoise au Marché de Paris je comptais emprunter
à la Bibliothèque nationale la voix du réalisme
que ma nouvelle amie Madeleine m'a conseillée
mais point de Bertolt Brecht à l'horizon
pour confirmer que s'il est bon de prendre le parti de la
culture
il faut d'abord prendre celui des hommes
car les rayons sont fermés le lundi
et le livre enclot sur lui-même
m'oblige à remonter D'Iberville les mains vides
comme ce dernier le fit du Mississipi
sous les ordres de Louis XIV pour contenir les Anglais
et fonder Biloxi qui chez les Sioux signifie
« les premiers hommes » afin de dénombrer
les ventes conclues et les services de presse
offerts hier au Festival de la poésie sur la Place
Gérald-Godin où est éternisé son *vieux cœur*
usé de la ville
qui aurait toutes les raisons du monde
de s'arrêter de renoncer et d'emballer
les dernières parutions pour les offrir demain
à la Place Saint-Sulpice que Georges Pérec a pourtant déjà
épuisée
de tout son contenu mais qui constitueront
tout de même un surpoids ce soir au comptoir d'Air Transat
dans la valise que je prépare avec Alvaro
à la maison sise au 1646 dans le malaise
muet du départ comme un désert
entre nous dilaté jusqu'à l'Aéroport
Pierre-Elliott-Trudeau qui nous a libérés de tout
sauf de son mépris
où Mélissa Paul et moi embarquons dans le vol TS 1110
dont je ne garde aucun souvenir

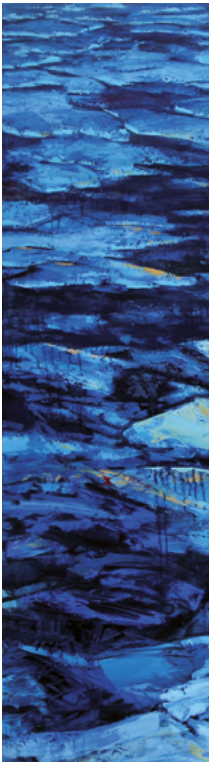
sinon qu'une chose ne saurait être dite
sans quoi j'y perdrais le dernier masque que représente
ma peau
quand tout porte son nom
à la sortie de l'influence du somnifère nommé
Sublinox en deux portions de 10 mg de rêves
qui m'a permis de ne rien subir
des six heures de vol bien qu'il me jette
dans l'angoisse du dépaysement brutal de Paris-
Charles-de-Gaulle alors qu'il ne nous reste plus
qu'à prendre la ligne B3 du RER vers la gare
où se trouve l'appartement de Jean-Pierre
au 46 du boulevard de Port-Royal loué sur Airbnb
tout près de l'Abbaye dans laquelle Antoine Arnauld
et Pierre Nicole ont signé en 1662 le monde des choses
par l'absence et l'anonymat en faisant de la cendre
le signe du feu tout comme la culture
en toute logique quantitative carbonise le poème
et qu'il n'en reste rien dans la dictature
qualifiée par Vaneigem du consommable où le
divertissement
égare l'être de sa propre substance quand *tout le malheur*
des hommes vient d'une seule chose dit Pascal
dont *Les provinciales* publiées sous pseudonyme
furent lacérées puis brûlées par le Roi-Soleil
qui est de ne pas demeurer en repos
dans une chambre où je déballe maintenant mon bagage
parmi une literie et des antiquités et nombre de fenêtres
sur cour inattentives pour que demain le poème
donne son sens à ce lundi.

Je voudrais te parler

À Madeleine Gagnon

À bord de l'abandon

je voudrais te parler. t'écrire
pour te dire
tu. et te parler.
peut-être seras-tu
d'accord. peut-être
cet accord sera ravissable.
je voudrais te dire tu es
dans ma bouche. te dire
tu es l'interstice
d'où l'on ne revient pas. tu dis
ce qu'on ne dit pas.
tu silences tu vertiges. tu vraies
voix braves
la vie. je veux t'entendre dire
ce qui fut raturé. notre bonheur soudain
cette journée. dire les mots
d'après la nuit. et sceller la lettre
des mensonges glorifiés. te
dire tu es jouissance. jouie



jouissante. dire tu
pour le risque.
de nous.





MADELEINE GAGNON

Rien ne se passe

1
Rien ne se passe
tout arrive pourtant
Ce jour-là
je n'y pensais pas juste avant
une fois de plus
j'ai appris
je dirais
à mon corps défendant

2
La tête ailleurs
Très loin du côté de la mer
À des milliers de lunes
de cette ville sudiste
où je me trouve

J'habite où je demeure

3
Se trouve-t-on jamais
quand les villes

Là où les humains n'ont de cesse

aveuglément
de se perdre
nous tous et toutes dedans
moi aussi dans le rang d'en-haut
du *mentir-vrai*

4
Hier, j'en ai croisé deux
tout seuls
chacun
et perdus
à tout jamais
du moins m'a-t-il semblé
des fois je rêve



5
Il y avait des tonnerres
d'âmes dans les rues
des bourrasques de guerres
de meurtres
d'amours folles
perdues
les voix se sont répercutées dans la nuit
jusqu'à l'aube suivante
c'était ainsi



Deuxième mouvement

À Patrick Lafontaine

Voici venue l'heure de confier mon âme au vent, sur l'une des ailes, aiguilles du temps. Trotteuse des cadrans, tourne tourne, vite vie, fille de la pleine lune et du moulin à vent, c'est lundi et tout de suite le lendemain samedi car dimanche te saisit éternellement. Il y a des temps que l'on oublie et à la peau, d'autres qui te collent tout le temps, sans interruption. Tu reprends, tu répètes, tu es en musique, tu comptes en silence les noires, les blanches et les rondes, tu es dans ta composition, nulle censure ici, la poésie est ce grand champ ouvert, cette étendue d'eau ou de sable, c'est l'infini face à toi, tu colles ton oreille à tous vents, tu aimes ce qui s'écrit tout seul à l'horizon, tu es comblée de ce que l'onde te donne à penser, à jouir et à aimer, tu files sur une crête, les pieds dansant, c'est volant. Puis les trois gongs, la salle s'allume, les êtres là se réveillent, ça va commencer, attendez-moi.

Voici venue l'heure de confier mon âme au vent, mais non, cette image, la tienne à l'horizon ne te comble pas, au contraire il y a le vide, celui du rien à venir, du précipice, du vertige, disons clairement les choses, celui de la mort, qui est espérance pour tous ceux-là, celles-là qui ont la croyance du filet gigantesque placé tout autour, son nom est *dieu*, son nom est *personne*. Ça

ressemble à la magie. Infinie. Qui tiennent le filet, des petits êtres, anges, angelots, saints et martyrs dont les corps ont été temporairement détruits, mais jusqu'à la fin des temps pour tous alors qu'ils se retrouveront heureux après ce long sommeil, bienheureux, transfigurés. C'est ainsi. Vos doutes ne seront que poussières dans la vacuité de cette Terre terminée, des atomes et de la cendre pulvérisée, vous verrez. Jusqu'à la fin de la fin des temps annoncée.

Tu n'auras pas le paradis à la fin de tes jours. Si c'est ce que tu crois, l'erreur barre ton jugement. Le *particulier* terrestre est de ton côté, tu as les jouissances pour toi : argent, sexe, mâles ou femelles à tes pieds, concerts, palace, ville et campagne. Factice liberté que tu distribues à ton bon vouloir. D'autres souffrent, éperdument tu t'en fous, c'est ainsi que perdure la guerre sur cette Terre de femmes et d'hommes, guerre de classes, guerres de sexes, mais attends voir quand arrivera le *général*, dans la grande Vallée de Josaphat qui contiendra tous les êtres de toutes les époques, des millénaires d'histoires humaines et toi, puissante de ton vivant, tu seras devenue toute petite, une minuscule créature au fond du bocal, tu verras, tu seras jetée dans la géhenne éternelle, on ne rit pas avec l'éternité, tu auras subi le *jugement général*.

Après on ne sait plus, comme avant on n'a jamais su. La plupart vivent dans le nu, dans le mou, dans le flou des instants tous pareils. Quand on ne veut rien comprendre, c'est comme s'il n'y avait jamais de punition, de morsure, de gifle, de menottes, de cordes au cou. C'est comme. Face au vide, tu as beau crier quand te touche la borne de l'absurde, mais tu vois, personne ne t'entend car plus personne n'a d'oreilles qui captent, plus personne, tu n'y comprends goutte, comme toujours de ton vivant. Tu passes alors à la supplication, tu promets d'impossibles dons, des cadeaux, tu supputes, tu implores et tu vas,

en plein soir noir sans étoiles, tu vas jusqu'à offrir la vie, tu dis sait-on jamais et tu te tais, habitée par un passage à vide. Tu donnes ton âme au silence. Même les astres qui autrefois répondaient, jusqu'à minuit se taisent, tu vis des minuits qui n'en finissent plus, même au zénith. Quand le soleil. Quand tu ne vois même plus. Quand.



ANAÏS BARBEAU-LAVALETTE
JACQUES ALLARD





ANAÏS BARBEAU-LAVALETTE

Suze

Premières esquisses d'un roman en devenir



La première fois que tu m'as vue, j'avais une heure. Toi, un âge qui te donnait du courage. Cinquante ans, peut-être.

C'était à l'hôpital Sainte-Justine. Ma mère venait de me mettre au monde. Je sais que j'étais déjà gourmande. Que je buvais son lait comme je fais l'amour aujourd'hui. Comme la dernière fois.

Ma mère venait d'accoucher de moi. Sa fille, son premier enfant.

Je t'imagine entrer. Le visage rond, comme le nôtre, tes yeux d'indienne baignés de khôl.

Tu entres sans t'excuser d'être là. Le pas sûr. Même si ça fait vingt-six ans que t'as pas vu ma mère.

Même si y'a vingt-six ans, tu t'es poussée. La laissant là, en équilibre sur ses quatre ans, un souvenir de tes jupes encore accroché au bout des doigts.

Tu t'avances d'un pas posé. Ma mère a les joues rouges et elle est la plus belle du monde.

Comment as-tu pu t'en passer?

Comment t'as fait pour pas mourir à l'idée de rater ses premières chansons, ses menteries de petite fille, ses dents qui branlent, ses fautes d'orthographe, ses lacets attachés toute seule, puis ses vertiges amoureux, ses ongles vernis puis rongés, ses *coolers* aux raisins.

Où est-ce que tu t'es cachée pour pas y penser?

Là y'a elle, y'a toi, pis entre vous deux y'a moi. Tu peux plus lui faire mal parce que j'suis là, ok?

Est-ce que c'est elle qui me tend à toi, ou toi qui étires tes bras vides vers moi?

Je me retrouve près de ton visage. Je bouche le trou béant de tes bras. Je plonge mon regard de naissante dans le tien de roc. Je suis indestructible. Et toi? T'es qui?

Tu t'en vas. Encore.

La prochaine fois que je te vois, j'ai vingt-six ans.

Le train file vers Ottawa.

Ma mère est à côté de moi. Elle lit une revue niaiseuse, une revue pour pas penser. Ça lui arrive rarement et j'aime ça picorer les photos de filles en robe par-dessus son épaule. Le train, la revue de fille et ma mère, tout ça ensemble, ça repose en profondeur.

On a toutes les deux des choses importantes à faire là-bas. À Ottawa, où je vais jamais. On s'est dit qu'on voyagerait ensemble, qu'on ferait nos choses importantes pis qu'on se retrouverait à la fin de la journée dans cette ville-là qu'on connaît pas.

Je trouve tout facile avec elle. Faire rien, dire rien, ça se peut. Être platte, ça se peut.

Dans le train, ma mère a une idée. On va aller voir sa mère. Elle habite là. Dans une tour à étages, près du canal Rideau.

Faut pas appeler parce qu'elle va nous dire de pas venir. Ma mère a déjà essayé. Faut juste se pointer.

Bof. Ça me tente pas trop.

Je l'aime pas cette femme-là. J'y pense pas souvent, pis quand ça arrive ça dure pas longtemps. Elle est comme morte. Noire, et morte.

Une espèce de sorcière. En fait, j'ai un peu peur d'elle.

Quand j'étais petite, ma mère cassait des verres puis sortait de table en furie. Parce qu'elle avait été abandonnée. C'est de ça que je me souviens. Puis j'ai grandi.

Quand j'étais adolescente, ma mère cassait encore des verres, puis sortait de table en furie, en claquant les portes, parce qu'elle avait pas eu de parents.

Elle avait toujours peur que tout le monde l'abandonne encore. Même si une mère ça s'abandonne pas, y'a fallu faire attention parce que, pour elle, c'était pas si clair que ça.

Je demande à ma mère si elle est sûre de vouloir aller là.

Elle dit oui.

Moi je veux pas que la sorcière lui fasse encore mal. Mais je dis ok.

La journée passe et nos choses importantes aussi. On se retrouve dans un taxi, vers elle.

Une dizaine de tours identiques se déploient dans le ciel. Dans le hall d'entrée, un gardien. Sur le mur, les noms des locataires s'enfilent, à chacun sa petite sonnette invitant à s'annoncer.

Son nom est là. Écrit de sa main. Lettres rondes, contrôlées. Porte 56.

On se faufile en douce, profitant du passage d'un voisin. Illégales.

Dans l'ascenseur, on parle pas.

5ème étage. C'est à nous. On traverse le corridor, long. On est postées devant sa porte. Ma mère cogne. Un temps. Des pas. J'ai peur.

Elle ouvre.

Je pose mon regard de jeune femme dans le sien, de roc.

Elle sourit.

Ne chancelle pas, ne semble presque pas surprise.

Pourtant. La dernière fois, j'étais naissante.

Elle ouvre sa porte encore un peu. On entre.

Elle nous invite à s'asseoir. Ma mère et moi, on se dépose côte à côte. Prêtes à partir vite s'il le faut.

Elle est face à nous. Elle doit avoir quatre-vingts ans. Pommettes saillantes, lèvres fines, yeux d'ébène. Elle nous ressemble.

Puis elle se met à parler. Et c'est moi qu'elle regarde. C'est à moi qu'elle fait des clins d'œil.

On est là toutes les trois. Ça fait longtemps qu'on s'est pas vues, hein? Ça semble pourtant tout naturel. Être là dans son salon ensemble, ça se peut. On pourrait presque rien dire et feuilleter une revue niaiseuse.

C'est ma mère qui décide qu'on part. Elle préfère s'éclipser avant que ça aille mal. On sait jamais. Salut, grand-maman. À bientôt? Clin d'œil.

On s'en va patiner sur le canal. On est en voyage.

Il fait froid, on patine en se tenant la main parce que j'suis poche en patin pis parce qu'on en a besoin.

Le téléphone de ma mère sonne. C'est elle. Elle lui dit de plus faire ça. Elle lui dit qu'elle veut plus nous revoir, jamais.

Sorcière. Grosse conne. J't'haïs. J'aurais dû te le dire quand j'étais en face de toi. Juste après ton dernier clin d'œil. J't'haïs.

Dans le train je m'endors contre ma mère qui est plus petite que moi.

Et puis un jour tu meurs.

Cinq ans plus tard. Dans ce même petit appartement où tu m'as fait des clins d'œil (sept, je les avais comptés).

Nous on est en cocon familial à la campagne. Ce que mes parents ont construit et qui ne te ressemble pas. Une famille qui se colle.

Au téléphone, une sœur que tu ne voyais plus, religieuse depuis trente ans, nous l'annonce.

Ma mère s'accroche aux murs. On dirait Hiroshima dans son ventre.

Débarrassée de ton absence...

Elle deviendra normale, enfin. Une femme avec une mère enterrée.

Mais la voix douce à l'autre bout du fil nous apprend que quelques jours avant ta mort, tu as raturé ton testament pour y apposer nos noms. Celui de ma mère, le mien, celui de mon frère...

Nous sommes tes uniques héritiers. Tu nous invites donc enfin chez toi. C'est à nous d'aller vider ton petit appartement.

On part dans l'hiver vers toi. À travers la tempête. Archéologues d'un quotidien opaque. Qui étais-tu ?

Chez toi, à genoux, on cherche.

Ta garde-robe. Des chapeaux. Des robes. Beaucoup de vêtements noirs. Je le savais. Sorcière.

Je ne peux m'empêcher de respirer les tissus. L'odeur raconte tant. Même si elle est secrète. Subtile, ténue, difficile à saisir.

Dans une boîte à souliers, des photos de nous. Envoyées par ma mère. Mon frère et moi, à tous les âges. Tu les a gardées. Et ma mère, d'année en année, a continué à te les envoyer. Nos âges sont inscrits à l'arrière, traces du temps perdu, raté, échappé. Tant pis pour toi.

Ma mère, assise dans ta chaise berçante. Qui doucement touche... Pose ses mains où tu les as posées. Embrasse le rythme d'une berceuse, celle qui lui a manqué. Ses yeux parcourent ton espace, où hier encore tu étais, dont tu la privais. T'imaginer bouger. Passer du tourne-disque au miroir. Du miroir à la grande fenêtre où les arbres valsent en silence.

Dans la petite salle de bain, je trouve du rouge à lèvres très rouge. Et des petits bâtons de khôl. Dont tu marquais ton regard. Lui donnant de la force. J'en dépose un trait sous mon regard. De roc.

Ma mère découvre un meuble, fabriqué par son père il y a longtemps. On le descend dans la voiture. Elle porte aussi la chaise berçante sur son dos. Mon père l'attache solidement sur le toit de la voiture.

On part bientôt. Je suis dans ta chambre, au pied de ton lit. Des livres y sont empilés. J'en lis des passages, au hasard, avide d'indices de toi.

Rien de plus.

On s'en va. Je glisse un exemplaire usé d'*Ainsi parlait Zarathoustra* dans mes poches.

On ferme ta porte, pour toujours.

On roule lentement dans la tempête. Sur le toit, ta chaise berçante fend l'air, vaillante. Je ne sais pas encore que j'y bercerai mes enfants.

Je feuillette Nietzsche jauni par le temps. Entre deux pages, un article de journal usé. Que je déplie du bout des doigts.

Tu l'as découpé. La photo d'un autobus en feu. 1961, Alabama. En caractères gras : *Freedom Riders, Political Protest against Segregation*. Autour de l'autobus, des jeunes Noirs, des jeunes Blancs, sous le choc, rescapés des flammes. À genoux, une jeune femme. Elle me ressemble...

Il fallait que tu meures pour que je commence à m'intéresser à toi.

Pour que la sorcière redevienne une femme. Une peintre, poète, militante, rebelle, amoureuse, enragée, fêlée, troublée, folle et vivante. Je ne t'aime pas encore.

Mais attends-moi. J'arrive.

Le plaisir de se perdre

À Jacques Allard

J'ai un métier. Avec tout ce que ça veut dire. Des codes, des gangs, des kicks. Je fais des films et j'aime ça.

J'écrivais dans ma ruelle comme on voyage seule. Pour le plaisir de se perdre sans avoir de compte à rendre à personne.

Toi t'es passé par là. T'as vu mes doigts sales qui jouaient dans les cailloux. Tu m'as dit que mon jardin était pas pire. Je t'ai dit je sais pas comment ça marche, ça pousse tout seul et tout croche. Tu m'as dit que c'est ça qui était beau.

J'ai écrit mon premier livre.

Comme on crache dans la face de quelqu'un. J'ai déjà fait ça, cracher dans la face de quelqu'un. Ça part de la même place.

J'ai écrit un Hochelaga brut et vif comme je l'avais rencontré, l'enfance en moton pogné dans la gorge.

Autant qu'aux enfants du quartier, je te dois le *guts* de *Je voudrais qu'on m'efface.*

Merci pour l'élan.

J'y prends goût.

Avec maintenant l'envie de tenter l'élégance et la finesse, les trèfles autour des cailloux. Ça me demande du courage. Mais j'en trouverai.



JACQUES ALLARD

Le moulin des ombres

Brrr.

Sur ma table, le mobile oublié vient de vibrer, on aurait dit un grognement. J'avais négligé de lui fermer la trappe, celui-là. Je remets le *Notturno* sur « Pause » et lit le texto arrivé :

— Kan me diras-tu l'histoire de Sarah ?

C'est l'Aurélia. Qui me fatigue.

Je réponds en moins de cent quarante caractères : « STP plus de textos infirmes, de téléphones, cette histoire tu l'auras, Lorélie du Bas du fleuve ! Tu l'auras numérisée par courriel. »

Sans tarder, elle a rappliqué en hâte : « merci j ré à l'église du seigne de Gaspé demain après film bisous »

Je n'aurais pas dû lui demander de faire un saut à l'église de Saint-Jean-Port-Joli pour le détail d'une recherche qui m'occupe à temps perdu. Son film est « si prenant », elle me l'a déjà dit. Prenant, prenant. Plan rapproché : son visage de madone m'apparaît rosi d'excitation. Tout le monde devine aisément à quoi s'occupe l'Aurélia entre deux scènes, dans la roulotte des acteurs, s'offrant les prises très privées d'un chassé-croisé pro-lon-gé avec son partenaire. On ne les verra évidemment pas dans le « making off ».

Bon, revenu à l'essentiel, j'éteins le iPhone et remets le CD en marche. Puis le journal de maman retourne à sa place dans le petit coffre de l'héritage. Avec des lettres et bien d'autres papiers, même quelques objets, tout cela que j'ai négligé de revoir après l'enterrement.

Il m'a donc fallu plus de vingt ans avant d'y revenir? Eh oui. Longtemps je n'ai pas eu envie de réveiller les morts. Pas envie, tout simplement. Par exemple, je n'ai jamais fait tourner la cassette de leur cinquantième anniversaire de mariage où parlent les jubilaires. Pas voulu entendre leurs petits discours, hésitants sous l'émotion suscitée par l'imposture. On célébrait en fait les *cinquante-et-un* ans de leur union si catholique. Sur l'instantané pris lors de la fête, ils peuvent bien avoir un air figé, les yeux trempés, les lèvres serrées. Seule maman sourit tout de même un peu du coin de l'œil.

Ne pas réveiller trop de souvenirs, me disais-je. Une crainte diffuse m'habitait, qui dure. Le moulin tourne dans ma tête. Vivement le présent! Il m'a suffi, il y a quelques années, de publier *Rose de La Tuque*, le journal de maman, l'inquiétude vécue en famille, rue Joffre, dans la maison des Blackburn. Voir imprimée, noir sur blanc, l'histoire de ma gestation m'avait permis de mettre à distance «l'enfant du péché», le fils de la contrainte auquel Julien et sa Rose pensaient encore, j'en suis sûr, lors du faux anniversaire. Une mise à distance, oui, mais qui me permettait de commencer une autofiction, une histoire déjà *in progress*, comme il se devait. *In petto*, aussi, en laissant parler ma mère. J'y étais, mais invaginé dans les ombres primitives. Un auteur se faisait ainsi *in and out*. Dira-t-on: entourloupette et petits jeux idiots sur les mots? Et Proust? Et Zweig, et tous les autres qui s'effacent, en fait se cachent plutôt mal dans le récit différé de leur vie? Et puis, aussi bien l'avouer, il y a eu finalement l'insistance d'Aurélia.

Quoi qu'il en soit, depuis quelques jours me taraude l'envie de retrouver les histoires des deux amies Rose et Sarah. Qu'ai-je d'autre à faire? J'ai atteint l'âge des petites misères qui mènent clopin-clopant à la crampe finale. J'ai à présent des cailloux qui roulent dans les oreilles, et des corps flottants au fond de mes yeux. Ils caillaient déjà un peu ceux-là. Otolithes en liberté, a dit l'un. Cataractes et

DMLA, a dit l'autre, dégénérescence-maculaire-due-à-l'âge, le clair-obscur à vivre, *in progress* lui aussi. C'est écrit dans mon dossier, mais les bons docteurs oublient en outre qu'une bête maléfique, dite lymphome, m'a visité deux fois, qui veille peut-être encore dans quelque coin, après l'auto-greffe de cellules souches. Cette maladie de la lymphe va de pair avec celle de la nymphe. De ce côté, je suis mort. Radio et chimio ont fait le nécessaire et le superflu. Exit le moineau ! Comme disait Charlebi de Saint-Omer : « Il y a un temps pour courir et un temps pour s'assir. » Pourtant, le vieil oncle au nez tordu giguait alors beaucoup dans sa tête. Trop sans doute : il a fini par se faire amputer un pied gangrené ! Vrai de vrai. Son corps parlait fort. Il me racontait parfois ses amours avec Titine, à qui il avait écrit des lettres de feu, quand il était manœuvre sur les chantiers du Jocœur, son frère aîné. Sa parole débordait de détails qui donnaient de la couleur à son parcours, avec des détours, des rallonges menteuses, on le devinait quand il riait trop, emporté par son imagination.

Vivre ainsi en rétrovision, comme le Charlebi, est aussi devenu mon programme. Je chasse dans le passé, j'attrape ce que je peux, j'enregistre, pour un éventuel livre. Voilà pourquoi j'ai bientôt fini par fouiner dans les autres enveloppes du coffret. Maman y avait peut-être enfoui quelques épisodes oubliés ou secrets de mon enfance. J'en ai d'abord trouvé une ainsi marquée : « François, un an », qui contenait une mèche tournante de cheveux cuivrés, une frisette mienne évidemment. Elle disait « François » et non « Franz », comme j'avais été baptisé, préférant le prénom français. Il paraît qu'à l'école on m'appelait « France », ce qui l'avait inquiétée. Tout à coup, parmi bien des pochettes ambrées, froissées, il y a eu une grande enveloppe bistre dont le sceau de cire avait été coupaillé. Dessus, à l'encre noire, j'ai reconnu l'écriture de maman, elle avait noté : « Le roman de Sarah ».

Sarah ? À la vitesse de l'éclair, le film intérieur s'est mis en marche. Une scène de première vue s'est déroulée où la belle étrangère parlait un français un peu guttural. Belle, oui, comme une fée. Une vraie surprise en Campivalence, au moment des Fêtes de 1945. Je venais d'avoir six ans. C'était lors d'une joyeuse soirée qui enfumait le salon et la salle à manger. Dans la cuisine, mes frères et moi faisions la guerre à l'amérindienne, têtes emplumées, tomahawk de bois mou à la main. J'ai tout à coup compris que la visite célébrait la fin de la vraie guerre dont on parlait tant à la radio. Beaucoup des invités, oncles, tantes et amis de nos parents, étaient justement en tenue militaire kaki ou bleue, où luisaient des rubans, des ailettes et des médailles.

Chez elle, non. Cette grande blonde aux joues flammées par la chaleur et la boucane des cigarettes était pourtant sérieuse, l'attestait la raie très nette séparant les cheveux pâles et fins qui tombaient droits sur ses épaules. Son beau visage un peu ovale avait un air sévère, celui des peintures flamandes, je dirais aujourd'hui, sévérité que renforçait sa robe noire dont le haut, voilé de dentelle, laissait deviner sur la poitrine blanche un petit cœur doré. Mais surtout : la fée était gantée jusqu'au coude. M'intriguaient ces gants d'un velours charbonneux qui luisait dans la lumière. Elle avait même enfilé une bague rouge (un rubis ?) au doigt d'une main qu'elle promenait en parlant. Quand je fus un moment sur le seuil du salon, elle se tourna vers moi et l'éclair bleuet de ses yeux m'en fit du coup une reine sidérante, droit sortie des contes que je lisais. J'ai aimé tout de suite la gaieté triste de son regard amandé, oubliant ceux qui l'entouraient, même son compagnon, l'oncle Hugues que j'admirais, l'aviateur si décoré, si prestigieux, qui portait un bandeau sur l'œil droit.

Hier ce flash mémoriel m'a suffi pour revoir le contenu du coffret. Après avoir mis de côté des carnets aux pages fatiguées et beaucoup de lettres, j'ai ouvert le premier des cahiers

de l'enveloppe bistre. La calligraphie de ces pages m'a tout de suite piégé, enrobé dans le beau dessin des lettres. Comment avais-je pu négliger Sarah si présente dans le journal de maman ? Au secours, les acides aminés ! Réveillez-vous, les neurones ! Docteur Alzheimer, aurais-je besoin du bexarotène dont parlent les chercheurs ? N'importe, j'ai su hier que j'allais donner suite à *Rose de La Tuque*. J'ai mis de côté les manuscrits reçus pour m'occuper en priorité de ceux du coffret. Il y avait aussi Aurélia qui n'allait pas cesser de m'achaler.

DRINGDRINGDRING. La voilà, justement, c'est bien elle, son nom apparaît sur la fenêtre du fixe oublié sur le guéridon. Laisserai-je le répondeur s'activer ? Je stoppe la musique et décroche. C'est bien l'actrice. Elle crie un peu, essoufflée comme si elle parlait dans son portable en joggant. À moins qu'elle sorte d'un chassé-croisé de la roulotte ?

— Oh là là ! Encore toi à cette heure-ci ?

— T'es où, là ? T'es rendu où ? As-tu fini de lire grand-maman ?

Elle insiste, la picosseuse. Vite, changer l'aiguillage.

— Et toi ? Le tournage va bien ?

— Hier, c'était merveilleux pour les extérieurs, tu sais, la lumière sur la Côte-du-Sud... Mais aujourd'hui non, la pluie est venue des Appalaches, des montagnes du Maine, des clous toute la journée. On est restés à l'auberge...

— Bon...

— Et avant que tu le demandes, j'ai pas eu le temps d'aller fouiner à l'église pour ta drôle d'investigation. Il m'a fallu répéter longuement avec Roy qui a le rôle d'Arché. Tu sais, les répliques de Blanche dans la scène finale. Le réalisateur aime ton adap des *Anciens Canadiens* et exige un max de ses acteurs.

— Ouais-ouais, un réalisateur qui ne respecte pas la trame originelle... À la fin du roman d'Aubert de Gaspé, Blanche refuse d'épouser Arché de Locheil. Bon, écoute, ma

journée a été longue, oublie-moi un peu. Ouvre tes courriels, demain ou après-demain. Tu sauras pourquoi Sarah n'a pas pu disparaître dans les eaux froides de la Saint-Maurice sur l'air du Wanderer.

— Bien, Papi. Excuse-moi, je t'embrasse.

Je ne suis pas son papi, mais ça ne me déplaît pas d'être ainsi appelé. Je vais au lit avec Sarah, je veux dire avec son texte.



Bon vent, Anaïs !

Belle amie,
Dès ma première lecture de *Je voudrais qu'on m'efface*, j'ai aimé la vérité sensible de ton écriture, le coup de poing narratif de tes images.

Un peu comme dans ton *Ring* où crie et frappe pareillement l'enfance blessée.

Alors, cette écoute si forte du milieu raconté, l'écho de sa parole dans la tienne.

Ce réalisme social où le lecteur attentif pouvait retrouver les années soixante, ou même les années trente. Ce travail toujours recommencé d'une génération à l'autre.

Cette beauté violente de l'œil artiste sur le monde à refaire.

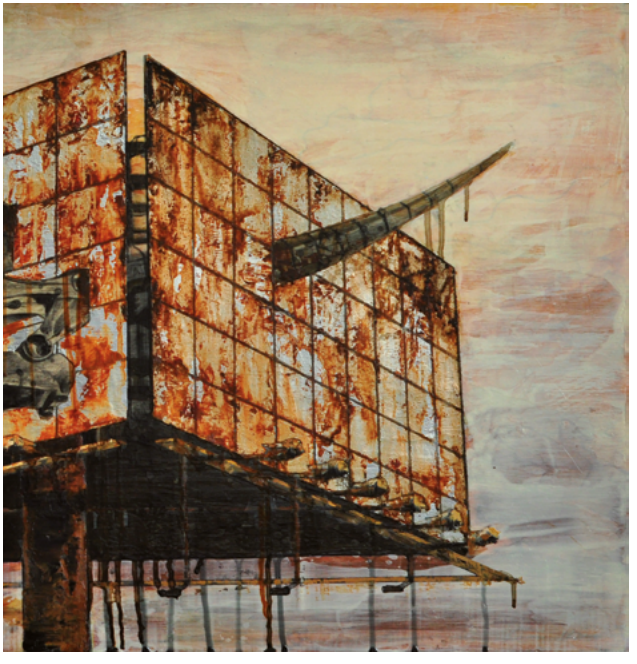
Quel beau voyage que le tien !

Bon vent, chère Anaïs !

JACQUES



FRANÇOIS GAGNON
DIANE-ISCHA ROSS





FRANÇOIS GAGNON

Aux bois brûlés



païenne

l'éblouir *phosphorise*
pénombre
braises issues
de feuilles vives
ramilles d'entre tous les marcheurs
de rocaille qu'enserre
sur le front caduque
des boisés un goût de braquage
& de sable

cendres fécondes

prolongent zébrée
la discorde
des jeunes trembles

ne brûler
que les hautes herbes

plume, thorax

renards fins ameutent les poings chargés
réclament famine & ossature
au cours long des ravages

horde géomètre rapièce
jachère que s'arrache
bordée du sapinage

sur le tronc lanières tendues
se taire
de souche

descelle
une fois
cillement artisanal
élague
filet de lumière rase

palissades

rongée de
racine

ruissellement
coulées d'ormes

soutirent de la forge
tel engrenage
plombe
charge à
gibier-courroies
gibier
rejoint

au joug

frasil

éblouissantes
menues paumes
étranglent

encombrement large du versant

d'une enfonçure de joie maigre
et sèment
les peaux taillées de sol dur

trébuchent
brisants
poignards instillent
aux gerçures hors & dans
l'étreinte

tutelle

eaux chues
minerais
éclosent
ruelle ouverte
démunissent
les jours de pluie

au sillage vaste des feuillus
pupille sombre se fabrique
craquements & panache

des braquets de tambours et de sueurs

gruge de ciels sur crâne

derechef

sourdre
un grain
ne démord du
brisé en sur-
dose
à chaque
jour gruger
oreille
osseuse

Sauver la solitude

Dégâts oniriques pour quinzièmiste...
D'UN ONZIÈMISTE

Ne me prenez pas pour le bonheur
je parle en ventriloque

où est la petite fente large comme un ongle ?
si c'était un tableau, je mimerais
mais je n'insiste pas
aujourd'hui et dans une heure je sors
au café. Peut-être si on explorait
Non. J'aurai bientôt une idée. Bon dimanche.

souvent j'arrache la mauvaise herbe
au jardin, mais comme à regret
ce serait mieux un jardin
de mauvaises herbes

sans rien pouvoir y faire que
la rudoyer
gouaches et surtout ruminer
c'est bien et embarrassant
une vitrine

l'autre avec une faible mesure
d'avance
attends-moi quelques jours

flamme seule
de l'attraction en armes
étincelle amande
sinueuse
à mesure
traque
par éboulis

que je vous livre ici, brutes
ces quelques grabuges :

hébétude pauvre & vert menthe
pour un petit rien broyé



de chaussures fines
on ne cogne pas
son petit frère

tu n'auras plus
& ça ferait du bout du doigt
le dos des robes

d'un crocodile pistache
carlingue et sel
câlines

il n'y a rien
sous la perte
que les brontosaures fâchés
on écrirait du Rembrandt
au tigre du Douanier





DIANE-ISCHA ROSS

Journal d'hiver avant les orchidées

10 février. En lançant tout à l'heure, au café, ma longue écharpe pour bien fermer mon col, j'ai eu le souvenir de quelqu'un, probablement ma mère, qui me la nouait en souriant ; j'étais très émue. J'ignore si cette émotion était celle ressentie jadis ou bien celle causée par mon émerveillement devant l'arrivée, un cadeau, de ce souvenir. Il y a le coup du foulard dans *La recherche* et l'écriture fabrique aussi des souvenirs, les écrans et les autres. Lu à La Charcuterie, malgré le froid — bonnet et écharpe requis avec le chauffage bonifié —, et si heureuse d'y être que je n'ai pas noté que j'avais oublié ma montre et mon bracelet gris-gris, laissés à la maison. Pas fait d'espagnol, fini la transcription du cahier un, sur neuf ou dix, c'est selon...

Pas écrit à Raoul ni appelé François, je fais vite un courriel à Danielle. Je reprendrai le récit de Marcel Cohen lu si fiévreusement que j'ai mal noté plusieurs détails. Ce livre sans merveille formelle était pour moi. Fabriquer les souvenirs qu'il faut avec peu, habiter son passé — torturé, chez lui — c'est mon boulot, ma nécessité. J'ai tellement de poèmes qu'il faudra cet été des heures pour monter un recueil et inventer un contenant à ceux qui n'iront pas. Qu'ils aient leur chambre.

11 février. Captivée par des chorégraphies. Parlé à Gilles d'une manif qui réunirait 250 000 personnes, avec pancartes et slogans et cause : sauver la solitude, défendre la solitude. « [...] Chacun nous sommes le centre givré du monde [...] »... prélevé d'un texte de Jean-Marc Desgent, qu'il lit à la radio.

14 février. J'oublie encore que *L'Archiduc* de B. c'est le *Panis angélicus*.

15 février. Le journal est une « chambre d'oubli », le scripteur se fait une mémoire fraîche pour ce qui arrive et qu'il investira aussi fort. Il se recycle aussi, se met à jour.

16 février. Je boude le travail et le sentiment de solitude qui m'attendent. J'avais oublié de régler le réveil, il est tard. Le chagrin des Partikian, la mort du jeune garçon, fait une voix d'orage dans la lumière d'hiver. Et pas d'écureuil. Qui est Ariel Ramirez ? L'œuvre que j'entends sans rien comprendre du texte (rien ?) est très belle.

24 février. Dans mon rêve je trouvais Robert installé chez moi, à mon bureau, un peu en retrait. Il était beau, les cheveux gris, mince avec des verres cerclés de métal. Je lui disais que je l'aimais tandis que nous nous étreignions, et qu'il devait partir. Je savais que le proprio me virerait s'il restait là. Il refusait, il disait que nous irions dans un lieu où nous serions à la fois *près de Paris et de la guerre.* Je disais qu'il sentait mauvais, l'itinérance, et lui que ça allait avec une façon de vivre. En rêve, j'ai su que je rêvais. J'ai pensé que j'habitais à l'Office et que le concierge pouvait le chasser. Il parlait avec un accent magnifique.

25 février. « T'es mieux d'la farmer ta [...] de gueule, pis si tu comprends pas ça, tes dents, t'es r'trouv'ras pas trop. »

Journée avec un sentiment d'incomplétude parce que trop bousculée, embarrassée par des échecs et une phrase sans délicatesse. Difficile d'écrire un courriel en espagnol à Claudia et d'en prévoir un autre avec la peur de l'évaluation. Je préfère traduire silencieusement ou lire à haute voix. Parler, c'est anxiogène dans plusieurs langues.

1er mars. Le vent m'énerve et m'esseule. Avant, je sentais les interactions comme des ruptures de silence, de solitude gaie ou grave, inégalement heureuses, variables selon l'autre, la couleur du lien, l'environnement de la rencontre. Désormais, je sens quelque chose qui volète, frémit autour de moi, avec le remord de ne pas jouer le jeu, et les amis loin, plus massivement muets. L'abandon s'avive.

Ils tournent dans le carré du mensonge
les chevaux de bois bleus et rouge Norvège
qui cachent des lames et les éprouvent
lancées en faisceau dans l'écorce tendre
ils reviennent ne regarde pas la gueule

la jolie tête grimace
malgré ses yeux d'aurore

12 mars. Tim Berton, voilà qui inspire un designer... et j'aimerais bien voir ça. Blême et Pâlotte aussi, qui sont de Batem, quelles aimables icônes. Ça ne va pas mieux ; les idées s'organisent, mais la matière, la matière, je crains qu'elle soit lente à mouvoir. Wislawa Szymborska, *De la mort sans exagérer.* Je ne peux rien forcer et je veux écrire des choses aussi belles. Rappel de la conférence sur les TED. Je me confie à la musique, au concert ; il y aura des frustrations mais la réalité passe par là.





Dans mon journal, les dates sont comme des lignes avec des trous. On verrait au travers des trous comme dans ces tissus où les trous ourlés composent des dessins. C'est peut-être ça la date : les cercles font des trous qui plus loin composent un dessin.

Ma mère, j'avais peur de la perdre, et elle pareil. Nous nous surinvestissions réciproquement, je prenais son inquiétude menaçante pour de la surveillance — c'en était — et elle, comment prenait-elle ma fascination (quelque chose comme ça)? D'autant plus pénible que je la craignais. Comment pouvait-elle l'ignorer? Du déni? Je l'ai crainte de plus en plus jusqu'à plafond ; au début il y avait une petite confiance qu'elle me soulagerait. Pas vraiment, mais un appel à l'aide dirigé vers elle. Il n'y avait personne d'autre et son pouvoir abolissait les autres confidentes. Elles furent virtuelles, imaginées.

15 mars. Les moments d'amitié gaspillés en bavardage tuent, mais, à cause du peu d'année à venir, perdre son temps, le dilapider à dire des bêtises est rassurant, agréable, un potlatch et le signe qu'on est bien ensemble à ne rien faire d'autre ou peu de chose avant le repas, après l'écriture.

17 mars. Je pense à un petit oiseau mort « incinéré » dans un foyer ; la radio ne me distrait pas d'une image effrayante et triste. Mon sentiment d'être bousculée dans un horaire serré durant plusieurs jours m'interdit le confort des minutes calmes.

1^er^ avril. Je ne fais pas signe à Lucie ; je ne fais rien qui appelle un niveau d'enthousiasme normal, j'essaie de voir la singularité de mon deuil. Si je me souviens d'une chose qu'a faite Guy, qu'on a faite ou dont on a parlé ensemble, si je convoque son image, volontairement ou pas, là où j'étais avec lui, où il passait, était allé, ça devient comme un rêve,

une dimension avec son matériau propre découpé dans la réalité. Et j'ai de la peine et de l'embarras, mais je ne renonce pas à cette chose partagée. Je refuse à demi le réel pauvre qui m'attire peu, plutôt que de renoncer à la bulle de chimère qui rassemble ce que nous avons vécu. Rien que nous. Denis, lui, est réel. Shopping infructueux, rencontré Éliette très lookée et gentille.

4 avril. Le grand collage est réussi. « Oublie ce garçon tragique et conventionnel », voici ce que me dit la voix.

C'était les phares de voitures
qui pincent la peau de l'œil la nuit
la marche rapide la troisième faim
et la quête et la pitié des donateurs
ramener dans la nuit mon corps déformant
suivre les plumes du renard comme le Petit Poucet
s'aplatir chez soi sur les céramiques
naître du noir au noir par le cul d'un
singe au charbon

Rêvé d'objet égaré, de reproches, de maison violée, et je vérifie esseulée que les dégâts sont « oniriques ». Le grand bonheur qui s'agrippe, dure, jure que tu n'y as jamais pensé? / Il suffit de publier dix lignes d'un journal pour avoir l'effet d'une publication intégrale : le sentiment de la gravité positive de l'engagement envers soi. / Ce journal me tient lieu d'analyse. Je ne mesure pas l'action de l'atelier de gouache. Des anonymes silencieux, ceux qui ne liront jamais ce journal-ci, témoignent que je suis là, honnête. Je me sentais surveillée par ma mère, épiée, comme si elle me reniflait, façon chien, pour savoir où j'étais allée, contre qui je m'étais blottie, elle aurait dit « frottée ». Et ses questions normales, avec leur ton soupçonneux, faisaient leur travail de menace.

5 avril. Un jeu pipé d'émotions alternées a signé mon enfance : l'appréhension, l'inquiétude, comme avant, au début d'une chose terrible, et le goût que tout soit fini, d'entrer — et j'y entrais d'avance — dans un silence, un sommeil, éveillée, immobile, calme, un peu sévère, mais bien. Journal : un je frémissant et docile qui se recueille dans les cases du calendrier ; la douleur, soulagée des voix puissantes qui signent le tragique, c'est dans le sable de soi qu'elle coule.

8 avril. J'ai écrit dès l'enfance — cette fois-là inaugurale dont je me souviens — parce que j'avais à dire et que je doutais que ma mère — on dit « mes parents » mais c'est souvent « ma mère » — n'ait pas une réaction approbatrice, calme et intéressée à ce que je rêverais, raconterais à haute voix, lui dirais. Les poupées ? Non. Le Chat. / « Le futur du froid est infini », j'entendais cette phrase lue par Sissy Spacek. J'aimerais aller faire une course banale avec mon père, l'accompagner parce qu'il préfère que j'y sois, avec lui. J'ai vu une enfant qui accompagnait ainsi son père à la charcuterie, sans effusion.

13 avril. « Nous ne vieillirons pas à cause du temps qui passe. Nous vieillirons à cause des morts que nous portons et qui continuent de mourir en nous » (Philippe Rahmy, *Béton armé*). « Toute littérature est un assaut contre la frontière » (Kafka). Beau concert hier soir. Malade d'embarras après cette tentative d'aller au resto où nous allions avec nos parents, et surtout maman.

14 avril. Voici la journée de printemps. Demain il sera passé. Il y a eu un foehn de juillet, une lumière pas vraiment propre, mais l'alliage des deux très agréable ; puis une pluie forte : de grandes cordes à peine penchées. Je suis énervée mais l'article avance.

Les corneilles de garde
ont noué le périmètre de sécurité
épissure noir-mouillé
je n'ai plus qu'à vivre le printemps
il y a des morts dessous
des étudiants des mineurs
des braves et quelques salauds
mémoire de peau d'orange
lâchée en amont du pont vide
translucide dans l'avant des lilas

19 avril. « Qui font des crises en p'tites boules roulés dans l'bain pas d'eau ». Bonne description.

20 avril. Pâques. Hybrides. Pas fini l'article, vu X au café. Fragile mais plus allante. J'ai fait dix-huit gaffes, je n'en oublie aucune.

24 avril. Pour que le deuil n'emporte pas avec lui les occasions de joie et d'avenir attachées au « disparu », il faut jouer avec notre mort, la manipuler pour en décoller la pellicule, notre capacité de vivre large. Une peau comme une paupière d'oiseau.

Ne me prends pas pour le bonheur

À François Gagnon

Qui est-ce qui
était-ce beauté
goulue engoulevent
d'un soir méprise
de savoir déjà plus
là un bruit
de glas ici

Jacques Brault, *La poésie ce matin*

Ne me prends pas pour le bonheur. Je réponds ainsi. J'aime tellement ces écritures, celle aussi de Louis-René des Forêts, d'Yves Bonnefoy, qui ont en commun de vouloir ou d'attendre que s'abolisse le bavardage, voire le bruissement de l'inessentiel. Chacun d'eux n'ajoute rien à l'expérience d'une chose, de sa présence ou de son « en creux », de sa vérité, rien d'inexact ou de superflu, mais la désigne en mots essentiels, et la manquent. C'est un programme et une définition de la poésie. Quand elles m'habitent, et la saison aussi, je veux écrire : Voilà, il y était, regarde. Sans développer du ça qui parle ou qui arrive. C'est autre chose. J'aime le mot chose qui ne peut pas dire mieux. La pensée, le texte n'a pas lieu si le rapport intime, pas

forcément privé mais subjectif, n'advient pas. Il faut, à J.B. et à quiconque, l'établir, le laisser venir à soi, s'en rendre simplement capable, le cœur en pleine dilatation et pure capacité, et pas de sentimentalisme, et il ne console pas. La rencontre est aléatoire et peut-être ultime. La douleur gagnera, qui a son centre ailleurs, dans un ensemble tangent, ou dans le même, qu'en dites-vous ? Ne me prends pas pour le bonheur. La présence sera retirée ou ne sera pas, elle se retire ou coupe la parole et laisse le texte fade. Le poète toise le néant. Je le suis avec mes corneilles, le temps qu'il fait comme l'évènement, et l'exultation soudain avant la trace du trop de manque et le ravissement :

Je veux dire qu'il y aura sans doute encore longtemps (c'est là le *toujours* de notre finitude) des écrivains qui ne chercheront à dire rien d'autre que le *dreit nien* (pur néant) et qui, chacun et chacune à sa façon, trouveront à cette tâche nulle du poème une joie impardonnable, ainsi jadis le jeune Homère :

> *Quand un fontainier a mené d'une source profonde*
> *un cours d'eau à travers les vergers et les jardins*
> *et qu'il a écarté avec sa houe tous les obstacles à l'écoulement,*
> *alors les cailloux roulent avec le flot*
> *qui murmure et qui court sur la pente*
> *et ils devancent à la fontaine le fontainier lui-même.*
>
> Jacques Brault, *Dans la nuit du poème*

Et voici que le rythme du monde et de nos cris nous roule de fond en comble. Ne me prends pas pour le bonheur.



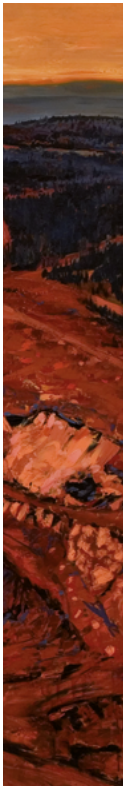
GLEASON THÉBERGE
LINE MC MURRAY





GLEASON THÉBERGE

Naître



Entre oui ou non. On dirait que ça veut quelque chose. Dans l'eau, où ça virgule sans phrase, la machine est en marche d'éternité. La vie veut la vie. Que la diversité soit ! et l'être déjà se fait levure, bourgeon, crevette, spirale tronquée. Ça se nourrit de volume, s'agite et s'arrête, poisson oui-non, grenouille, et par à-coups grandit en mouvement. La différence encore échafaude ses rondeurs et ses plis, orteils et doigts qui portent le nom de la différence et ne s'intéressent qu'à eux. Flux et reflux, la conscience est une lente chaleur qui n'a jamais commencé, roule à l'extrême de tous bords, puis s'équilibre têtue aux marées des songes.

Ça

D'un siècle à l'autre, il s'en-dessus et se dessous. Retours incessants aux sensations connues. Goûts et palpures. Surimposition de sois. Ouvrage de pelures. Unique, mais encordé. Alangui, puis choc zébré de joyaux fragiles. Autodestruction future déjà programmée. Ça martèle et tambour, puis s'endort et changeant. Ça riche ses veinures au centre d'un absolu présent, qui nourrit et libère du temps. L'ailleurs est un bruit, une lueur, une charade pleine d'odeur : œillet de guitare dans le demi-jour. Une flèche au cœur se loge et s'efface en devenant moi, qui s'ouvre aux replis d'une voix me tirant du sommeil où l'on me fait.

Autour

Parfois tout l'univers me masse le dos, balance et souvent bouge de partout, se met à toucher de sa voix mes mains et ma bouche. Et c'est plus fort que moi. Je bouge aussi, cogne les douces parois, tète ce que je trouve, le repli de l'intérieur du monde, quelque partie de moi-même ou l'eau même, lourde, amère, où je me perds, porté. Ce m'est alors bonheur familier de me nourrir du sirop âcre que je deviens ; puis, salé, tiède et reposé, je m'endors sans quitter mon rêve discontinu d'être à moi seul tout ce qui existe dans le parfum sucré de ce que je deviens, longtemps.

Miracle d'ouragan

Soudain. Déchirure au creux. Éclats de pierre. Courants. Laves. Éruption. La douleur d'où jaillit le cri est un constat. Un drame total. La voix trouve le hurlement comme un équilibre. Personne d'autre. Spasme qui est soi-même. Présence tellement forte qu'elle nie toute chaleur. Souffle à peine trouvé. Crachat sonore déchirant le malheur du corps. Dans le pli des yeux clos poussent des larmes. Une terreur me tremble. Ça irradie, déclenche des mouvements de griffes détachées. Des convulsions dansent un rythme brûlant de respirations, submergées par un contre-courant de pleurs qui n'arrivent pas à taire le désespoir d'arraché. Saoûleur. Le ventre douloureux est une bouche ouverte où coule un cri meurtrier. Malheur, il n'y aura plus jamais rien que cet appel du trop, impossible blasphème blessé, cet abandon crispé qui nie toute promesse, mais qui tout aussi soudain accepte la chaleur sans raison revenue dans le blanc dont on m'entoure. Le sein trouvé, c'est aussitôt l'oubli. La passion goulue. Dans la nudité, je n'étais personne, et voilà qu'il n'y a jamais rien eu d'autre que cette paix touchée, bue, apprise. Le bonheur est une terre dévastée où la plus petite fleur est un jardin.

Le despote

Sans odeur ni malice aucune, fragile et sans crainte du danger, à peine une promesse, ourlet plié, bouton fripé, un corps qui mange toute la lumière autour, franges de battement, presque-gestes d'angle arrêtés sitôt faits, hanche rose et du repli sans-tache partout, pas de mots, sans merci ni vengeance, et pour tout dire, des yeux qui vous accrochent le regard, vous enveloppent du calme je-suis-là, font oublier le reste et vous nagent dans l'angoisse de tout silence trop long, vous terrifient en gémissant, vous ordonnent d'aimer.

Cris

Il me faut tout de suite ce je ne sais quoi que je veux. Tout me manque, et ne m'offrez de tout ce qui bouge aucune couleur : toutes sont incertaines. C'est vous que je veux. Prenez-moi, que je sente vos parfums, que je vive de vos bras, portez-moi de toutes vos forces et tenez-moi contre vous, dans votre chaleur. Profils de visages connus, regardez-moi, que je vous sache à moi qui s'agite et court son souffle à vous appeler. Corps lointains, venez à moi, que vous abandonnez à son ventre qui crie de vous avoir à lui. Vraies couleurs lointaines du parfois, prenez-moi, que vos soupirs et vos voix m'éloignent à jamais des brutes laideurs, tâtez-moi, collez-moi, touchez-moi, que devenu, je puisse, en haute mer, sourire et vous ensorceler, toutes voiles dehors.

Elles

Vous ne me tenez pas toujours de la même manière et me parlez avec deux voix. Mais je ne m'en étonne pas : je ne suis moi-même pas tout à fait le même d'un instant à l'autre. Je passe comme on culbute d'une impatience d'orage à un stupide abandon qui me fait honte quand la rage me revient. Celle-là dit « maman » et « papa », mais souvent je ne suis pas sûr que ce soit la même qui ait tantôt des odeurs douces et

tantôt des odeurs fortes. Et soudain je me dis qu'elles sont deux, car elles arrivent parfois ensemble et veulent tout de suite qu'on s'intéresse à elles, m'attrapent et veulent m'emporter. Ou alors elles déposent des objets de couleurs vives dont l'enveloppe m'est enlevée dès que je veux la garder. Ensuite, c'est la boîte qu'elles ne veulent pas me laisser. Il me faut alors me résigner à m'intéresser à quelque babiole compliquée, sans intérêt, qui ne ressemble à rien... Elles m'embêtent ensuite à m'emboîter de je-le-prends, tu-le-prends compliqués ; mais elles me laissent finalement le papier de couleur, et je les trouve charmantes, même celle qui me refuse son lait. On dirait bien qu'elle regrette cet égoïsme en jouant beaucoup. Je ne la plains pas. Je l'aime.

Le jouet noir

Parfois, l'une ou l'autre, m'accrochant à son soleil, se met parfois à parler toute seule en m'agitant à la figure un fil torsadé que je ne dois pas prendre. J'y arrive pourtant lorsqu'elle approche son jouet noir. Je pourrais alors saisir le fil souple et tenter de le porter à ma bouche, mais elle ne me laisse jamais faire. Il faut dire que c'est un drôle de jouet. Il en sort des bruits, des chansons et des claquements de lèvres dont la mélodie ressemble à celle d'une voix familière, qui me rappelle même des visages. Au début, avant que je me rende compte que c'était le moment idéal pour m'emparer du fil, je restais étonné des capacités de ce jouet. Ceux qu'on me laisse et qui font des sons produisent toujours les mêmes. Celui-là émet toujours des bruits nouveaux. Il s'agit d'un machin intéressant, mais moins utile que ce qui se mange ou se boit.

Tentacules

Et il y a ces deux branches à têtes de doigts... Je ne sais pas si je les invente, mais ça ne me réussit pas toujours. Elles ont des odeurs variables et des fonctions difficiles à préciser. J'en ai vraiment fait deux entités, par commodité ; et je voudrais

qu'elles soient moins autonomes, qu'elles prennent goût au rôle que je leur confie. Mais elles débordent en se mettant à inventer des variantes qui s'éloignent de mes intentions. L'une désormais me ramène sans cesse à ce que je viens de faire, l'autre me complique la vie avec des projets et des tu-devrais. C'est un concours, on dirait : quand l'une se met à me fouiller les narines, l'autre exige que je m'en serve pour attraper. Il est vrai qu'elles savent me servir, mais je suis de moins en moins sûr de pouvoir arriver toujours à les contrôler.

Les pantoufles

Le soir, tout devient plus sérieux. La journée se met à devenir plaisante. Il me semble qu'elle pourrait ne pas finir. J'en profite pour devenir efficace, expérimenté même : j'arrive à faire se tenir haut comme presque moi des milliers de cubes les uns sur les autres. Immanquablement, il faut cependant laisser là les travaux pour aller se perdre dans un lit où je serai seul. Si j'en décidais, il en serait autrement, et parfois j'en pleure, de rompre avec la continuité des gestes, de devoir tout recommencer le lendemain, mais je finis la plupart du temps par céder aux mystères qui s'infiltrent dans cet oubli quotidien. Mes pantoufles, par exemple, que je ne tolère pas au moment de m'endormir, sont curieusement à mes pieds quand je me réveille le matin. Je m'empresse alors de les enlever, curieux de voir si la nuit va en profiter pour revenir ; mais c'est le matin, et le matin rien ne va comme on veut, on n'a rien commencé encore, comment triompher de la nuit et redevenir soi-même, comment faire pour savoir ce qui va nous arriver ?

C'est chaud

Mon papa est percé. Il ne veut pas que je m'inquiète. Je le vois qui va couler dans la cuvette. Jamais sur le tapis ni sur aucun plancher, je crois. Et moi aussi, je suis percé. C'est dans le tissu qu'on me met entre les cuisses que je me sens couler.





Ça devient froid et on m'en débarrasse toujours. Mais j'ai eu le temps de le sentir. C'est chaud quand ça coule. Et si, un jour, ça ne s'arrêtait pas ?

C'est trop

Ma maman est fâchée. Pauvre maman. Mon ventre ne voulait pas que je mange tout ce rouge, si doux pourtant dans la bouche, où ça fond sans qu'on le morde. Il y en avait trop dans mon assiette et maman insistait, la cuillère à la main, en faisant des magies de la bouche et des yeux, mais j'ai tout poussé par terre, pour que ça disparaisse et qu'il n'y en ait plus. J'ai sali la tablette avec ce qui n'avait pas encore fondu, et j'ai pleuré à cause du bruit de ce qui disparaissait.

Le magicien

Dans son lit, quand il se réveille, il passe des heures à faire des incantations brèves ou très longues, dont il ne se souvient pas ensuite, mais pour chaque fois faire apparaître quelqu'un dans la chambre. Se rappelle-t-il pourtant que, plus jeune, il ne connaissait que la poussée du souffle raclé par la gorge et qui lui faisait couler les yeux, des cris de bouche et d'œil en quelque sorte ? Mais il a beaucoup appris depuis et c'est davantage une énergie, venue du ventre, que langue, dents et lèvres modulent en chansons. Il connaît désormais les grandes interdictions, que nulle magie n'atteint, les dogmes et les variantes qui lui sont accessibles. Il sait surtout que le silence qui accompagne les moments de haute religion lui propose des idoles, mais ne savent pas les siennes.

Dans ma tête

C'est dans le noir que je m'entends penser. C'est comme un grésillement. Des points comme des étoiles fuyantes, des aurores nébuleuses, des mouvements de lumière lointaines, toujours aux limites de l'œil. Précis durant de courtes secondes, puis s'évanouissant en points que je cherche à retrouver sans le pouvoir. Ou bien c'est un nuage où ma vue

passe à plusieurs vitesses en même temps. Je sais que les vagues profondeurs d'où je viens n'existent plus. Et j'entends un rythme de frottement. De l'air poussé qui glisse et pourrait s'arrêter. Les clartés suivent ce tambour lent. Je suis bien. Puis, des formes précises, des visages inconnus, des lieux ouverts ou murés, des objets que je tiens, apparaissent. J'ai le globe de l'œil comme tiré vers l'intérieur du crâne, souffle retenu, puis muscles relâchés. Et les premières images disparaissent. Le rythme rebat son chuintement. C'est ce que moi j'appelle « penser ».

L'inspecteur

Couché, comme tous les soirs, même heure, sur le comptoir du lavabo de la salle de bain, je suis plongé dans des réflexions intenses. Je flaire le mystère. La main qui tout à l'heure tenait fermement la suce est encore là, mais elle a quelque chose de changé. Ça y est, j'ai le mystère dans l'œil : la suce a disparu !

Je me tourne la tête pour vérifier si elle ne serait pas de l'autre côté du monde, inspecte les alentours, remarque la poupée de toujours qui ne sourit jamais et fait chut ! du doigt sur la bouche, puis les robinets où, je crois, des lueurs sont apparues. Il s'agit là d'un nouveau mystère, mais il me semble que je suis déjà sur une affaire et je tourne à nouveau ma tête pour constater l'ampleur d'un nouveau drame : je suis seul. Je m'agite, jette des regards affolés : une seule question m'habite : m'a-t-on abandonné pour toujours ?

Une couche usagée, une serviette humide et du linge propre placés là-bas confirment qu'il y a peu quelqu'un était là. Puis, tout à coup, je trouve une suce. Peut-être celle de tout à l'heure. Mais, au moment où je veux la prendre, la main a disparu ! Cette fois, c'en est trop ! J'appelle la brigade par la voix directe des hurlements. Mes yeux se ferment. Mes cris déclenchent comme d'habitude des bruits divers. Je sens que des doigts me touchent au visage. Je rouvre les yeux. Et

comme un miracle n'arrive jamais seul, je vois un visage se pencher sur moi. Je peux sourire d'aise, mais pas très longtemps. Une nouvelle question se pose : quelle était donc l'intrigue que j'ai résolue ?

Apprendre

Se tenir debout devant le comptoir sans avoir à réfléchir aux tensions des muscles, peler le fruit en laissant juste assez de zeste, se tourner vers le bruit qui s'approche, prendre l'enfant arrivé, le tenir sur la hanche et continuer de l'autre main à ouvrir les armoires, placer les assiettes et goûter, tout déposer pour ne garder que l'enfant contre soi dans l'abandon inconscient de la chaleur qui nourrit, l'asseoir, lui donner l'ourson Caramel pour l'entendre rire de son déboulis d'oiseau, tout cela, nous savons l'accomplir spontanément, de la manière dont on nous l'a appris sans nous rappeler des chutes et des maladresses vaincues, et s'il nous arrive encore de mal juger de la distance de la corbeille vers où lancer la boule de papier, ce n'est que par distraction, comme il nous arrive parfois de prendre un mot pour un autre, parce que d'habitude il nous est facile de rattraper l'objet qui tombe : parler corps est notre langue maternelle, comme le cycle de l'eau pour la Terre, avec laquelle il nous faut apprendre ensuite la vie, cette langue étrangère dont les enfants fabriqueront tout ce qui nous en séparera pour toujours.

L'ange-dragon

Dans mon sommeil d'avant, quand j'étais l'autre dans ma rivière, je me croyais caillou, caressé par son rire où je roulais comme un poisson. Mais un grand tourbillon jailli dans la lumière m'a chassé du courant, déposé sur vos rives et, désormais lézard, je cherche votre soleil, où je me réveille et m'endors, ange dragon, bercé, nourri. Et désormais, mère et père, avec vous, je vous *voix*.

Âmes livrées

À Line Mc Murray

Avons-nous pas, Ma'ame, aux jardins échos des fleurs en phrase, vu éclore les lus et les dits des soleils, toujours anciens puisqu'ils doivent avoir été pour que leur chaleur pleuve sur qui les goûtera comme autant de fruits attendus?

Voulons-nous pas, n'est-ce pas, au froissement des feuilles trouver les couleurs broyées des grands arbres couchés, soulevant leurs paumes aux lignes prophétiques vers le treillis des propos dénudés décachant les nids?

Savons-nous, pas déjà, la longue propreté du cadre vierge des marges bordant clôtures d'alphabets troués et courtes routes des nombres décorant, lignés, la pâtisserie lisse des hivers solitaires et le blanc d'eux?

Pouvons-nous pas, nous tous, aux sèves promises, entendre les lits déborder des rus, rigoles et rivières, où le frileux lecteur, apprivoisant les pensées dévalantes, s'abreuve du flot du dire, où frissonnent, ô saisons, ô ruisseaux, nos âmes et leurs défauts?

Sommes-nous pas, la vie même, en l'imaginaire pays des plumes qui nous habitent, voyageurs de toutes les parenthèses, nous envolant aller-retour, oiseaux criaillant leurs pages à la tendresse livrées, comme autant de parents, terre promise aux enfants-nous?



LINE MC MURRAY

Mourir



N'être mourir par greffes de brèves de vents. Brassées bras soulevant joie crainte l'amorti ballant. Album et mains pommes. Les doigts pianoteront fureteurs sur l'épaisseur garantie de l'alenteur. Flammèches ratissant l'alecture la grève d'éteintes aventures. Histoire voire des étreintes des hommes. Des femmes.

Mourir aux embûches du vivre. L'âme invisible à soi présente sa valise aux effets à classer par conséquent.

Jusqu'au rendez-vous où la mort n'existe pas.

Tout sera blanc vent. Un saut un jour un futur. Blanc sec cloaque blanc boucan. Blanc brûlant soliloques et loques veules et saoules de bourbes branchées. Blanc mur. Blanc tablier. Blanc drap. Marée noire et terre narrée.

N'avoir vie. Gammes de poussées mourir. Fragilité de l'intime aux charpentes pleines paumes à craquer. Vent lie au fond au front liant.

Toujours l'avie sourit à son image.

À jamais l'amort dédie ses rêves à l'âge.

Un jour incertain. Vers dehors bourrasques sous pores. Vents voiles de prison. Givre à gauche du temps. Peinant.

Un autre jour incertain. Dedans table rase frissons sur peau. Éclats de vivant droit dans les yeux. Heureux.

Il viendra le jour où. Vent réduit en cendres. Caverne brèche lésion. Accident béant béat. Un temps pour un contre-tambour. Jour ouvrant pleine largeur la nuit suivant la nuit menue. Miel fiel fièvre. Jeté aux dés le sort encorné poursuit sa vie.

Rumeurs. Idée embarras sur l'ovale d'un horizon flou et mou. Avant pendant appartient à la verticale actrice de l'acrostiche le vent mordant boulonnée boulot.

Pourquoi ci pourquoi ça et pourquoi pas.

Prémourir par vagues de chapitres. Calendes d'endurance. Câlins. Épouvantes. Merveilles. Plats d'ennuis. Luxe. Griffes de brises de vent va se jetant dans les coins ronds.

Hier sera un jour plus vieux.

Vent fer de lance. Verre de travers. Vers pour la traverse. De source pauvre égratignant grincheuse l'air anodin. Climat froid.

Savoir de quoi mourir sauf.

Demeure la vie courante.

Il est un vent du diable silence instinctif des blancs de poésie.

Plancher de la bouche. Langue molle. Couche du souffle à finir la gueule ouverte à l'insu de qui sera pathie patraque. Brève à deux voies de trêve.

Par terre conclue l'automne criant.

Va et vient vent se jetant dans les bras de qui l'âme emboîte le pas inverse. Le ne s'achète. Appelant de tout son blanc tronc la nuit en soi et sûre les soirs.

Mourir du bout des ongles en déchirer la profondeur.

Novembre de flanelle brume.

Gorge en *e* échancré. Housse rousse goutte à goutte. Derniers moments d'é*terre*nité.

La mort espacée par un tiers.

Au cœur de l'infinie patience.

Plaque de haut vent.

L'heure mue.

Le jour je il faudra vous y voir.

Vents s'amenant à quatre au verso des lambeaux.

Le temps de l'existant sans soi sans surseoir et sans sursis.

L'amort.

L'avie.

Or l'âme amie.

Âmes à livrer

À Gleason Théberge

Pourrons-nous, Me'sieu, offrir à la lune nos frêles ossatures avec bourgeons encastrés et fleurs prisonnières du peu de temps restant, aussi froid que frimas, aussi chaud que tous nos mots sur une terre de papier plat, à l'infini et en sa mémoire griffant l'origine de l'écriture avec nos ongles ambulants et marchand de tapis?

Saurons-nous, Me'sieu, nous promener dans les bois telles de belles bêtes sautant les clôtures où de joie nous allégeons nos âmes d'une gravité déteignant sur le vivant terreau leur apesanteur espérée, anges butés nous sommes mais anges d'un décor forestier n'avons-nous pas toujours été?

Connaîtrons-nous, Me'sieu, comme Jarry le pataphysicien, le sans-bout de nos propres sens, comme contemplant une mare d'insectes grouillant de vie éternelle, avec un *je cherche* perpétuel émouvant nos fabriques d'images, vifs enchevêtrements de racines souterraines d'où naissent nos paysages intimes?

Voulons-nous, Me'sieu, après ensemble avoir dévalé les pentes des solutions imaginaires, que se trémoussent en d'infimes nuances les lettres faisant écho aux feuilles détachées d'un festival d'automne où la terre avale ses propres couleurs et nous les rend en dons, somptueux éclatements de vie?

Serons-nous, enfin, aptes à pénétrer l'âme de la nature ayant froissé nos corps et forgé nos échos en trompe-l'œil, enrichissant nos discours de primates, magie d'un parmi les ravages d'orignaux, les fossés à ours, les meutes de loups, verticale des arbres croisant les horizons de courbes montagneuses, à donner en héritage?



DANIEL CANTY
SHERRY SIMON





DANIEL CANTY

De l'eau sur la lune

Fragments apocryphes de *La société des grands fonds*[1]

Rouge. J'ai découvert l'existence d'Anne Carson par le biais de la couleur rouge. Des libraires avaient disposé son *Autobiography of Red* sur le présentoir des nouveautés au sous-sol de la regrettée librairie Duthie's, rue Robson, à Vancouver. Cet élégant volume entoilé, recouvert d'une jaquette couleur de lin, affichait d'emblée ses velléités romanesques. Un volcan fumant, contenu dans un petit encadré, annonçait les couleurs d'un drame passionnel. L'auteure, classiciste à l'emploi de l'Université McGill, dans mon Montréal natal, signait là un premier *novel in verse*. J'apprendrais bientôt que chacun de ses livres présente d'étonnants assemblages, mélangeant essais, poèmes et proses, qui tracent une ligne directe entre les fragments de l'Antiquité et les désordres contemporains.

Autobiographie rouge est une autobiographie du cœur. Elle recouvre en palimpseste la *Géryonide* de Stésichore (640-555 av. J.-C.), dont l'original nous est parvenu depuis le VI^e^ siècle avant notre ère sur un papyrus d'Olympe. Le livre d'Anne Carson raconte, dans un enchaînement de distiques irréguliers, le bouillonnement, l'éruption et la ruine de la

1. *La société des grands fonds*, feuilleton sur les livres et l'eau, paraît à toutes les livraisons du *Bathyscaphe*, éphéméride publié plus ou moins trimestriellement par l'Oie de Cravan, à Montréal, depuis 2008, et archivé sur lasocietedesgrandsfonds.com.

passion adolescente de Géryon pour l'éphèbe Héraclès. L'original est consacré au récit du dixième travail de ce dernier, mandé de subtiliser le cheptel de Géryon, monstre rouge et ailé engendré par le meurtre de la Gorgone. Ici, Géryon est un jeune homme blessé, victime des sévices incestueux de son frère. *Monstrer*, avant que le français ne vieillisse, était *montrer* : épris de photographie, Géryon reconnaît en son amour l'image d'une force supérieure à la famille ou au monde même. Force aveugle. Honte sans issue. Équation classique. Le héros abandonnera le monstre au sommet de la passion. Lorsqu'ils se croiseront de nouveau, à l'âge adulte, près d'un volcan péruvien, Héraclès sera accompagné d'un nouvel amant. La triangulation au pied du cratère mesure le gouffre périlleux de ce qui reste[2].

« Rien ne naît ni ne périt, mais des choses déjà existantes se combinent, puis se séparent de nouveau. » Lavoisier fit de cette formule d'Anaxagore (500–428 av.-J.-C.) le principe le plus mémorable de son *Traité de chimie élémentaire*[3], un excellent titre pour une histoire d'amour perdu d'avance. À la suite d'Anne Carson, j'appellerais *imperdu*[4] cette notion qui hante tous ses livres.

La fréquentation des classiques est après tout une discipline du *reste*, l'anthropologie d'une rencontre impossible, où les fragments d'une civilisation qui nous a précédés, dont l'écho et l'éclat continuent de rayonner, ravivent l'énigme

2. Anne Carson vient de publier, en cette ère post-argentique, une suite au titre numérique de sa *Géryonide*, *Red Doc>* (New York, Knopf, 2013).
3. Antoine Lavoisier, premier des chimistes modernes, écrit : « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme » dans son *Traité élémentaire de chimie*, mémoire présenté à l'Académie des sciences de Paris en avril 1787.
4. *Economy of the Unlost*, Princeton University Press, 2002.

d'exister. Grecs anciens. Chimistes modernes. Affinités électives. Anne Carson sait que les époques de l'imperdu n'ont rien à faire de nos méthodes de datation. Un livre est un fragment du temps, qui s'invente une forme pour y survivre. Aujourd'hui, les astrophysiciens racontent qu'aux origines de l'Univers la matière s'est créée un corps à travers une explosion d'une violence inouïe, dont l'onde de choc continue de se propager. Ils nomment *red shift*, décalage au rouge, le signal, rendu visible par de puissants radiotélescopes, confirmant que la couleur de l'Univers qui nous échappe est rouge.

J'ai retrouvé Anne Carson à New York en 2000. Un jour, une pyramide de ses livres est apparue au milieu d'une librairie à un pas de NYU (New York University), où je suivais, par la grâce d'un prêt paternel, un atelier de cinéma. J'étais vivement impressionné par l'attention qu'on portait à une poète, de surcroît montréalaise. J'apprendrais bientôt qu'Anne Carson venait de rejoindre, en ce tournant du XXIe siècle, le podium des lyriques les plus vendus au monde, aux côtés de Leonard Cohen, ce chantre des gravités amoureuses, et de Pablo Neruda, cantor général des Antipodes. Le dividende poétique mondial des Montréalais m'encourageait dans ma vocation.

Je m'amusais à faire référence à Manhattan comme au nouveau Temple de Mammon. Mes pensées y étaient perpétuellement entraînées dans un mouvement contradictoire : entre la splendeur imaginative de la ville, qui me taraudait avec ses invitations constantes à la dépense, et la nécessité d'y calculer mes élans. New York est un amplificateur d'intensité. Je m'y étais risqué en me promettant de faire confiance à mes dons. J'avais raison, et j'avais tort. J'étais sans le sou. Une jeune fille d'Anglophonie que j'aimais m'offrit, pour mon

anniversaire, l'exemplaire de *Plainwater, Essays and Poetry*[5] que je convoitais. Je le conserve encore aujourd'hui, avec, en frontispice — elle apprenait mon français — une traduction naïve de ses vœux.

Je suis revenu seul d'exil. À l'époque où l'on glissait une pièce pour le batelier Charon sous la langue des morts, Simonide de Céos, premier des poètes, inventeur de la mnémotechnie et principal sujet d'*Économie de l'imperdu*, écrivait des épitaphes. Il échangeait ses vers contre la monnaie des morts. Même au royaume de l'oubli, il y a un prix à payer pour se soustraire à soi.

❧

On a trouvé de l'eau sur la lune. À l'automne 2009, le *New York Times* rapportait cette vertigineuse découverte dans un article discret de son cahier des sciences[6]. Une équipe de la NASA avait propulsé un satellite vers le pôle sud de la Lune, zone ombrageuse que ne rase jamais qu'une lame infime de lumière solaire. Son impact, qui avait creusé un cratère de plus de vingt mètres, a soulevé, dans notre perspective terrestre, un plumet si subtil qu'il n'était visible qu'à la reprise vidéo. L'analyse spectrale révèlerait la trace ultraviolette de molécules aqueuses, brillant dans le mélange poussiéreux comme des paillettes de néon. L'astre sec contiendrait, sous la forme de grands pans de glace, une mémoire figée des débuts du système solaire, alors que les comètes se fracturaient contre sa surface. Un tir à l'aveugle. Un trait de plume. La science, comme la poésie, transforme un geste brut en un exercice de précision.

---

5. *Plainwater, Essays and Poetry*, New York, Knopf, 1995.
6. Kenneth Chang, « Water Found on Moon, Researchers Say », *The New York Times*, 14 novembre 2009.

Nous savons maintenant qu'à chaque aube lunaire — deux semaines, à l'horloge sublunaire — la poussière d'en haut s'entremêle à un soupçon de rosée sélène. Un ancien proverbe oriental éclairait le « manque » propre à ce qu'on ne possèdera jamais, en disant que « ce pourrait tout aussi bien être de l'eau sur la lune ». Les nouvelles du jour délogent les sagesses célestes. Le poids de la réalité entraîne les métaphores à la chute.

❧

Plainwater contient une petite bibliothèque. Anne Carson avait publié des essais, des plaquettes et des textes en revue, qu'elle a choisi de recueillir en 1995. Je ne sais pas si ce sont les circonstances vécues de sa lecture, ou mon penchant pour les œuvres qui inventent leur propre genre, qui me fait croire que *Plainwater* est son ouvrage le plus ouvert, et le plus fort. J'y reconnais la source bouillonnante de son œuvre. Je suis revenu de New York avec l'envie, à laquelle je résiste encore — l'intimité avec l'écriture des autres me rapproche et m'éloigne à la fois de la mienne — d'en traduire le dernier livre, *Anthropologie de l'eau*.

Chacun des livres d'Anne Carson reconduit à sa façon une leçon de chagrin[7]. *Plainwater* est un « travelogue » enchaînant trois grandes étapes, trois fois préfacées, où elle enquête sur une relation trouble avec trois hommes. Père, amant, frère. Soumission au paternel. Effroi du sexe. Fuite du frère. Trinité triste. La relation d'Anne Carson à l'hommerie semble n'avoir pas été facile[8]. Devant chacune de ces figures, sa

7. Anne Carson choisit d'intituler sa traduction des quatre tragédies survivantes d'Euripide (484-406 av. J.-C.) *Grief Lessons* (New York Review Books, 2008).
8. En 2001, elle publie, coup sur coup, deux autres romans en vers dont les titres soulignent franchement la pérennité de ses préoccupations : *Men in the Off Hours* et *The Beauty of the Husband*.

narratrice — qui semble être et n'être pas tout à fait elle — cache un aspect d'elle-même. Les textes de l'*Anthropologie de l'eau* sont une réponse à l'énigme du pouvoir masculin. Pour le père, elle retient par devers elle la femme qu'elle devient. À l'amant, elle cache qu'elle n'a jamais connu que lui. Elle s'efface, admirative, dans le sillage du frère. Le sexe, genre et acte, est eau retenue, le langage, un flot qui compense sa perte.

Triade des contes. Sortes d'eau. La narratrice chemine avec son Cid, qu'elle ne se résout pas à aimer, vers Saint-Jacques-de-Compostelle. *Juste pour le* trip. Elle devient, à Lachine, ma banlieue natale au nom métaphorique, la concubine de l'Empereur de Chine. Avec ce sinologue assuré de ses charmes, et de ses droits, elle s'engage dans un *road trip* vers les déserts du Sud-Ouest américain, et la rupture. *Marges de l'eau*. Elle suit en esprit son frère nageur, animal doré fendant nuit après nuit les eaux diamantées d'un lac. Un loup rouge, qu'on ne peut voir que de biais, emboîte le pas aux pèlerins. L'Amérique contient, dans ses canyons et ses mesas, l'écho et l'envers de la Chine impériale. Le frère cherche, en nageant vers l'horizon, ce lieu qui se cache derrière sa pensée : chambre claire où l'image du monde atteindrait à son entière résolution[9]. Malheureusement, la netteté des images dépend de la fin de l'histoire.

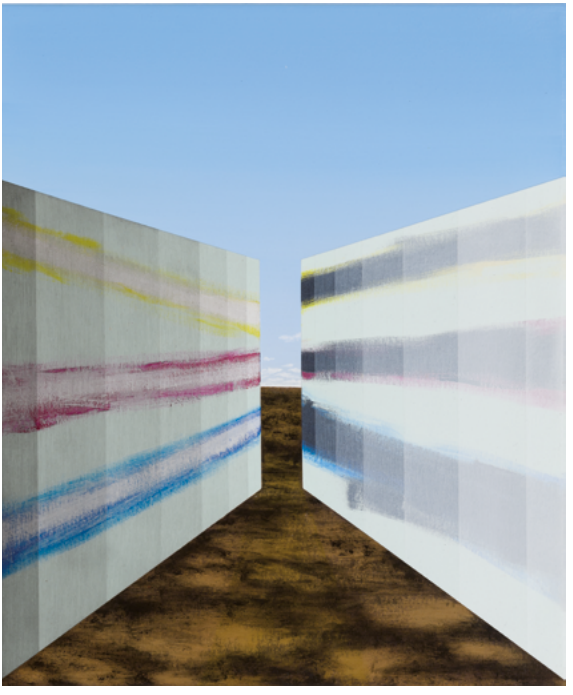
❧

De retour de New York, un soir clair où j'ai décidé d'aller nager dans la baie de Vancouver, je reçois un appel du passé, auquel je n'ose pas répondre. J'espère l'apaisement de la pleine lune, pierre poquée où la Chine rêve de planter son

9. On apprendra bientôt qu'il travaillait à sa disparition, fuguant du foyer familial en 1978. Sa sœur lui a adressé une longue lettre qu'elle a décidé de publier en facsimilé en 2010, *Nox* (New Directions, San Francisco, 2010).

drapeau rouge, blanche et légère comme un bol de lait, belle comme une idée. Ce n'est qu'en m'asseyant sur la plage pour me sécher que je remarquerai l'énorme et incandescente lune rouge des récoltes. Je ne l'avais jamais vue. Je frissonne, les yeux grands ouverts. Il y a de l'eau sur la lune, et la lune flotte sur l'eau. On s'invente des signes pour ramener l'imperdu au monde. Certains soirs, il ressemble comme deux gouttes d'eau à l'impossible.

> *Over the unmoving black body of the lake the moon dreams*
> *its gold dream of life, as if it were alone in the world and what*
> *dreamer is not?*
>
> Anne Carson, *Anthropology of Water*



The House of Memory

Chère Sherry,
I was in a café stocking recent antiques on Park Avenue when I overheard Anne Carson sharing a fragment of Ancient Greek with one of her pupils. Risking an over-the-shoulder glance, I recognized her from jacket photographs. Back then, she did not smile as much. That is the only time I ever saw her in Montréal.

Simonides is called out of his host's home. No one is waiting for him at the door. As the roof rumbles and falls over the guests, he is spared the immediate weight of events. The image of the others, etched in memory, is all that remains of them. Bringing the dead back leaves them into a life that is not quite their own.

In this ancient tale, the poet is one who, distracted by an unknown voice, is led to a slight remove from the present. He learns that he can only enter the House of Memory, where he is called upon to testify, alone. The secret sharer that invites Simonides outside offers an image of his absence, to which he vows to answer.

I am sometimes asked what good it is, in a town where so many speak at least our two official tongues, to bring back into French works that could be read in their original English. Like the art of memory, translation is a form of recognition. It

calls upon the writer to find time — the very antithesis of its waste. Stepping outside the boundaries of his own writing, the translator is forced to recognize his own voice in that of others.

Translation, like much ancient wisdom, comes in threes. It is a transposition — a step to the side, to meet absent selves. A transformation — a way to walk back a room where we no longer are. And a treason — a sideways glance, of the kind that erases presence while hinting at feelings.

Each word hides a secret intent, and leads to another. When I take the unlost back into French, it becomes *l'imperdu*. *J'y entends la conjonction de l'impossible et de la perte. Grief Lessons* need be twice-learned. That day in Montréal, I found it too awkward to speak to Anne Carson. In fact, I had nothing to say. It was enough to acknowledge her over-the-shoulder, almost unintelligible voice, to step outside, and promise myself that I would write her later.

Bien à toi,
Daniel

One more grief lesson
Up there, the Moon is as hard as rock.
As light as an idea.
As red as sails in the sunset.



SHERRY SIMON

L'économie de l'imperdu
à propos d'Anne Carson[1]

Anne Carson est à l'aise dans les univers doubles. Les éditions bilingues, par exemple, sont pour elle un lieu d'habitation, au point où le réflexe de regarder à gauche pour saisir le sens véritable d'une idée imprègne son existence entière. Durant les années où elle vivait à Montréal, je l'apercevais à l'occasion dans la rue. Elle demeurait près d'Outremont, dans un quartier autrefois habité par des immigrants. Et je l'imaginais à l'écoute de la ville, attentive à la cohabitation des langues autour d'elle. Ces coexistences devaient lui rappeler les éléments « alignés et adverses » qu'elle convoque dans son univers poétique.

Carson est un poète des croisements. Spécialiste de l'Antiquité grecque, elle conjugue érudition et sensualité, essai

1. Les passages en italique sont traduits du livre d'Anne Carson, *Economy of the Unlost. Reading Simonides of Keos with Paul Celan* (Princeton University Press, 1999). J'ai choisi « l'imperdu » plutôt que « le non-perdu » à la suite des échanges avec Daniel Canty. Alors que je préférais le non-perdu pour ses résonances avec le non-poème de Miron et la non-traduction de Brault, la dissonance de l'imperdu, son caractère à la fois vague et contradictoire, m'a convaincue. Anne Carson est l'auteure d'essais : *Eros the Bittersweet* (1986), *Glass, Irony, and God* (1992) *Plainwater* (1995) ; de traductions : *Electra* (2001), *Grief Lessons: Four Plays by Euripides* (2006) *An Oresteia* (2009) *If Not, Winter: Fragments of Sappho* (2002) et de nombreux recueils de poésie : *Autobiography of Red: A Novel in Verse* (1998), *Men in the Off Hours* (2001), *The Beauty of the Husband* (2001), *Nox* (2010), *Antigonick* (2012) et *Red Doc>* (2013). Elle est par ailleurs récipiendaire de nombreux prix.

et poésie, thèmes graves et langage léger. Vivre dans l'hésitation entre deux langues, dans le redoublement de la négation (*deux vérités pour le prix d'une*) ou encore dans le savoir déclenché par une erreur, voilà autant de lieux qui pour Carson font naître la possibilité du poétique. Dans ces espaces doubles, les figures contradictoires sont des mécanismes qui *empêchent l'attention de retomber.* C'est dans un essai de 1999, *Economy of the Unlost* («L'économie de l'imperdu»), qu'elle fait l'une des plus belles démonstrations de sa manière de penser. Sont juxtaposés deux poètes, Simonide de Céos et Paul Celan. *L'attention est une tâche que nous partageons, vous et moi. Maintenir l'intensité de l'attention, c'est empêcher qu'elle ne retombe. En partie pour cette raison, j'ai choisi de parler de deux hommes en même temps. Ils s'empêchent mutuellement de retomber. En mouvement, sans retomber, ils sont côte à côte en conversation et pourtant aucune conversation n'a lieu. Face à face, ils ne se connaissent pas, ne vivent pas à la même époque, n'ont jamais parlé la même langue. Avec et contre, alignés et adverses, chacun est comme une surface sur laquelle l'autre peut prendre forme. Parfois on peut mieux voir un objet céleste quand on regarde en même temps quelque chose d'autre dans le ciel.*

Simonide (*l'homme le plus déluré du V^e^ siècle, peut-être aussi le plus pingre*) et Celan (celui qui a déclaré que l'attention, l'*Aufmerksamheit*, est la tâche principale du poète et «la prière naturelle de l'âme») sont mis côte à côte face à la question de l'économie. Pourquoi l'économie est-elle une valeur? Pourquoi «épargner» les mots? *Qu'est-ce qui au juste se perd quand les mots sont gaspillés? Et où est la réserve humaine où de tels biens s'accumulent?* Simonide de Céos est le premier poète de la tradition occidentale à avoir accepté de l'argent pour ses compositions poétiques. Celan est celui qui pousse à l'extrême le principe de la compression poétique, créant des mots composés à partir de plusieurs langues, facettes diamantaires de sens. *L'économie est une valeur humaine. Pourquoi? Que l'on félicite la mathématicienne pour sa preuve ou le dessinateur pour sa ligne ou un poète pour ses pépites de beauté et de vérité, l'économie est un trope de valeur*

intellectuelle, esthétique et morale. Comment arrive-t-il que nous trouvions confort dans cette notion ? Il est bien possible que le trope ne préexiste pas à l'invention de la monnaie. Et certainement dans une civilisation aussi inconditionnellement vouée à l'avarice que la nôtre, personne ne met en question la sagesse d'épargner de l'argent. Mais l'argent n'est qu'un médiateur de notre convoitise. Que signifie sauver du temps, sauver la face, son souffle ou la semelle de ses chaussures ? Ou encore les mots ?

Ses biographes racontent que quand le poète Paul Celan avait quatre ans, il s'est décidé à inventer ses propres contes de fées. Il les racontait à tout le monde dans la maison jusqu'à ce que son père s'avise de l'arrêter. « Si tu as besoin de contes, l'Ancien Testament *en est plein. » Inventer des histoires, selon le père de Celan, c'était gaspiller des mots. Les sentiments de ce père ne sont pas inusités. Mon propre père penchait vers des commentaires sceptiques quand il me voyait, le dos courbé à la table de cuisine, en train de noircir des pages d'une écriture minuscule. Peut-être les poètes sont-ils ceux qui gaspillent ce que leurs pères veulent épargner ?* Parmi les éléments qui unissent deux poètes éloignés dans le temps et dans le propos comme Simonide et Celan, il y a le souci d'économie, une prédilection pour la négation, une expérience et une esthétique de l'épitaphe et l'obsession de la mémoire. Et d'abord une coïncidence : le partage du thème de la voile rouge sang (*das Blutsegel*), le signe trompeur du retour à bon port de Thésée, évoqué par Celan dans « Matière de Bretagne », déjà présent chez Simonide, à qui remonte la plus ancienne représentation de cette image. *Blanc, noir, rouge, dire, mentir, objet de mensonge, fatal, tout cela compris dans le caractère erratique de la voile, constitue une riche proposition… La négation lie les mentalités de Simonide et de Celan. Des mots pour « non », « pas » « jamais », « nulle part », « personne » et « rien » dominent leurs poèmes et créent des espaces sans fond pour la lecture. Pas blanc mais rouge. N'est-ce pas Aristote qui dit : « Une erreur enrichit la simple vérité dès qu'on l'aperçoit ainsi » ? Simonide et Celan sont tous deux de grands poètes qui la voient ainsi, la vérité. Et qui nous demandent à nous-mêmes de la voir ainsi.*

Simonide aurait inventé l'art de la mémoire. Miraculeusement sauvé d'un banquet qui se termine par l'écrasement du toit de la maison tuant tous ceux qui y étaient présents, Simonide restitue l'identité des morts en rappelant la place que chacun occupait à la table. Simonide est aussi le premier maître de l'épitaphe et le premier à en faire une forme artistique. L'économie du geste est une considération de premier ordre. *Un vendeur de vers mémoriaux doit être attentif à la relation, mesurable en argent sonnant, entre la forme des lettres ciselées sur la pierre et la condition d'attention intemporelle que les Grecs appellent mémoire... Ce fait matériel — qui est aussi un fait économique, parce que les pierres et le ciselage coûtent de l'argent — a évolué vers une esthétique de l'exactitude ou de l'économie verbale, qui est devenue la marque du style simonidéen. L'épitaphe est la forme d'écriture commandée par un principe d'économie, à la jonction du visible et de l'invisible.* Chez Simonide, l'art de la concision et une vie entière consacrée au *raisonnement avec la pierre* trouvera son expression dans l'une de ses épitaphes les plus connues : « Nous sommes tous des dettes dues à la Mort. »

Pour Celan, le travail sur la langue précède l'inscription de la mémoire. Comme Simonide, il doit veiller à la préparation du matériau, s'assurer de l'état de la surface qui recevra l'empreinte du souvenir. Afin d'écrire de la poésie en allemand après la Shoah, il a dû développer une *relation extérieure à la langue qu'il a jadis habitée de l'intérieur. Il a dû réinventer l'allemand sur son propre écran en traitant sa langue maternelle comme une langue étrangère qui doit être traduite... en allemand.* C'est chez Celan que Carson trouvera la notion d'*imperdu*, qui est au cœur de sa réflexion. Ce passage du discours de Brême prononcé par Paul Celan est souvent cité : « *Erreichbar, nah und unverloren blieb inmitten der Verluste dies eine : die Sprache. Sie, die Sprache, blieb unverloren, ja trotz allem* » (« Rejoignable, près et im-perdue parmi les pertes, cette chose seule est restée : la langue. Cette

chose, la langue, est restée non perdue, oui, malgré tout»). L'imperdu est possible à la condition de réussir un retournement de la langue allemande contre elle-même. Matière légère de la mémoire transformée dans les formes empierrées des lettres. Dans un poème adressé à sa mère, Celan écrit : «*Was du aus Leichtem wobst, trag ich dem Stein zu Ehren*» («Ce que tu as tissé à partir d'une matière légère, je le porte pour honorer la pierre»). Pour son bébé mort en bas âge, il aura aussi l'occasion d'écrire une épitaphe : *Comme Simonide, Celan élabore l'épitaphe en partant de la voix du lecteur pour aller vers les supports du langage propre au poète.*

Dans ses lectures très fines des poèmes de Simonide et de Celan, dans la constellation de fables et d'anecdotes qu'elle tisse autour des deux poètes (non pas de façon symétrique, puisque l'essai est surtout consacré à Simonide, Celan servant de caisse de résonance au poète grec), Carson tourne autour de paradoxes fondamentaux : l'absent présent, le visible invisible. *Qu'est-ce que se souvenir ? Se souvenir amène l'absent dans le présent, attache ce qui est perdu à ce qui est ici. Se souvenir attire l'attention sur l'état de ce qui est perdu et devient possible grâce à l'affect-espace qui ouvre en arrière sur le vide. Une fois que le vide est pensé, il peut être annulé.* Ou encore : *Qu'est-ce qui crée le poète, l'accident ou l'attention ? Peut-être les deux.* Une anecdote dit de Simonide qu'il conseille de jouer à la vie et de ne rien prendre totalement au sérieux. Carson poursuit : *Maintenant je commence à voir ce que cette phrase peut signifier. Être 100 % sérieux à propos de rien, à propos de l'absence, à propos du vide qui est plénitude, voilà la destinée et la tâche du poète. Le poète est quelqu'un qui partage la table du festin avec les autres. Mais à un moment donné il ressent un manque. Il reçoit comme une provocation la perception d'une absence dans ce que d'autres considèrent comme un présent plein et satisfaisant. Sa réponse à cet écart est un acte de création poétique ; il se consacre, au moyen de sa sophia poétique, à rendre présent à l'esprit ce qui manque. On pourrait voir cela comme un*

exemple transcendant de ce que Marx appelle la « plus-value », quand un poète décide de doubler le négatif de la mort et de dire « non » au néant. Ou on pourrait appeler cela un gaspillage de mots.

Mais nous savons qu'il n'est nullement question de gaspillage chez les poètes convoqués dans les pages de Carson. Par opposition au gaspillage, une autre figure, celle de l'excision, de la marque précise des mots quand ils sont ciselés dans la pierre ou qu'ils mordent (*weggebeizt*) la plaque de la gravure, dont résulte, non pas le poème comme tel, mais ce que Celan appelle « *das Genicht* », le noème. Échos du non-poème chez Miron ou de la non-traduction chez Brault — qui, dans *Poèmes des quatre côtés,* parle aussi du poème comme d'un burinage de la plaque à graver —, produits d'une langue qui doit elle-même être travaillée (mise en état) avant que le poème ne puisse être produit.

Traduire Anne Carson, c'est adopter sa démarche, ajouter une maille à la chaîne qui part de l'Antiquité grecque pour traverser les âges et les langues avant d'arriver jusqu'à nous... pour nous dépasser. C'est ajouter un nouveau fragment à l'assemblage fragile de son écriture, fait de recherche et de spéculation, d'observation et d'imagination. C'est frayer dans les interstices ouverts par la polysémie de la préposition grecque *avec* (« sur », « vers », « contre », « avec », « concernant », « touchant », « selon »...), où se déploie une pensée précise, aérienne.

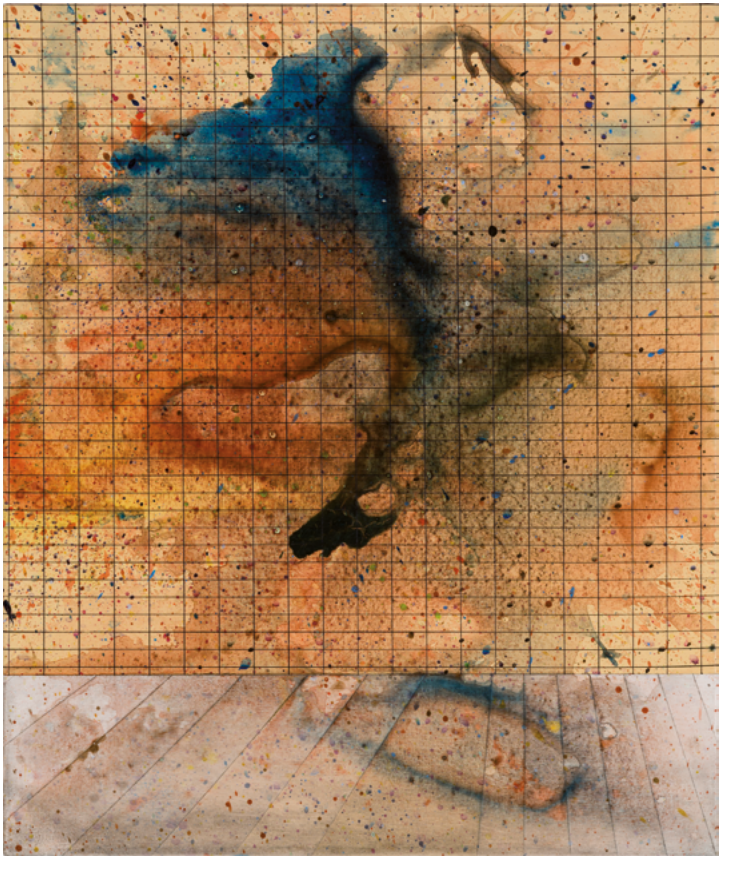
Écrire avec...

Cher Daniel,
Ta rencontre « manquée » avec Anne Carson fait ressortir à quel point l'autre rencontre — celle avec l'œuvre — est réussie. Tu t'es mis à penser comme elle, à emprunter sa démarche et sa manière de voir. À conjuguer des dissemblances : l'art de la mémoire et l'art de la traduction. Il y a des œuvres comme cela, qui nous invitent — plus que d'autres — à écrire *avec* elles, à partager leur sensibilité. Traduire est parmi les formes les plus efficaces de « l'écrire avec ». Efficace parce que productif. Au départ travail de reproduction, la traduction devient vite autre chose. Suivre une écriture à la trace, c'est trouver les voies d'une nouveauté radicale.

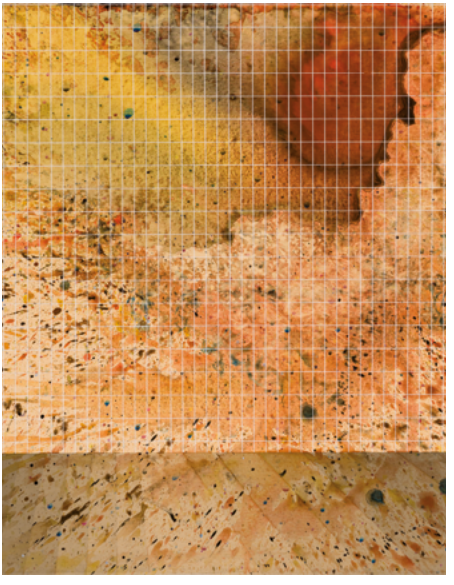
Ce fut mon expérience. En contrevenant aux règles, en choisissant de traduire *vers l'autre langue*, le français, celle *à partir de laquelle* je traduis normalement, j'ai découvert une grande liberté. Débalancée, à contre-pied, je me suis retrouvée pleinement dans l'esprit d'Anne Carson. Dans le plurilinguisme d'un texte qui navigue entre le grec, l'allemand et l'anglais, il y a une ouverture. Je me suis sentie bien en marchant sur ses traces, à voir ses mots se transformer en un français à la fois étrange et familier. Déplacer « l'intention secrète des mots », suivre les détours et les dérives qui surviennent dans la poursuite du sens, ce sont là des mouvements que tu évoques

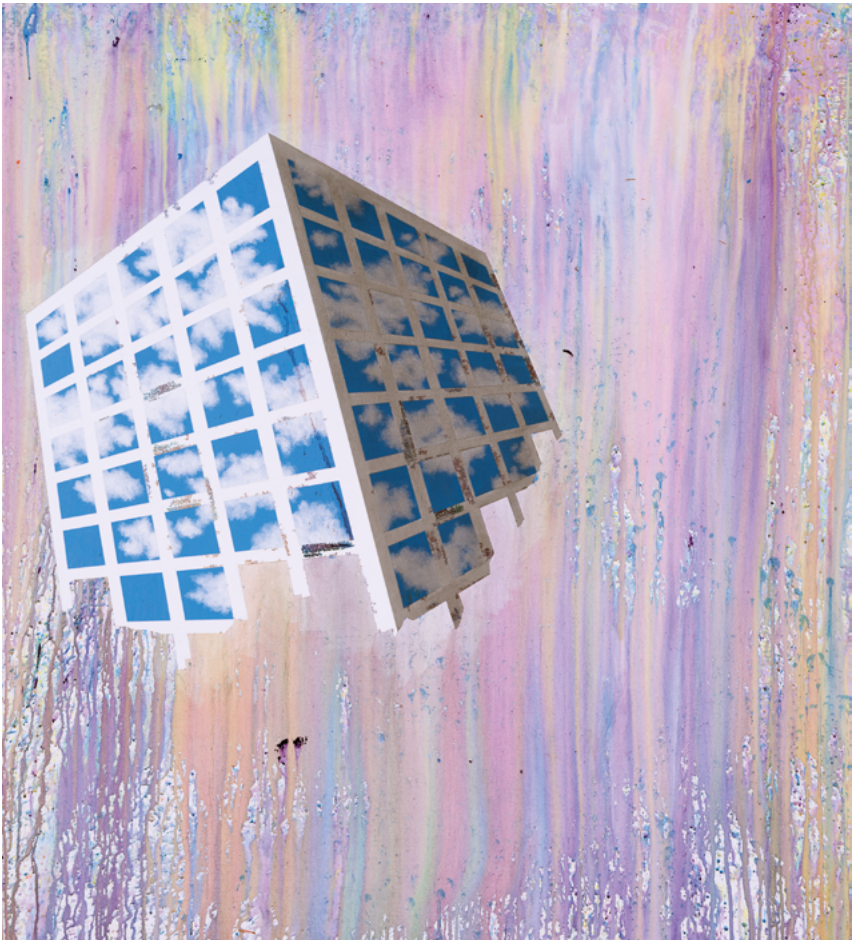
toi-même pour parler de la traduction. La poésie naît de ces gestes d'approximation.

SHERRY



NICHOLAS GIGUÈRE
JEAN-PAUL DAOUST





NICHOLAS GIGUÈRE

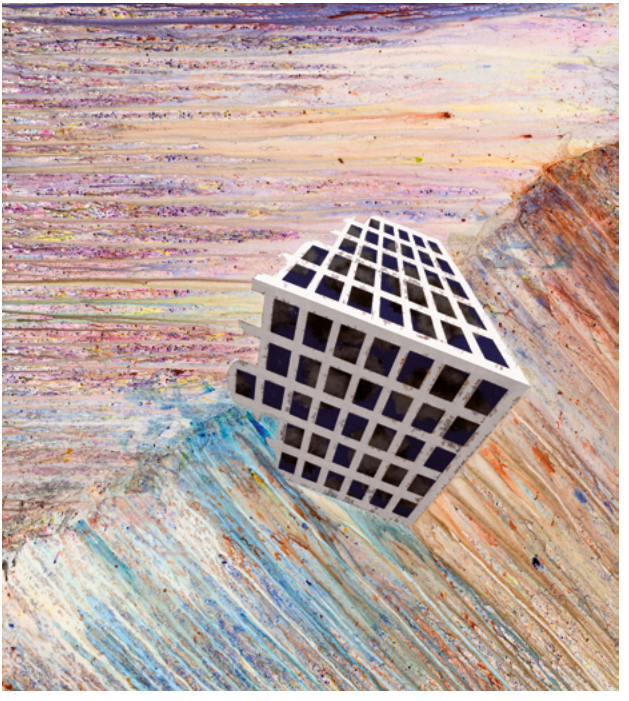
Chantiers

au commencement il n'y a pas de poème
la peau grésille sous le métal
mais la deuxième peau m'habille mal
ce n'est que ça le jeu des mots qui persistent
entre cinq et sept heures — l'heure du thé
moi et mes habitudes de toujours vouloir refaire l'univers
devant un écran couleur
s'astreindre au pouvoir du vieillard ne sera jamais un jeu
érotique
la patience la rigueur et la décapitation sont de mise
et puis bon bon ça ramène à la sacro-sainte poésie
des mots déplient puis replient le réel
sauf si le disque n'est pas bien inséré
c'est comme un problème de probabilités ou un
formulaire gouvernemental
votre numéro de code est le
ce qui nous préoccupe est le
[...]
et je n'aspire plus à la tendresse du bûcher
car de mes mondes animés surgissent des univers plus réels
comme celui du vieil homme acariâtre
désirant tout posséder
ceci n'est pas un fait vécu c'est une tragédie
ceci n'est pas une fiction c'est une autobiographie
ajustez votre sécheuse comme vous voulez

elle produira toujours de mauvaises couleurs
j'ai besoin d'un horizon devant moi comme
Nicole Brossard et dans cette fiction où le grincheux
tente de dominer le monde
pour lui ce n'est qu'un jeu de serpents et échelles
tout au plus une pause dans ses idéologies marxistes
à la rigueur une bouffée d'air frais
au milieu de charognes dont les carcasses
cuites au soleil sont gonflées
la domination s'incruste comme une plaie
renvoie à la source et au cautionnement
pourrait-il se servir d'une pelle
que déjà il engendrerait des merveilles
mais non
la route menant à l'écran couleur est longue
et il reste cet homme
rixes injures professionnelles bêtisier exemplaire
et l'organisation d'un tournoi comme seule preuve de sa
virilité
opposition entre le monde et l'autre monde
entre *si* ou *ça*
et le combat commence
et c'est à ce moment que tout s'amorce
il organise l'événement autour d'une occasion de
réjouissance piégée :
un tournoi prévu dans ses plus infimes ramifications
RSVP (enveloppe ci-jointe)
neuf victoires de suite et une seule défaite
et tout peut basculer du côté du mal
c'est pourquoi la tâche de chacun
est de se positionner sur un échiquier truqué
de façon à renverser l'ordre symbolique
le combat entre le bien et le mal
c'est la plus vieille recette du monde

mais elle fonctionne toujours — regardez
du côté de Walt Disney
on se promène nus avec des gobelets de plastique dans
les mains
et on chante la mélodie du bonheur
«je ne serai que ce que vous êtes» dixit le vieillard
paroles rapportées par son prince qui n'est pas charmant
prince déchu des grandes plaines dévastées
je reviendrai au monde comme à moi
dans ce tournoi de fausses dentelles
rites et contre-rites au rendez-vous des manqués
pleuvent les formes géométriques floues et les poèmes
inachevés
autour des combattants que voici
(l'administrateur prend ici une voix sérieuse) :
un reptile caché — il faut cracher pour pouvoir le connaître
un lieutenant de contingences
un acteur sans rôle ou serait-ce un demi-dieu
aux allures de rien-du-tout
Bruce Lee qui a oublié son habit à la caserne
le mercenaire ne dit rien
tous sont conviés à la cérémonie d'ouverture
qui prend les allures d'un conventum criminel
il suffit de ne pas envoyer la transmission
moi et mes pactes avec l'univers
à tout vouloir contrôler
ce n'est pas pour rien qu'on parle encore de misère aux
nouvelles
quand des hommes des femmes
refusent les ombres d'autres hommes d'autres femmes
est-ce un crime contre l'humanité de leur arracher la tête
le cœur de les brûler vifs
de les laisser agoniser sur un lit de piques acérées
nouveaux jeux d'enfants déjà appris par cœur

il ne fait que réciter la leçon :
élancer le poing vers le visage de l'autre
et attendre « sa réaction »
ce sera *Surprise ! Surprise !* avec Marcel Béliveau
je compte déjà trois heures de jeu à mon actif
le disque commence à s'enrayer comme la transmission de
ma Jetta
qui sera le vainqueur
il crie qui sera le vainqueur
au commencement de tout poème
il y aura l'épuisement du poème



Du dandy au « contemporain capital »

Dire que Jean-Paul Daoust met en scène l'homosexualité dans son œuvre poétique revient à une lapalissade. Or, cette dimension pourtant fondamentale de son écriture — comment parler des *Garçons magiques* et du recueil *Du Dandysme* sans y faire référence? — n'est pas toujours relevée par la critique. Loin de moi l'idée de pointer une lacune, voire une faille, dans les lectures qui ont été faites de la poésie de Daoust; je désire tout au plus esquisser quelques pistes de réflexion sur le sujet, à commencer par les premiers recueils publiés par l'auteur.

Paru en 1976 aux défuntes Éditions Cul-Q, dirigées par feu Jean Leduc, *Oui, cher*, qui se situe à mi-chemin entre le récit et la poésie, correspond en tous points à l'esthétique de la contre-culture: dichotomie entre le littéraire et le trivial; références au dérèglement des sens par les drogues, la musique et la sexualité; éclatement du texte et de ses significations; présence du ludisme. Mais Daoust se distingue de ses contemporains par un phrasé bref, une syntaxe syncopée et une mythologie toute personnelle fondée sur les émotions présentées à l'état brut, et souvent exacerbées ou émoussées par l'alcool, la mélancolie, les nuits homosexuelles et une certaine dose de kitsch et de flamboyance — évoquée ne serait-ce que par le titre du livre. Ces éléments d'un « journal de bord fucké », selon les termes de l'auteur, seront explorés dans ses recueils subséquents.

Si les premiers textes de *Portrait d'intérieur*, recueil paru pour la première fois en 1981 à l'Atelier de production littéraire de la Mauricie, sont à l'instar de *Oui, cher* structurés par une ponctuation qui donne l'impression d'un souffle court, haletant, traduisant la difficulté de dire le mal de vivre, mais aussi le désir homosexuel, les autres poèmes sont affranchis de ces signes, ce qui ne signifie pas pour autant que l'homosexualité y est plus sereine. Chez Daoust elle est toujours synonyme d'attente, d'angoisse, de corps qui se frôlent sans se toucher, d'hommes qui se côtoient sans réellement se connaître ; elle s'articule en fait autour d'un *vide*, d'un vide ontologique et émotionnel, autour de l'absence.

Dans *Poèmes de Babylone* (1982) Daoust poursuit son exploration de l'univers homosexuel avec ses réflexions sur la solitude et la déception amoureuse tout en se penchant plus particulièrement sur le corps masculin, qu'il détaille et qu'il associe, comme le titre du recueil l'indique, à un certain exotisme dans le but de mieux le glorifier. En fait, il s'interroge tout autant sur le corps de l'homme que sur celui, à la fois réel et fictif, de la ville : « T'es beau dans ton taxi sucré / La nuit / La ville se découpe en zones (*zona rosa*) ». Cette dualité « ville / corps » sera la principale thématique de *Taxi* (1984), long poème en prose où la ville, à l'instar du corps de l'amant, est cartographiée dans ses moindres interstices, ses moindres ramifications, complètement déshabillée, dans ses beautés comme dans ses laideurs, par le dandy, ce sujet blasé et dépassé par les évènements qui n'hésite pas à nommer et même à revendiquer sa solitude.

Avec *Les Cendres bleues* (1990) Daoust amorce un nouveau tournant dans son œuvre. Sans revenir trop longuement sur ce recueil, qui a déjà été largement commenté par la critique, je voudrais insister sur ce qui m'est apparu comme sa principale force : son ambivalence, son ambiguïté, c'est-à-dire que Daoust ne propose pas qu'une vision, qui aurait très

bien pu être manichéenne (lire ici *dénonciatrice*), de son drame personnel. Au contraire, il décrit tout en nuances et en demi-teintes la relation trouble « amour / haine » qui se noue entre l'agresseur et sa victime.

Six ans après ce texte phare Daoust fait paraître *111, Wooster Street*, adresse du studio du Québec à New York où la majorité des textes du recueil ont été écrits. Dans ce livre, le dandy est un observateur attentif de la population new-yorkaise, avec ses amoureux, mais également ses prostituées, ses clochards et autres laissés-pour-compte. La deuxième partie, intitulée « Gay Games », fait référence à la fois à la compétition sportive, mais aussi — et peut-être surtout — aux « jeux de l'amour et du hasard » du milieu gai, aux dynamiques de la séduction, aux rencontres furtives et anonymes dans les lieux de promiscuité sexuelle, à l'amour rarement vécu dans la plénitude. Vignettes du milieu gai new-yorkais, clins d'œil chargés d'érotisme où la précision des métaphores et des énumérations relatives au corps prennent les allures de descriptions anatomiques, ces poèmes recèlent aussi une certaine conscience sociale, sans toutefois verser dans la stricte militance. Ainsi, « Live Epitaph », « Gay Pride Parade » et l'épilogue, « La semaine où ILS disparurent », mettent en relief des enjeux cruciaux pour la communauté gaie contemporaine : le combat contre le sida, la reconnaissance juridique et sociale de l'homosexualité, la lutte contre l'homophobie.

Ce (trop) bref essai exigerait certainement des nuances, et surtout d'être modifié en fonction de la production plus récente de l'auteur, mais il n'en demeure pas moins que Jean-Paul Daoust est un contemporain capital, au sens où il jette un regard juste, sans fard et sans complaisance sur le monde gai, sa faune, ses codes, ses modes, ses *corps*.



JEAN-PAUL DAOUST

Les îles de la Ponctuation

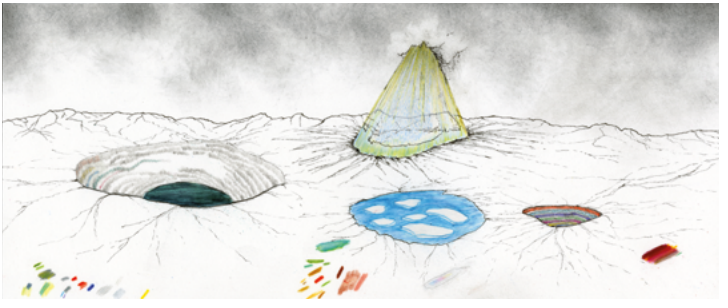
Il y a une ponctuation littéraire à côté de la ponctuation courante
Valery Larbaud

La phrase respire halète se casse
Un mot
Seul comme un point
Un autre l'accompagnant telle la virgule
Saisir la ponctuation dans son ensemble
Pour comprendre le rythme souterrain de l'écriture
Parfois ELLE joue des tours et s'évanouit
Obligeant le lecteur à se confronter à la sienne
Timidement il l'installe dans le poème
Imperturbables les mots se refusent à rire
Et d'île en île c'est le naufrage
Un mot accepte de nous rescaper
La ponctuation copie celle des étoiles
Larguant les mots dans le noir du vide
Qu'un soleil lecteur vient fracasser
De sa beauté cruelle
Le poème se refuse
La ponctuation doit être traitée comme un mot
Et non en esclave
ELLE est cette grande couturière
Qui habille avec une élégance discrète la phrase
Ou la parant parfois d'un bijou

Qui force à admirer l'ensemble
La ponctuation est la respiration de l'intelligence
Du cœur aussi
Tout en laissant une place généreuse à l'imaginaire
La ponctuation est d'une audace tout en nuances
Ainsi est-ELLE dangereuse
Pourtant ELLE n'a rien d'une courtisane
Ou d'une empoisonneuse
Encore moins d'une emmerdeuse
La ponctuation nous guide dans le dédale
Fil d'Ariane indispensable
Chacun et chacune a son Minotaure
Quelquefois le chaos est évité grâce à ELLE
Et le poème lui donne toute son ampleur
Une virgule surgit et c'est l'éclair
La poésie retient sa fougue
Et lui insuffle un nouveau rythme
Moments d'arrêt
Petites morts
Temps de réflexion
ELLE a tous les pouvoirs
Avec son rôle de police
Chaque signe peut se travestir
Ah ! ELLE a ses propres règles
Qu'ELLE bafoue souvent
ELLE fouille les siècles
Comme les symboles les fleurs
ELLE se concrétise tel un parfum animé
Par le souffle du texte
ELLE est aussi un orchestre
Tantôt un instrument
Tantôt une symphonie
ELLE jazze aussi
Improvisant des pistes de lecture

Le poète est le mieux placé pour la connaître vraiment
Pour lui donner toute la place
Car qui d'autre la respecte à ce point-là ?
Même si la poésie la tient souvent à distance
Le poète rêve en mots
Et si les mots rêvaient de la ponctuation idéale ?
Une virgule mute en sangsue folle
Un point un rocher où se fracasse toute une phrase
Et les trois points des îles de brume
Où s'engage à ses risques l'imagination
Car la folie reste toujours possible
Les planètes sont un bel exemple de création
Divinement ponctuée
Comme on aimerait imaginer Dieu
Vivant dans un point
Sans ponctuation tout semble impossible tout à coup
Un trou noir qui aspire les mots
Sur cette planète des animaux portent avec fierté
Une ponctuation à la fois décorative
Mais leur servant de camouflage
Donc de survie
Les points sur l'ocelot
Ou est-ce la girafe ?
Ou la face du chat ?
Les ifs et leurs points d'exclamation !
Les coquillages en virgules
En points d'interrogation
Les parenthèses noires sous les griffes du chien
Et que dire des reptiles ?
Des poissons ?
Des crustacés ?
Des amphibiens ?
Des insectes ?
Ah ! les points fabuleux de la coccinelle !

Les tirets de la sauterelle !
Les guillemets translucides de la libellule !
L'astérisque de l'étoile de mer !
Et les fruits !
La pluie tombe en tirets obliques
Tant de signes ici et là
Les nuages peuvent les copier tous !
La danse de la ponctuation
Si efficace
Si gracieuse
Et si féroce
Feux de circulation
ELLE exige
Sinon c'est l'accident
Voire la mort
Le faux sens
La mauvaise interprétation
Tout est possible
Même invisible ELLE est là dans chaque phrase
Prononcée à voix haute
Murmurée
ELLE est partout
Jusque dans le silence



Dans un texte en prose subitement un poète est saisi par le poème de la ponctuation. Il revient aux mots qu'il était en train d'écrire, et qu'il avait abandonnés pour lire un roman. Terrassé il regarde, contemplatif, la beauté de la virtuosité mise en place. Assommé par cette découverte, il ne voit plus la virgule ou le point de la même manière. Comme un peintre qui viendrait de découvrir une nouvelle couleur. Un amoureux un nouveau sentiment. Un saint une extase qui lui fait entrevoir le sublime. Un architecte une structure unique. Un parfumeur une odeur. Un musicien une mélodie à la géométrie renversante. Les signes de la ponctuation deviennent une nuée d'oiseaux exotiques, une fresque comme seul l'automne en est capable sous un soleil froid. Des visions l'enivrent. Et si la ponctuation était d'une lucidité terrifiante? Et si ELLE était le cœur de la phrase?

Alors à ses risques et périls il plonge dans la phrase et jouit à l'idée que là, il va mettre une virgule, et ici un magnifique point d'exclamation va surgir! Il soupire comme un nuage dans le ciel. Il aimerait saisir ces signes et les voir se débattre au creux de sa main. S'en mettre sur tout le corps. Dans la figure. Les avaler même! Les sentir glisser entre ses organes, charriés par le sang. Le cerveau s'allume. Écran d'ordinateur. Et il devine ses paupières mettre entre parenthèses ses yeux hallucinés. Puis une phrase de Victor Hugo lui saute au visage: «La vie, sorte de parenthèse énigmatique entre la naissance et l'agonie.»

Devant ces signes si familiers, qui lui sont devenus tout à fait méconnaissables, il médite. Le doute s'installe. Que deviendrait le monde sans ponctuation? Un fabuleux poème à décoder? Un chaos insupportable? Le poète ne sait plus où donner de la tête. Furieux il ferme l'ordinateur. Son cerveau résiste. Comme il voudrait, très Marguerite Duras, laisser la ponctuation aller à sa perte. Mais il sait que ce désir est un

souhait creux, une illusion forcée. Il s'oblige à reprendre le texte poétique qui est là, qui l'attend avec arrogance. Voire méchanceté. Comment maintenant pouvoir dompter la furie de tous ces signes, dont il n'avait pas soupçonné jusque-là l'importance? En faisant semblant de rien? Impossible. Sur la pointe des doigts il rentre dans le texte, guettant la moindre défaillance où il pourrait se faire attaquer et mordre, par un point d'interrogation par exemple, ou se faire sucer le sang par une virgule rendue folle de rage. Il en met une, ELLE ne bouge pas. ELLE reste bien là, sagement. À sa place. Même l'accent grave et l'accent circonflexe; et l'autre virgule qui lévite en l'apostrophant gentiment. Calmé, il reprend le poème. Maintenant ce sont les mots qui lui font peur. Il est trop tard. Il sait que la folie approche.

Inexorablement.



Le chantier du poème

J'ai connu Nicholas Giguère grâce à Pierre Ouellet et à la revue *Les écrits*, à l'occasion des soixante ans de cette dernière ! (Bon anniversaire aux Écrits, un anniversaire dans le contexte actuel digne du Guinness). J'ai donc reçu un poème de N.G., qui est venu me chercher.

D'abord par la franchise qui habite ce texte parlant de la démarche de l'écriture poétique où « des mots replient et déplient le réel ». C'est exactement ça. Et ce réel ici s'affiche à travers « l'écran couleur », ou sur « un formulaire gouvernemental » d'où la poésie peut surgir même si « la route menant à l'écran couleur est longue ».

Un lecteur de poésie aime remâcher les mots de l'autre pour refaire le poème à sa façon, car un vrai lecteur réécrit le texte. Il se l'accapare, le retourne sous toutes ses coutures, et selon les images que le poème provoque revoilà un nouveau montage.

J'ai eu du plaisir à lire le texte de N.G. car il est jouissif. Le rythme est endiablé, jazzé. D'ailleurs le poète ici ne se gêne pas pour se dire qu'il joue : « je compte trois heures de jeu à mon actif ». Et la dérision entre en scène. Le désarroi aussi. La révolte. Entre des repères nommés Nicole Brossard, (« J'ai besoin d'un horizon devant moi comme / Nicole Brossard »), Bruce Lee, Walt Disney... le poème trace ses méandres où à chacun de ses détours le lecteur est surpris et fasciné.

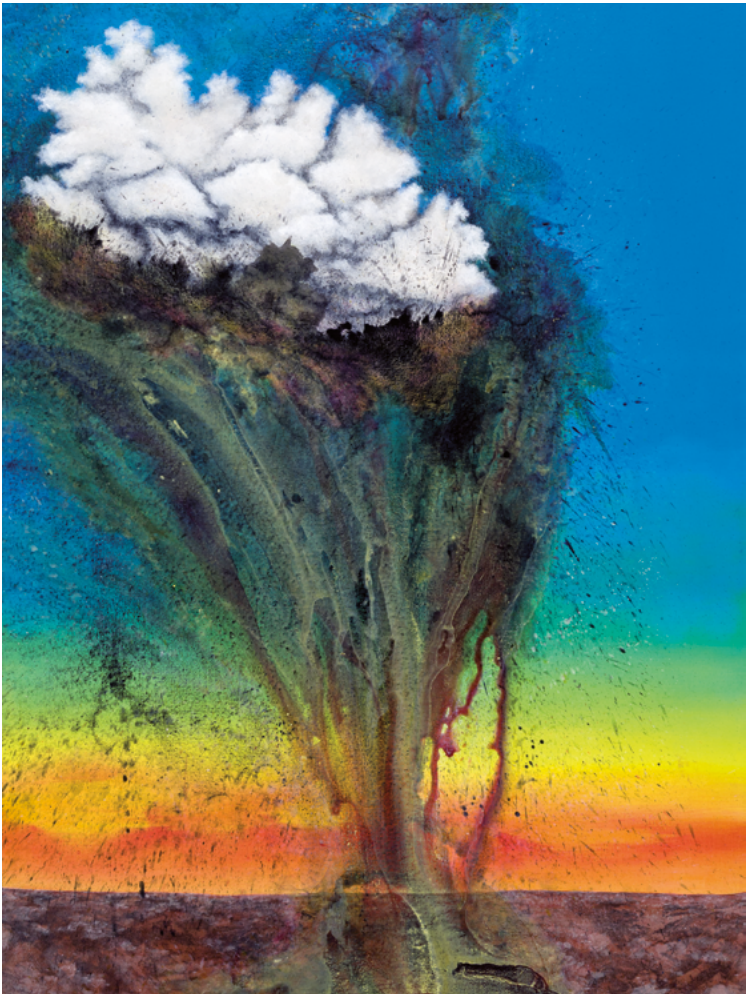
Il y a des poèmes que nous lisons que nous aurions aimé avoir écrits. Celui-ci, intitulé « Chantiers », est de ceux-là. La nervosité de son écriture me touche par ses contrastes, c'est-à-dire ses changements de ton dans un même élan. Tenez, comme celui-ci : « ajustez votre sécheuse comme vous voulez / elle produira toujours de mauvaises couleurs ». Nous voilà prévenus de ce que sera le reste du poème qui finira k.o. : « au commencement de tout poème / il y aura l'épuisement du poème ». D'entrée de jeu N.G. avait écrit : « au commencement il n'y a pas de poème ». Et le poème de se refermer comme une huître.

C'est un poème que j'aimerais entendre lire par son auteur pour y palper tout le rythme endiablé de ce lyrisme qui « grésille sous le métal ». Je l'imagine en train de dire avec nonchalance : « regardez / du côté de Walt Disney / on se promène nus avec des gobelets de plastique dans les mains / et on chante la mélodie du bonheur ». Cette ironie-là me plaît.

Je ne connaissais pas Nicholas Giguère. Je le rencontre grâce à ce poème dont je me fais volontiers complice. Je lui laisse donc les derniers mots : « un acteur sans rôle ».

FRANÇOIS BLAIS
GILLES PELLERIN





FRANÇOIS BLAIS

La poésie didactique

J'affirme ceci : dans la vaste majorité des cas, la poésie contemporaine se résume à l'association de mots n'ayant en temps normal rien à démêler entre eux, cela dans une grotesque frénésie d'originalité à tout prix. Ou encore à l'expression des tressaillements de l'âme dans un langage crypté, destiné à n'être compris que de l'auteur lui-même, et parfois de la personne pour laquelle l'auteur a un intérêt sentimental. Il arrive aussi à la poésie d'être le fait de prosateurs au souffle court, croyant écrire des poèmes sous prétexte qu'ils organisent leur verbiage « en étage ». (« La poésie : faire ENTER à tout bout de champ. » [Vickie Gendreau, *Drama queens*])

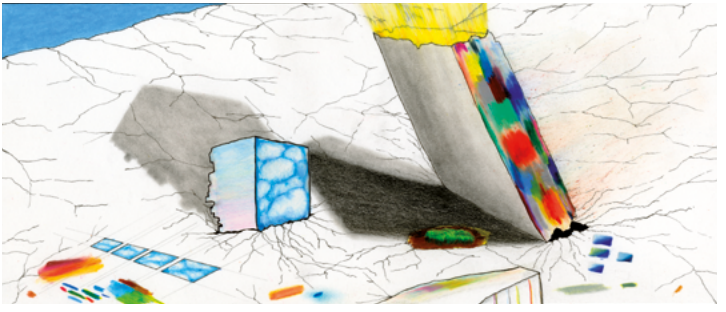
Un poète d'aujourd'hui croirait déchoir en écrivant clairement, en traitant un « sujet », et tu passeras à ses yeux pour le dernier des ploucs, un indécrottable provincial, si tu lui demandes ce qu'il faut entendre, au juste, par : « Amour délice et orgue / pieds nus dans un jardin / d'hélices hier j'écrivais pour en arriver au sang / aujourd'hui j'écris amour délice et orgue / pour en arriver au cœur / par le chemin le plus tortueux / noueux noué / chemin des pierres trouées / pour en arriver où nous en sommes » (Roland Giguère, *Forêt vierge folle*), ou encore par : « Je parle aux objets dans la nuit, / je n'existe pas / sans liens à soupeser. / Une fenêtre est trahie / par le drap de l'amour : / un rideau en caoutchouc mauve. » (Denis Vanier, *L'urine des forêts*)

Pourtant, de l'Antiquité la plus reculée jusqu'à tout récemment, il était tout à fait honorable pour un poète d'écrire pour les gens, du moins pour une élite assez nombreuse. Le *Don Juan* de lord Byron fut un best-seller en son temps ; les journaliers de l'époque élisabéthaine se rendaient au Globe pour voir jouer les pièces de Shakespeare — un penny pour une place debout ; les épopées d'Homère étaient récitées sur les places publiques, et le premier quidam venu, à Sparte ou à Halicarnasse, pouvait en réciter de larges pans. (Demande à un type dans la rue de te réciter deux vers de Gaston Miron, pour voir.) La poésie contemporaine, elle, ne s'adresse à personne. D'ailleurs, personne ne lit la poésie contemporaine. (Si un poète t'obstine là-dessus, fais-le taire en lui demandant de te montrer son dernier chèque de redevances.)

De l'Antiquité la plus reculée jusqu'à tout récemment, c'est-à-dire jusqu'à l'avènement du romantisme et de son obsession malsaine pour le Moi, les sentiments exacerbés et les effets bizarres, il arrivait que les poèmes parlassent d'autre chose que de leur auteur. Certains relataient des batailles ou des événements marquants ; certains faisaient le portrait de personnages illustres ; d'autres, à l'instar des tableaux de genre en peinture, décrivaient des scènes de la vie quotidienne. Il existait même des poèmes, et c'est là que je veux en venir, dont le but consistait à transmettre un savoir. Le poète contemporain ne pourra réprimer un frisson de dégoût à cette idée, et il considérera la locution « poème didactique » au pire comme une choquante hérésie, au mieux comme un oxymoron ingénieux. Pourtant, de plus grands que lui s'y sont frottés sans en éprouver la moindre honte. Le grand Molière, dans sa *Gloire du Val-de-Grâce*, prend comme prétexte la description d'un édifice public pour rédiger un véritable traité de peinture. Avant lui, Aratos de Soles (né vers 315 avant J-C) consignait, dans son long poème *Les Phénomènes*, les connaissances astronomiques et météorologiques de son temps. Ronsard, dans son *Institution*

pour l'Adolescence du Roy tres-chrestien Charles IX de ce nom, dresse un programme éducatif complet à l'usage du fils du roi. Boileau, dans son *Art poétique*, mêle préceptes moraux et conseils techniques sur l'écriture. Le dernier à s'être donné pour but de communiquer des informations par le biais de la poésie est sans doute Voltaire dans son *Épître sur la philosophie de Newton*, écrite en 1738.

Je veux profiter de ma grande influence dans le milieu des Lettres pour ressusciter ce genre mort depuis près de trois siècles. Je déclare, poète, que tu t'es suffisamment gratté le bobo, que tu as suffisamment pété dans l'eau des mots dans tes plaquettes vendus à 32 exemplaires (dont dix à ta mère), je déclare qu'il est temps que tu lâches l'âme deux minutes (tu n'es pas si intéressant que ça, ton ex non plus) et que tu nous apprennes des choses utiles. Tiens, puisqu'il faut bien commencer quelque part, je brise la glace avec une pièce de mon cru (en octosyllabes, ou à peu près) sur cet élément nutritif essentiel qu'est l'acide folique.



L'acide folique

Muses ! J'implore humblement votre aide
La tâche que j'entreprends est raide
Je veux chanter l'acide folique
En quelques strophes magnifiques

Il faut savoir pour commencer
Qu'on parle ici d'une vitamine
Du groupe des vitamines B
(Dont fait partie la biotine)

On trouve aussi dans cette famille
La bien connue riboflavine
Qui rend la peau soyeuse et fine
S'il faut en croire les revues de filles

En ce qui concerne l'acide folique
En quoi nous est-elle bénéfique ?
Cette fichue vitamine B9
Me rendra-t-elle fort comme un bœuf ?

Non, mais elle a d'autres vertus
Elle aide à prévenir la démence
La dépression et le scorbut
Ce n'est pas rien quand on y pense

(Bon, j'ai menti pour le scorbut
Je l'ai carrément sorti de mon cul
Juste pour rimer avec « vertus »
Mais on ne m'y reprendra plus)

Les bienfaits de cette molécule
Se feront surtout ressentir
Quand vous prendra la ridicule
Fantaisie de vous reproduire

Elle est, de fait, indispensable
Au bon développement du fœtus
Et d'une manière générale
À tout ce qui se passe dans l'utérus

Les spécialistes en recommandent
La consommation quotidienne
On en retrouve dans les amandes
Les légumes verts, les fruits, les graines

Si, étant d'humeur indocile
Tu passais outre cet avis
C'est que tu es un imbécile
Une tête brûlée, un étourdi

Cette rébellion va te passer
Le jour où tu seras carencé
Les symptômes sont à faire pleurer
Palpitation, glossite, diarrhée

Anémie et perte de poids
Changement d'humeur, dommages au foie
Maux de tête, état nauséeux
Pour ne nommer que les plus joyeux
Bref, si tu tiens à ta santé

À celle de ta postérité
Tu feras de la vitamine B
(La 9, faut-il de préciser ?)
L'amie fidèle de tes journées
La souveraine de tes pensées



Doublé

Le 3 mars dernier, Pierre Ouellet me fit l'honneur de m'inviter à contribuer au numéro anniversaire de la revue *Les écrits*. J'aurais accepté par pur calcul (*Les écrits* étant parrainés par l'Académie des lettres du Québec, l'Académie des lettres du Québec décernant le Ringuet, le Ringuet étant mon saint Graal personnel), mais, nonobstant cela, je fus d'emblée séduit par cette histoire de « passage de témoin », cette idée lumineuse de former des duos composés d'un jeune auteur et d'un vieux mandarin des lettres. Je m'amusai pendant quelques minutes à tenter de deviner à quel écrivain de la relève je serais jumelé.

Cependant, dès le second paragraphe du courriel de Pierre Ouellet, je constatai avec incrédulité que l'on me rangeait — moi né sous le pontificat de Paul VI, à l'époque où Jacques Lemaire était premier marqueur des Canadiens, moi avec ma barbe poivre et sel et mes huit romans au compteur — parmi les « jeunes ». Comme il s'agissait à coup sûr de la dernière fois de ma vie que l'on me faisait manger à la table des petits, je décidai de ne pas m'en formaliser. Je lus en diagonale le reste du courriel, pressé d'arriver à la fin pour découvrir quel vieillard m'avait été attribué. Gilles Pellerin. Chic alors ! J'allai demander à Wikipédia qui était ce monsieur Pellerin. L'encyclopédie en ligne me répondit qu'il s'agissait d'un « acteur, humoriste et monologuiste québécois ayant travaillé sur scène, à la radio et à la

télévision. [...] Il doit sa première notoriété au statut de victime que Jacques Normand lui fait coller à la peau en le criblant de flèches humoristiques sur sa petite taille, sa maladresse et ses manières lourdaudes. [...] Il meurt le 15 août 1977 [...] Sa disparition est trop peu remarquée, son décès s'étant produit la veille de celui d'Elvis Presley.» Ainsi donc, c'était d'un travail de réhabilitation que l'on me chargeait ! Il me fallait, en quelques centaines de mots, rendre à Gilles Pellerin la gloire posthume que le King de Graceland lui avait mesquinement dérobée.

Je déconne, je sais parfaitement qui est Gilles Pellerin. Pour commencer, c'est un auteur important (et puis, hein, Google a beau classer l'écrivain en seconde place, derrière l'humoriste, l'écrivain a l'avantage d'être toujours vivant, en tout cas aux dernières nouvelles), doublé d'un éditeur possédant un flair très sûr pour dénicher les nouveaux talents.

Ma première rencontre avec Gilles Pellerin remonte à juin 2006, après qu'il m'eut convoqué à son bureau pour m'agiter sous le nez un contrat d'édition. Quelques mois plus tôt, j'avais posté mon premier roman à six ou sept éditeurs, sous un pseudonyme féminin (j'espérais, en agissant de la sorte, que mon manuscrit soit mis sur la voie rapide par les éditeurs libidineux et, de fait, Bertrand Laverdure fut prompt à donner signe de vie), décidé à signer avec le premier qui m'agiterait un contrat sous le nez. Je ne savais rien de la politique éditoriale de L'instant même, mais être publié me semblait alors une chose si importante que je me serais jeté dans les bras de Mortagne, de JCL, ou même des Éditions Z'ailées un coup parti.

Le seul auteur de L'instant même dont l'œuvre m'était familière était Gilles Pellerin, dont j'avais ouvert le *Principe d'extorsion* en 1991 ou 1992 (en tout cas j'étais au cégep), animé de toute la mauvaise foi du monde, bien décidé à trouver cela imbuvable. Pour commencer, je trouvais la couverture plutôt

moche (là-dessus, mon opinion n'a pas varié), et ma dignité se rebiffait à l'idée de parcourir l'œuvre d'un auteur au nom si prosaïque. À l'époque je lisais les bouquins de gens appelés Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski, Louis-Ferdinand Céline, Nicolas Gogol et Boris Vian ; il me semblait donc inadmissible qu'un type du nom de Gilles s'occupe de littérature. « Gilles Pellerin » avait sa place sur une camionnette ou une devanture (« Gilles Pellerin portes *&* fenêtres », « Les excavations Gilles Pellerin Inc. », « Gilles Pellerin *&* fils entrepreneur général », etc.), pas sur la couverture d'un livre. Pas d'un bon, du moins.

Outre cette tare rédhibitoire, l'auteur de *Principe d'extorsion* occupait d'emblée la place la plus basse dans mon estime, du fait qu'il s'agissait d'une lecture imposée. Pire encore : une lecture imposée par Serge Fournier, ce raseur de calibre mondial. (Il m'avait donné le choix entre Gilles Pellerin et Gaëtan Brulotte, mais Gaëtan me semblait encore plus scandaleux que Gilles comme nom d'auteur, malgré la touche de distinction amenée par le tréma.) Je décidai donc que j'avais un quart d'heure à consacrer au recueil de monsieur Pellerin, lire la première nouvelle, la dernière, et peut-être une autre au hasard, la plus courte du lot, par acquit de conscience. Après tout, un quart d'heure, c'est ce que j'avais daigné consacrer au *Survenant*, et j'avais tout de même attrapé 95 % (à une époque où Google n'existait pas).

Je n'avais rien compris à la première nouvelle du recueil, celle à propos du type qui fait rire son collègue en racontant l'histoire des trois gars qui voulaient aller à l'opéra. Mes souvenirs sont flous, mais il se peut bien que mon incompréhension fût justement ce qui me poussa à poursuivre ma lecture, blessé dans ma dignité à l'idée que Gilles Pellerin fût au-dessus de ma tête. La deuxième nouvelle m'avait semblé moins abstruse et m'avait même fait sourire. La troisième (« Son nom : Nathalie »), était non seulement tout à fait lisible, mais j'en avais trouvé la chute ingénieuse. Bref, Gilles Pellerin a

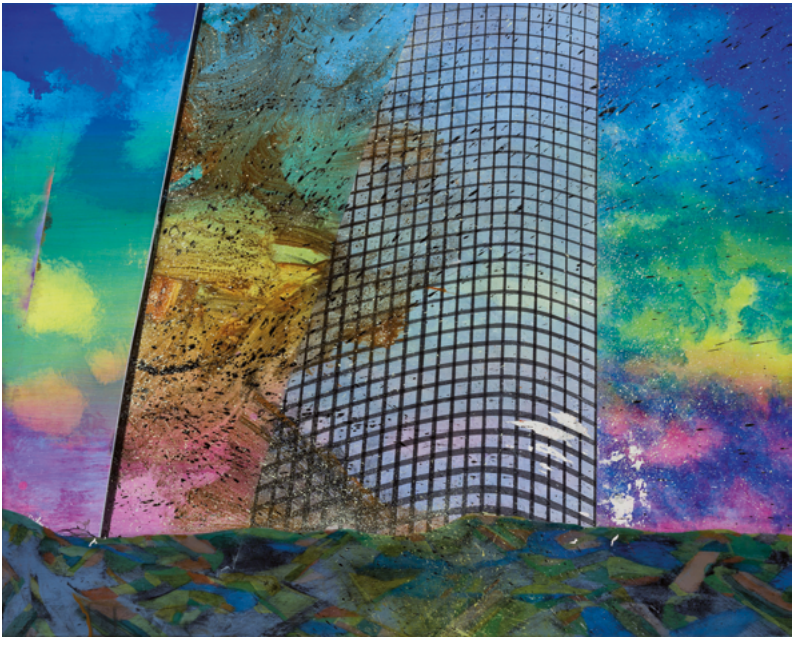
réussi là où madame Guèvremont avait échoué : retenir mon attention au-delà de ce quart d'heure. J'ai lu *Principe d'extorsion* d'une couverture à l'autre, en un après-midi et, bon prince, je me suis avoué à moi-même (mais à personne d'autre, surtout pas à Serge Fournier) que j'avais passé un bon moment.

Je n'étais pas très porté sur l'analyse littéraire à cette époque, j'aimais ou je n'aimais pas, sans chercher à comprendre la cause de mes enthousiasmes. Aussi je ne m'expliquais pas ma jubilation à la lecture de « Doublé », ma préférée du recueil. J'avais aimé « Doublé » parce que c'était une bonne nouvelle, point. (C'est encore ma nouvelle préférée de Gilles, et une de mes nouvelles préférées tout court, quelque part dans mon top 10 personnel, en compagnie d'*Une banale histoire*, du *Motif dans le tapis* et du *Nez*.) Je dois admettre que je ne suis pas davantage porté sur l'analyse littéraire aujourd'hui, malgré que j'aie, depuis quelques années, entrepris d'écrire professionnellement (ha! ha! ha!). N'ayant pas coutume de penser pour mon propre compte, il m'arrive heureusement de lire des auteurs qui pensent.

C'est ainsi que, de nombreuses années après avoir lu mon premier recueil de Gilles Pellerin, j'ai pu, grâce à un écrivain polonais, mettre des mots sur mon engouement pour « Doublé », comprendre ce qui m'avait tant réjoui à la lecture de ce récit aux accents proustiens se terminant par une blague de potache. Il a fallu que Gombrowicz me parle d'immaturité pour que je réalise que j'aimais surtout les écrivains immatures, ceux qui pratiquent le sabotage, le gaspillage, qui soufflent avec nonchalance sur le château de cartes patiemment érigé. J'aime ceux qui s'amusent à créer des formes sans toutefois se soucier de créer la forme parfaite. Mieux : ceux qui, s'ils sentent la perfection approcher, font délibérément un couac pour la tenir à distance : « L'écrivain auquel je pense ne se mettra pas à écrire, lui, parce qu'il se considère comme mûri, mais au contraire parce qu'il connaît son immaturité,

sachant bien qu'il n'a pas triomphé de la forme et qu'il est celui qui monte mais n'est pas arrivé au sommet, celui qui veut se réaliser mais n'a pas encore atteint la réalisation.» (Witold Gombrowicz, *Ferdydurke*)

Je ne suis pas certain que mon éditeur (qui est tout de même Chevalier des Arts et des Lettres de la République française) va aimer que je le traite d'immature. D'ailleurs ce n'est pas quelque chose que j'oserais lui dire à deux pouces du nez, mais là, en pyjama dans mon salon, ça se fait bien. Remarquez, je ne lui dirais pas davantage que je le tiens pour un grand écrivain, ces choses-là ne se disent pas. Mais devant mon clavier, j'ose le proclamer : j'aime cet auteur, même si les couvertures de ses bouquins sont plus souvent qu'autrement horribles.





GILLES PELLERIN

La poussière et la fureur

Je suis né d'un accident.

Même enceinte jusqu'au trognon, ma mère n'allait pas refuser une balade en Duster par un vendredi soir d'été. Une bête d'un autre temps qu'un maladroit est allé planter dans le décor. Ma mère était assise sur le siège du mort. Lui : de multiples fractures dont il est resté paraplégique. D'une voiture sport à un fauteuil roulant : la consécration ! Moi : sorti par césarienne une fois à l'hôpital.

Pendant un moment j'ai été porté par un cadavre. D'une certaine façon j'ai déjà été mort. À l'autre bout du cordon ombilical ça ne répondait plus, si tant est qu'un fœtus demande quoi que ce soit à sa mère.

Je ne demande rien à personne. Mon grand-père a passé la fin de ses jours à chercher de qui, de quel homme j'étais le fils. Il soupçonnait le gars au Duster, mais avant l'accident on n'avait jamais entendu parler de quoi que ce soit entre ma mère et lui. Combien de fois ma grand-mère ne l'a-t-elle pas imploré de se chasser les idées noires de la tête ?

« Qu'est-ce qui te dit que ce sont des idées noires ? » Je vois assez mal mon grand-père rechercher un homme pour l'assurer des bons sentiments qu'on a parfois pour son gendre.

« Je te connais comme si je t'avais fait.

— Il y en a qui font mais qui ne savent pas ce qu'ils ont fait. »

Ce qu'ils ont fait, c'est-à-dire la faute, c'est-à-dire moi.

Je ne demande rien ; je n'offre pas grand-chose non plus : rien pour aider mon grand-père, pas la moindre ressemblance avec qui que ce soit. Je n'ai jamais ressemblé à personne d'autre que ma mère. Je me suis laissé pousser la barbe dès que j'ai pu.

À l'école, Mademoiselle Jeanne, l'institutrice en je ne sais plus quelle année, avait réclamé des photos de notre naissance. Une grande pédagogue : chacun racontait sa petite histoire, gnagnagna. Des photos du jour 1, chacun en a, c'était à la mode quand nous sommes nés. Joëlle, qui fait toujours mieux que tout le monde, avait présenté une vidéo. Elle aussi est née par césarienne : Mademoiselle Jeanne a tiré une de ces têtes. Elle n'a jamais renouvelé l'expérience, j'en suis certain. Moi : ma grand-mère conservait dans le placard de la chambre les articles de journaux sur l'accident. « L'homme s'en est tiré indemne, mais il gardera des séquelles permanentes de l'embardée. L'alcool serait en cause. » Les photos ont fait leur effet.

On a tout raconté à ma grand-mère. Elle m'a passé un de ces savons. Je crois qu'elle engueulait son mari par-dessus mon épaule. La morbidité, très peu pour elle. Alors que pour moi, fringues noires, attirail néo-gothique, musique métal, ça allait constituer la toile de fond de mon adolescence. À peine si j'ai modifié mon accoutrement à l'enterrement de mon grand-père.

J'en connais maintenant un rayon sur les bagnoles : carrosserie, mécanique, calendriers de garage, un roman de James Ballard trouvé dans la bibliothèque familiale, un endroit que ma grand-mère se contente d'épousseter aveuglément : *Crash*, cadeau posthume de celle qui m'a porté. Au cours de socio j'ai consacré mon travail aux mœurs automobiles. Belle note que j'ai eu un moment le désir de signaler à ma grand-mère. Tout compte fait ça ne cadre pas avec la situation.

Moi : « On sait comment ça se passe en Duster : le gars épate la fille et ça lui donne tous les droits. »

Son regard indique qu'elle sait où je veux en venir. Je ne la déçois pas. « Ta fille sortait beaucoup avec des gars de chars. » À ce propos, pas besoin de mener l'enquête : dans un trou comme le nôtre, les bonnes âmes se chargent de te raconter tout ce qui à leurs yeux peut t'avilir.

Sa grossesse a dû embêter ma mère. Puis elle a compris qu'on ne peut pas tomber plus enceinte qu'on ne l'est déjà. Alors, les gars, on y va à fond la caisse.

Ma grand-mère est entrée dans une fureur noire. « Ta fille » en préambule, autant allumer une bombe — elle. Explosion : tout y est passé, de mon enfance à mon ingratitude, de mon linge troué à mon anniversaire de neuf ans quand, au lieu de les souffler, j'ai allumé des photographies de ma mère avec les chandelles. Le vacarme a fini par passer, le ton, baissé.

« Ta mère était une bonne fille.

— Je n'ai pas dit le contraire : je ne fais monter que des bonnes filles dans mon char. Tu ne diras tout de même pas que Joëlle Bienvenue, c'est une putain. Pas une petite Bienvenue ! »

Si on pouvait effacer ce qu'on a dit, j'enlèverais la dernière réplique. Je n'ai jamais été doué pour les dialogues. Pas davantage pour les excuses. J'ai tourné les talons et suis parti relire mon héritage assis dans mon gros bazou couleur de désert californien. Un Duster d'autrefois, rafistolé à temps perdu, dans le garage au pied de la côte, débosselé, carrossé comme au jour de sa naissance. Il suffit de proposer une balade et de faire gronder l'engin sous le capot : aucune fille ne peut résister. Joëlle Bienvenue n'est qu'un des personnages secondaires de cette histoire.

Le personnage principal est ailleurs : un amateur de chars, que j'aimerais faire monter. Le fauteuil motorisé n'a rien changé à ses vieilles habitudes : toujours le nez fourré à l'atelier

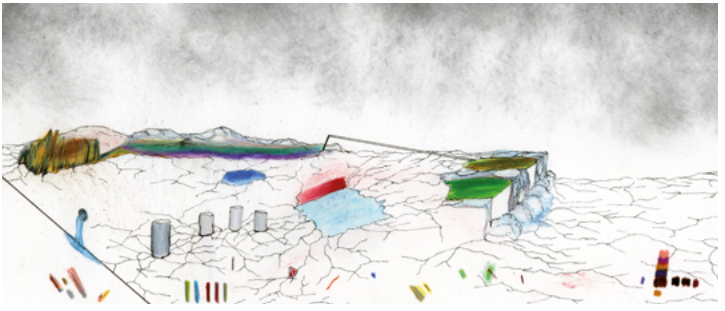
mécanique. Mon Duster a pour ainsi dire ressuscité sous ses yeux. Nous nous sommes habitués l'un à l'autre, si bien qu'il m'arrive de me demander s'il a déjà su qui je suis par rapport à la passagère *malchanceuse.* Par rapport à lui.

Le temps efface tout, ne cesse de répéter ma grand-mère, tout en me parlant sans arrêt du « temps d'avant ».

Je ne suis pas de ce temps-là, je suis né d'un accident.

Je laisse traîner l'appât. Un bon vendredi soir, j'inviterai l'invalide à monter à mes côtés, le temps d'une balade. Je le prendrai dans mes bras pour le caler dans le siège du mort. Il va commencer par refuser, c'est un bougonneux, il maugrée plus qu'il ne parle, jamais un sourire. Ou presque, et il y en a eu un de trop : nous avons la même dentition, ça m'a frappé la première fois qu'il s'est détendu, au garage, assez pour rigoler aux histoires de cul qu'on se raconte devant un beau char. Je ne ressemble donc pas qu'à ma mère.

Nous ferons le tour du bolide, il ne pourra s'empêcher de lui caresser les ailes. Une fois que nous serons assis, je ferai rugir le moteur. « Autre chose que de la musiquette de fauteuil, hein ? » J'aimerais que ça commence à sentir le traquenard, le temps qu'on se rende là où émergeront les souvenirs d'une ivresse ancienne, car je sais dans quel chemin je vais pousser le moteur à fond. Je ne serai pas soûl. Je serai précis.



Sans qu'on puisse dire d'une voix qu'elle est barbue

Sans qu'on puisse dire d'une voix qu'elle est barbue, y avait quelque chose de cette couleur quand j'ai parlé, par téléphone, pour la première fois à François Blais. Le comité de lecture de L'instant même m'avait prévenu de la qualité du manuscrit d'une inconnue, juvénile par le prénom, que j'ai oublié, et mauricienne par le patronyme, Grenier. Mon chauvinisme étant universellement[1] connu, surtout de mes proches, on m'avait appâté en me faisant savoir qu'une partie de l'intrigue se situait à Grand-Mère (et l'autre à Québec). Et moi d'appeler cette Ixelle (féminin de *Ixe*, prononcé *Icelle*) Grenier. À l'autre bout, la voix est amène quoique barbue, un peu hésitante dans le « C'est moi », presque apeurée d'apprendre que le manuscrit d'*Iphigénie en haute-ville* a été accepté, qu'il a suscité un unanime enthousiasme, y compris chez celui qui lui annonce la nouvelle, fin connaisseur de Grand-Mère à une autre époque et depuis longtemps adepte de la distanciation narrative.

Les corrections sont apportées : Icelle est François Blais, ce qui en somme est un travestissement tout à fait conforme aux jeux de glisse, d'échanges, de coulisse auxquels l'auteur se

1. Un chauvinisme universel : il y a des oxymores de cette eau au premier acte de *Roméo et Juliette*.

livrait — et continuerait de le faire, cela je ne peux alors le savoir.

(J'écris ces lignes à la sortie d'un concert — ce que je peux signaler, car l'écriture de François s'exerce souvent, pour ne pas dire toujours, sur deux paliers, la fiction et une autre fiction qu'on appellera réalité — et j'ai l'impression que lire un roman de Blais, c'est comme répondre à une offre d'emploi qui réclame un tromboniste surnuméraire, à deux minutes de l'entrée du chef sur la scène : on vous met un trombone à pistons entre les mains alors que vous n'avez jamais joué que du trombone à coulisse dans une formation comprenant aussi une agrafeuse, une caisse claire et un didgeridoo soprano — une circulaire farcie de coupons-rabais servant de partition.)

On ouvre un Blais en sachant désormais, car il en est à huit romans[2], que la notion même de récit est au centre de l'intrigue. Des personnages, certes, vont et viennent (ou sont d'une prodigieuse immobilité), mais le plaisir a été placé en creux, entre eux et ce qu'ils disent, pensent et ne font pas, entre ceci et ce que le lecteur (je parle de moi) pense d'eux et que souvent ils lui révèleront, comme si dans le livre on savait ce qui se passe hors du livre, en particulier dans la tête de qui tient le livre ouvert. Mais ils ne savent pas tout : du récit monte parfois une voix barbue. Alors je me dis que François écrit un peu pour moi.

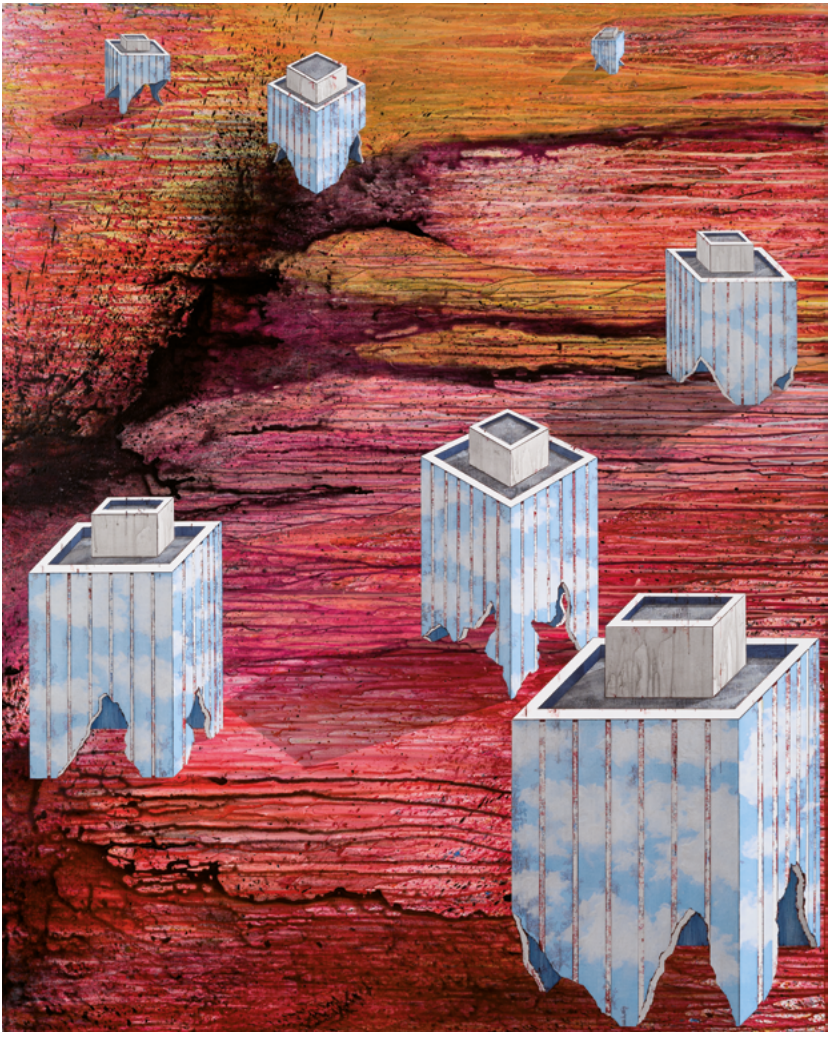
Lire est une aventure, lire François Blais me dispense des jeux vidéo, des films poche, des tournées d'Halloween, de l'autocritique et du traité sur les responsabilités éthiques des écrivains à l'égard de leurs personnages. Tout cela on le fait pour moi.

---

2. Hâtez-vous de lire sa présente contribution, car il a pris l'habitude de publier un roman autour des ides de mars.

GENEVIÈVE BOUDREAU
JEAN ROYER





GENEVIÈVE BOUDREAU

Une fin heureuse

Ils ont semé nos dents
dans la neige
poussé la porte
tant de froid froisse les bêtes
je n'aurai ni mains ni langue
j'aurai désappris
la chaleur

l'horizon sera un
grand corps recourbé

Il n'y aura pas de printemps
j'abattrai l'hirondelle
nous plumerai le cœur laisserai
grogner le temps
devant son feu de bois
tu me reprocheras
la lumière
affaissée des dimanches

chaque soir la même absence réclame
d'être endormie
c'est injuste me diras-tu

et je n'aurai pas assez de salive
pour te répondre

Ils ont laissé dormir les chiens scellé
les portes
il n'y avait
pas de guerre mais des
matins de linge sale
ils auront
peint la maison en jaune
changé la literie posé des stores
laissé la mémoire sur des tablettes
du Canadian Tire

rien ne peut commencer
ils n'avaient pas d'histoire ils ne voulaient
qu'une fin heureuse

je regarderai derrière
porterai tout le sel il n'y aura
plus assez d'eau
pour me dissoudre

Ce ne sera qu'un point
de lumière
un désir imbécile
nous laisserons l'amour
se sauver en vitesse
nous engraisserons
nos corps malades

donnerons un enfant en pâture
je connais la formule tu diras
qu'il n'est pas trop tard
pour espérer
j'accepterai de céder
pour que tu vives un peu
tu n'en sauras rien tu ne voudras pas
me reconnaître
dans cet éloignement

Comment poser la question
du paysage ils ont tiré
l'horizon à la règle
sur des murs bleus

le jour est étranger le jour me ressemble
son souffle est lourd il n'y a
plus vraiment d'amour le temps
sépare les chambres
divise chaque regard

M'annonceras-tu
le calme glissement des oies
aucun vent ne protège les départs
contre l'abrupt de la terre
l'aile brisée le plomb les mains
enserrant ce peu la beauté
expulse un dernier râle
la mort ne sera jamais propre

Quelque chose se perd dans la page
les mots tombent nous les poussons
du pied
je feins de ne pas savoir pourquoi
la lumière fait silence
tu voudras écrire cela et comment
la vie pourrait
sourdre

je te dirai que les bêtes
hurlent mieux que nous

L'image de la maison
s'écaille lentement
il y a cette moisissure
sur le rebord de la fenêtre
ou peut-être est-ce sur
le paysage
le voisin gratte
le toit du cabanon
le chat dort
il est si facile de faire semblant
on trouble l'eau on ne voit
plus le reflet
mais une impression brouillée
le temps se couche le ciel
ne mesure rien

L'accueil du veilleur

« Le poète est celui qui se met à l'écoute de l'énigme des commencements », écrit Jean Royer dans *L'arbre du veilleur*. Le poète est bien celui qui écoute, prêtant une attention soutenue aux êtres et aux choses afin d'en dire ce qui n'apparaissait que confusément. La poésie, par sa concision et sa densité, agit comme une révélation, donnant la parole à ce qui ne pouvait s'exprimer : tantôt la langue elle-même, ses possibles, tantôt les révoltes et les amours couvées sous le quotidien, tantôt l'invisible et le fugace de l'existence. Hors des contingences du langage usuel, la poésie est attentive à l'indicible de la condition humaine, rompant ainsi nos solitudes.

Cette attention extrême du poète traverse toute l'œuvre de Jean Royer. Une œuvre généreuse, attachée tant à donner voix à sa propre réalité poétique qu'à faire entendre celle des autres. L'expression de soi ne peut se faire chez Jean Royer sans l'écoute soutenue de l'autre : le geste d'écrire procède toujours d'un accueil. Accueil de l'essence même des êtres, de cette présence irréductible que l'on doit extraire des apparences pour qu'il y ait poème ; accueil de l'autre, de ce qui fait l'unicité de sa voix poétique, dans une position d'écoute qui permet le partage dans une commune « appartenance au langage » (*L'arbre du veilleur*). Nous sommes dans son œuvre — poèmes, essais, entretiens — en présence d'un homme qui veille, c'est-à-dire

que, vigilant, il porte une attention particulière à ce qui ne se discerne que difficilement, et qu'il faut dire et redire afin de parvenir à le nommer avec une certaine justesse.

Ainsi ses poèmes travaillent à circonscrire l'essentiel, à le dire chaque fois sous « un regard neuf », et ce, malgré le fait que « le poète n'a que des mots usés pour poser la question de l'être et du langage ». Le poète écrit alors « contre l'usure du monde » (*Poèmes de l'écoute*), afin de nommer chaque fois la radicalité de sa présence et de son altérité. La poésie a pour tâche essentielle de recréer la nudité du monde, de nous rendre celui-ci dans son étrangeté. Le désir de vivre l'existence dans ce qu'elle contient d'indicible, de toucher à la beauté du poème, est à la source de l'écriture. C'est cette expérience que Jean Royer accueille dans le langage. Sans cet accueil, le sens se perd et nous livre à l'angoisse : « Et nous habitons l'urne / De l'angoisse / Comme une mort / Annoncée/ Sans langage » (*L'amour même*).

Veiller, Jean Royer le fait également autrement, comme on « entoure de soins ». Il ne fait pas qu'accueillir le monde : son œuvre tout entière porte la voix des autres, la fait entendre, tantôt dans l'espace même de ses poèmes (« Où êtes-vous, petites mortes d'outre-vie, funambules sur le fil de l'enfance » [*Poèmes de l'écoute*]), tantôt dans le dialogue des *Entretiens*, tantôt dans l'espace de réflexion qu'ouvre l'essai. Cette tâche s'accomplit dans la lucidité, comme le prouve le titre de son avant-dernière publication, *L'arbre du veilleur*. L'auteur y développe, sous la forme d'un abécédaire, des thèmes qui sont au cœur de l'écriture poétique. Ces thèmes sont conçus comme autant de ponts vers des œuvres diverses : Leiris, Char, Paul-Marie Lapointe, Goorma, France Théoret, Michel Garneau... La parole se fait passage, dirige le lecteur vers d'autres paysages, permet le rapprochement entre des textes qui se cherchent et se répondent. Jean Royer consolide ainsi le dialogue entre les branches de notre héritage poétique, faisant résonner à même ses mots ceux des autres, si bien qu'entre la parole de l'essayiste et celle des poètes existe

un véritable accompagnement : deux présences semblant se nourrir l'une l'autre. Passeur, Jean Royer nous invite à poursuivre le dialogue, « afin de maintenir pour soi et auprès des autres la conscience de notre monde et de la nécessité de la poésie » (*L'arbre du veilleur*).

L'œuvre de Jean Royer ouvre un espace de rencontres. Veilleur, il discerne les fraternités possibles à travers les mots. Son écriture se fait accueil et mémoire pour nos paroles voyageuses, nous protégeant des mauvaises solitudes. Ainsi, dans sa poésie, tout geste et toute voix deviennent porteurs de sens et maintiennent la conscience en éveil devant l'existence.





JEAN ROYER

Trame d'identité

Tu tires la corde invisible :
elle ramène l'inachèvement du monde.
ALAIN SUIED, *LE CHAMP DE GRAVITÉ*

Le sens de ma vie serait : la réconciliation.

Ce qui expliquerait mon désir de rassemblement, d'animation, d'engagement dans l'institution littéraire.

La réconciliation. Mais pour dénouer quel nœud ?

Et pourquoi suis-je si vulnérable aux attaques de l'hommerie ? Quelle est cette émotion si profonde — ancienne ? antérieure ? — quand toute réconciliation me bouleverse ?

Quel est ce désir de communion à tout prix ? Quel est ce bonheur de l'amour vrai ?

La réconciliation. Comme si je devais habiter aux racines de la tendresse. Comme si je devais percer le mystère de la tendresse, deviner ce qui manque avant de naître. Mystère de la *fœtalité*. J'y reviens toujours, quel que soit le chemin que je prenne.

Je suis né avec une agénésie. Comme si j'avais laissé ma main droite dans le ventre du corps de ma mère et dans le pavillon du cor d'harmonie que jouait mon père au collège.

Quand le perdu prend visage, il se transforme en langage.

Dans la maison du poème la lumière dessine des ombres de vie.

Par le poème trouver sa singularité malgré le destin commun. Pour survivre avec le langage.

Les mots sous la main font fuir mon ombre.

Penses-tu à l'existence et c'est déjà l'existence, une façon de parcourir le livre des âges avant la fin du voyage.

Où s'enfuit l'enfance devant le crépuscule? Nous accompagne-t-elle jusqu'à la fin?

Y a-t-il une seule enfance accomplie? Fait-elle partie de l'inachevé? L'enfance serait-elle éternelle dans la durée de l'amour? Pourrait-elle mourir dans l'âge de mourir, ayant vécu chez l'adulte qui la cherche à perte de vue?

Ce journal comme une fièvre qui vient, qui part, comme la courbe qui relie les creux et les pleins.

De l'amitié.

Un ami véritable, c'est un frère des origines. Il sait d'où nous venons, il vient d'où nous savons. Cette naissance commune, au lieu de nous diviser comme dans la fratrie, nous réunit et nous renforce dans l'adversité, du commencement à la fin — si je puis m'exprimer ainsi.

Ces origines ne sont pas celles du sang, mais de la sensibilité et de la culture ; c'est là que loge la reconnaissance de l'amitié.

L'ami est un autre soi, différent autant que *semblance*. On ne se connaît que si l'on connaît l'autre, en amour comme en amitié. « Parce que c'était lui, parce que c'était moi », écrivait Montaigne au sujet de son amitié avec Étienne de la Boétie. En même temps, l'amitié est un don, un partage, une tendresse, voire un amour qui s'exprime par la qualité de la communication, par des actions et des paroles, par certains silences aussi qui occupent justement des origines culturelles communes.

J'avais un ami, G.M., qui voulait me faire don de son absolue passion pour la poésie. C'était réciproque. Ce fut notre premier terrain d'entente. Lui comme mentor, moi comme initié, apprenti. « Le poème refait l'homme », m'a-t-il confié.

Notre amitié s'est ensuite construite sur le partage de la vie littéraire et le sens de la continuité par la défense de nos institutions.

Enfin, nous en sommes arrivés à une vision personnelle de la vie. L'amitié nous a conduits à une certaine intimité, à une confiance réciproque intégrale, emmêlant même par moments nos vies privées et publiques respectives. Nos trente ans d'amitié ont nourri notre courage et notre passion de vivre.

Mon ami est mort en 1996. Mais, en fait, il vit toujours en moi. Il m'accompagne à distance. Je dialogue encore avec lui, ou plutôt il m'écoute mieux que jamais. Moi qui étais

l'écouteur de ses monologues, voici que je prends la parole à mon tour. Une parole qui se fonde toujours sur la foi de notre amitié.

L'amitié est une gémellité, rare, bizarre et souveraine. Elle n'a d'autre raison qu'elle-même. Cette amitié diffère de l'amitié agrémentée. Quand l'amitié se donne des motifs, ce n'est plus de l'amitié. Souveraine, l'amitié ne peut pas se multiplier. « L'amitié, écrit Étienne de la Boétie, c'est un nom sacré, c'est une chose sainte. Elle ne l'est qu'entre gens de bien. Elle ne vient qu'avec une mutuelle estime. Elle s'entretient non pas tant par des bienfaits que par une vie vertueuse. Ce qui rend un ami assuré de l'autre, c'est la connaissance qu'il a de son intégrité. La caution qu'il en a, ce sont son caractère bon, la foi et la constance. »

Du mystère de l'art

D'aussi loin que je me souvienne, je suis fasciné par le mystère de l'art et je me suis toujours intéressé à la présence de l'artiste comme si c'était la mienne.

Je me suis identifié à l'écrivain, au musicien, au peintre et à tous les autres poètes, c'est-à-dire à tous ceux et celles qui refont la vie à leur manière et qui m'inventent *un autre monde* (Baudelaire).

D'où me vient cette fascination pour l'artiste et son œuvre? Sans doute du regard oblique qu'on a posé sur moi enfant. Je n'étais pas comme les autres, me suggérait ce regard. Je n'étais pas de *leur* monde, ai-je compris. J'étais différent, voire un étranger, parfois.

J'étais un étranger et pourtant j'étais moi-même. Paradoxe du manque à être tout en étant! Il me fallait combler je ne sais quel déficit. En même temps, j'étais comme j'étais avec la plus forte vitalité. J'étais au monde et j'aimais vivre. Mais quelque chose manquait, manquera toujours. Il faudrait dire plus que ce que l'on est, plus que ce que l'on vit. Il faudrait contrarier ce que l'on nomme le destin et décanter la mélancolie devant la douleur de l'effacement.

Mais comment? Sans doute ai-je découvert le langage, un jour, à la fois dans sa familiarité et son étrangeté. Une façon d'être avec tout le monde, puis une manière d'être à soi. Inventer son propre langage, pour renaître. Placer sa voix, redéfinir sa présence au monde.

Ensuite, écouter l'écho de sa voix, reconnaître une musique intérieure, antérieure peut-être, un rythme profond qui nous lie au mouvement du monde. Conquérir son intégrité dans un langage neuf, par une forme inédite et personnelle qui ressemble à sa mémoire d'être et à son élan de vivre.

Ainsi me suis-je reconnu du côté de l'artiste et de sa façon de penser l'existence, de la réinventer, de la dépasser et de l'imaginer dans une œuvre — poème, danse, musique, peinture —, aussi éphémère soit-elle, aussi fragile en même temps qu'éternellement nôtre, c'est-à-dire participant de la beauté comme balise universelle des chemins de notre humaine quête.

❧

L'intuition du vivant

La poésie, c'est l'intuition du vivant, disait en substance le grand poète martiniquais Édouard Glissant, expliquant sa « poétique de la relation » au cours d'un entretien avec Alain Veinstein, le 6 juin 2010, diffusé sur France Culture. La poésie, c'est surtout un rapport au monde ajoutait-il. Non pas une

conception mais une *intuition* du monde, des vérités et des non-vérités du monde.

Le poète recherche l'autre. Ce que les littératures du monde ont très souvent ignoré : la différence. Le poète cherche la différence. Il sait que la différence n'est pas fondatrice d'enfermement et d'empêchement. Qu'est-ce que la relation, sinon la quantité finie de toutes les différences du monde sans qu'on en oublie la plus petite. C'est-à-dire qu'il faut reconnaître à chacun sa différence.

Quand on reconnaît la différence, on ne s'éloigne pas. Au contraire, précise Glissant. C'est ce qui permet la constitution de liens en réseau entre les hommes. Accumuler le même avec le même, c'est une façon d'obtenir un clone, c'est une activité clonique. Accumuler les différences et les mettre en rapport les unes avec les autres, c'est une manière d'obtenir une relation.



Acquiescer au désordre

Voir apparaître un nouveau poète et de surcroît dans le mouvement même de sa voix, cela donne au lecteur une leçon de vie, un élan irrésistible de connivence dans le langage.

Ainsi Geneviève Boudreau, née aux Îles-de-la-Madeleine, nous fascine dès son premier livre, *Acquiescer au désordre* (l'Hexagone, 2012). La précision de la démarche poétique annoncée par le titre de l'ouvrage, les plis et replis du paysage où se découvrent les sensations, la quête de l'origine dans la nudité de l'âme et la réappropriation du corps à la source même du désordre, voilà défaite l'emprise sociale sur le langage, voilà accomplie et décrite la naissance à soi-même dans le poème.

La jeune poète maîtrise le théâtre de la voix, les ressources du langage, et trace le nouveau chemin d'un art poétique personnel, d'un rapport à soi conjugué à la conquête d'*un autre monde* (Baudelaire).

«La poésie est un désordre nécessaire», écrivait Paul Chamberland. C'est sa condition même d'accomplir une quête vers l'origine du langage et le désordre des mots qui, une fois ressaisis dans le poème, donnent à l'être un nouveau souffle de vie. Arriver à soi, créer son propre langage : la voilà, cette *douce langue natale*.

Le livre de Geneviève Boudreau nous emporte de la mer à la ville, des rêves d'enfance aux errances vers l'inconnu, de

l'acquis familial à la perte de repères, de la lumière des îles aux ombres de la solitude. Il se décline en quatre temps bien définis : « Délier les ombres », « Sans contours », « La ville à nu » et « Lire le désordre ».

Le poème se construira en prose comme une maison qui se détache du paysage pour mieux s'inscrire dans un Ailleurs, là où les marées de la mémoire de l'Insulaire vont s'effacer dans le désordre de la ville.

Le récit décrira les chemins de l'abandon de soi, du dénuement et de la perte des repères familiers jusqu'à la nouvelle naissance. Il faudra réapprendre à respirer, à désirer, à *déposer ses chagrins*, à aimer puis à oublier, à aimer de nouveau puis à se refaire une mémoire. Il faudra apprendre à lire la ville, à lire en soi, afin d'habiter la solitude et de s'inscrire vivante parmi les autres et l'Histoire humaine.

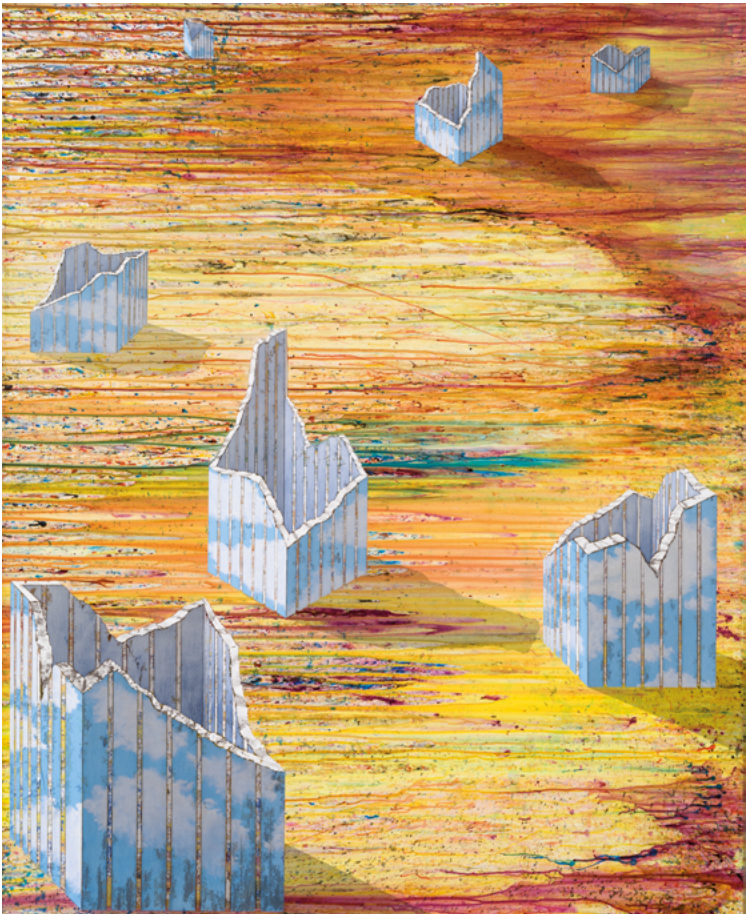
D'abord, « Délier les ombres ». L'appartenance première fonde la démarche : « Ta voix, mêlée au sable, appartient au paysage, à la clarté des os déposés par les vagues. » Mais l'énigme du vivant et « ce qui se dérobe » peut suspendre « l'équilibre du jour » et inviter la narratrice à « un désir d'exil, d'abandon ». L'eau, la terre, le ciel et le vent, les silences qu'on porte en soi, mais aussi « le temps (qui nous) livre au désordre » appellent à « nommer un à un les lieux de la déroute ».

La perte des repères, le désarroi, les peurs, « la chambre vide », le noir à *conjurer* et la mémoire à refaire loin des visages familiers : « Sans contours » propose la partie la plus intense du livre de Geneviève Boudreau. « L'exode commence. » Rêves désertés, voix rentrée, « eaux déchirées » par les glaces pour une nouvelle naissance. Il faut comprendre « d'où s'échappe le temps » quand « tout est nu — les regards, les murs, le froid —, consumé ». En fait, tout se rend au silence et il n'y a plus de liens entre les êtres, entre les choses. On reconnaît « la mort, son bleu intense ». On se met en quête d'une « beauté inavouable ».

Puis, « La ville à nu » propose de nouveaux lieux illisibles. La ville, « clarté sèche où le temps s'écoule », offre un exil dans « l'étroitesse de l'hiver ». Il n'y a plus de place pour le désir et l'amour. L'anxiété est plus forte que l'écriture et « le paysage se perd dans la densité de la page ». La narratrice devra accepter de lire les inscriptions de la ville pour trouver son chemin, « acquiescer au désordre » du paysage nouveau. Elle s'éloignera de sa solitude pour marcher vers l'autre, vers un ailleurs, là où elle prendra part à « l'éclat » de la ville. « La nudité du monde est à refaire. »

« Lire le désordre » enfin, c'est retrouver la voix, « ses commencements », ses gestes et la danse du corps, le souffle nouveau, la beauté et ses désirs. « Naufragée », « tout repère perdu », on peut réapprendre à s'accorder au monde et à le nommer. « Les mots auront toujours le goût du pain », écrit la jeune poète. Elle vient de s'inscrire en poésie avec une voix forte au lyrisme personnel, avec un regard neuf sur l'habitation du paysage et la construction de soi, en prenant le risque de « glisse(r) de rêves en errances », pour inaugurer une écriture qui nous promet déjà une œuvre riche et singulière.





NICOLAS TREMBLAY
LOUIS-PHILIPPE HÉBERT





NICOLAS TREMBLAY

La Cadillac volée
ou
L'emploi scientifique de l'imagination[1]

Pendant que le docteur Vankirk se reposait, je fumais ma cigarette électronique. Ses quintes de toux devenaient de plus en plus violentes et lui arrachaient d'horribles râlements à la fin. La crise maintenant passée, il avait tourné son regard du côté de la fenêtre, dont le mince rideau le protégeait de la lueur trop vive du soleil. Il respirait péniblement, calé dans son fauteuil, le corps dans la pose hiératique d'une statue. Je pensais que je ne tirerais plus rien du vieil érudit ce jour-là. C'était sans compter sur l'arrivée impromptue de Philippe, le célèbre directeur littéraire et ami du docteur. M'enveloppant dans une douce fumée bleuâtre et inodore, je vapotais, repassant sur les feuilles que je venais de taper avec la Remington (le docteur avait fixé cette condition à mon embauche ; je noterais ses mémoires sur sa machine à écrire, pas sur un ordinateur moderne. Il avait besoin d'entendre le son des barres de frappe qui martèlent le papier sur le rouleau et le bruit de retour du charriot. Cela rythmait essentiellement sa pensée. Mais, le soir venu, je transcrivais tout dans un traitement de texte, tandis que la morphine le plongeait dans un état comateux). Tel un coup de vent, Philippe entra donc, me sortant brusquement de ma révision.

---

1. La formulation est empruntée à Conan Doyle dans *Le chien des Baskerville.*

La présence de son fidèle ami revigora aussitôt le docteur. On aurait dit un mort réanimé par une sympathie électrique. Je ne fais pas de figure ici. Ce n'est pas le style d'un secrétaire. En fait, tout dans le manoir respirait une vie étrange, de sorte que je devenais très suspicieux. Et les révélations toujours plus précises que le docteur me dictait ne réconfortaient pas mes inquiétudes. Prenez cette pièce où nous nous trouvions, Vankirk, Philippe (désormais du nombre) et moi, Louis, votre serviteur et oreille. De nombreux animaux «empaillés» l'encombraient. Il faut préciser que le vieux vétérinaire conservait, dans de gros congélateurs, plusieurs corps pour ses expériences, dans le sous-sol dédaléen de sa demeure. (Mais je n'avais jamais été invité à y descendre.) Ceux qui, dans une pose faussement figée, nous entouraient y avaient séjourné. Une fois ici, dans cette pièce, ils devenaient des espèces d'automates qui répétaient les mêmes gestes. La chouette au mur tournait son regard. Était-ce pour suivre mes déplacements? La tête qui jaillissait de la peau d'ours au pied du savant s'éveillait, mâchoire ouverte, pour mordre une proie. Voulait-elle défendre Vankirk de ses ennemis imaginaires? D'autres animaux n'occupaient pas la même place le lendemain. Je ne crois pas que les domestiques s'amusaient à les déplacer pendant la nuit... Ailleurs, dans le manoir, des organes, dotés d'une deuxième vie, se mêlaient aux mécanismes des appareils ménagers (comme ce grille-pain à la chaleur intestinale), à la plomberie, aux horloges, à la fournaise, etc. Quant à la brosse à dents du docteur avec des lombrics à la place des poils, elle m'avait profondément dégoûté... Tout cela m'a laissé une forte impression. J'entends encore, aujourd'hui, dans mon sommeil, les plaintes des bêtes torturées par le vétérinaire insomniaque, avant qu'il n'ait dû commencer à calmer ses douleurs avec de la morphine. Je crois que le docteur Vankirk était véritablement la réincarnation du docteur Moreau dans le monde réel.

Philippe, lui, évoluait au travers de ces bizarreries le plus normalement du monde, son métier de directeur littéraire l'ayant habitué à côtoyer l'inimaginable. Lorsqu'un manuscrit lui donnait des difficultés, il venait même chercher les conseils de Vankirk, dont la sagacité n'avait pas de bornes. Le cas qu'il lui exposa ce jour-là défiait particulièrement les limites de l'entendement. Il y était question d'une drôle de transgression ou — si un tel vocabulaire ne vous effraie pas — d'une profanation.

« Vous connaissez, cher docteur, l'œuvre de l'écrivain Nicolas Hébert. Par mon entremise, vous y avez plus d'une fois mis du vôtre, depuis qu'il publie chez nous aux Herbes Vertes. Dans le milieu, on le connaît surtout comme poète ; des puristes lui reprochent toutefois des vers trop narratifs. Vous savez qu'il est aussi informaticien, doublé d'un homme d'affaires. Je me souviens de votre étonnement quand vous aviez appris cette anecdote biographique. Enfin vous trouviez un écrivain capable de poser de vraies questions à la science par le biais de la fiction. D'ailleurs, Nicolas Hébert vous est très reconnaissant de lui avoir soumis le paradoxe de la chaîne pensante de Stevin, qu'il a intégré dans l'un de ses derniers livres, *La bibliothèque de Sodome*.

« Après avoir vendu à gros prix son entreprise très prospère de logiciels informatiques, il a ouvert sa boutique, à Montréal, sur le Plateau : La Compagnie de l'Univers. Sur des tablettes, dans un grand capharnaüm, reposent toutes sortes d'articles rares issus du monde littéraire : figurines de BD, grigris d'Artaud, reliques d'écrivains... Une section de la boutique expose des objets en miniature qui reproduisent les éléments de ses livres. Parmi ces pièces précieuses, les plus prisées sont les machines de *La manufacture*, son classique ; une cloche de verre incassable les protège. L'écrivain a accepté de me prêter deux autres pièces de sa collection pour que je vous les montre. Ces figurines représentent des personnages venant

de ses œuvres récentes. Le savant Onil, qui incarne le néant, disparaît aussitôt qu'on le touche, comme si un trou noir l'avait avalé. Là, de l'autre main, je tiens Monsieur Blacquières, dont le corps se putréfie si on le fixe assez longtemps, mais il se « recompose » dès qu'on ne le regarde plus.

« Hier, Nicolas Hébert m'a appelé pour me sommer de venir à sa boutique. C'était urgent, m'a-t-il dit laconiquement, avec de la panique dans la voix. Arrivé sur place, je ne le reconnaissais plus. Il était agité et délirant, lui d'habitude si calme. On l'avait volé durant la nuit. Le modèle réduit de la Cadillac 1959 s'était volatilisé. De toute évidence, le criminel était un expert ; rien n'avait été déplacé, il n'y avait aucun signe de sa venue, hormis l'objet absent. Vous vous rappelez ce court manuscrit que je vous ai fait lire il y a quelques mois... Il racontait l'histoire faussement policière de deux comparses se prenant pour les personnages de Conan Doyle, le narrateur pour Sherlock Holmes et son fidèle ami, un rouquin, pour le docteur Watson. Les deux roulent dans une vieille Caddy empruntée à un riche retraité devenu impotent. La voiture constitue le troisième personnage de cette aventure triangulaire. C'est le modèle réduit dérobé qui illustre la couverture du roman, dont j'ai avec moi un exemplaire.

— Quel pourrait être le motif du crime? l'interrogea Vankirk, qui suivait le récit de Philippe avec une attention soutenue. (Moi, méfiant, je notais tout sur la Remington.)

— Pas l'argent en tout cas. Cette pièce a une valeur monnayable peu significative. Hébert qui, nerveux, m'expliquait son raisonnement sur un ton à la fois professoral et saccadé ne retient pas cette thèse pécuniaire non plus. Selon lui, une raison plus vitale est à l'origine du vol, mais elle risque de vous sembler fantaisiste, voire ésotérique. Comme cela arrive souvent dans ses livres, la frontière entre le réel et la fiction s'avère très perméable. Je préfère vous en avertir et vous demande de bien vouloir suspendre votre jugement pendant

un instant. À la manière du lecteur devant un texte, il faut un acte de foi pour croire aux théories de l'écrivain, plus poète que mathématicien.

« Tout d'abord, considérez que La Compagnie de l'Univers, le lieu du crime, matérialise ses fantasmes. (C'est un rare luxe qu'il a pu se payer grâce à sa fortune personnelle[2].) On entre ainsi dans sa boutique comme dans l'antichambre de son esprit. Hébert lui-même, de son propre aveu, a l'habitude d'y vivre des choses étranges telles que des expériences de dédoublement, mais jamais il n'en avait été la victime jusqu'à ce jour. L'auteur avait toujours gardé un sentiment de contrôle sur ses créations. Sauf que, depuis un certain temps, il craignait un dérapage. Un cauchemar récurrent, aux accents prophétiques, qui hantait ses nuits depuis quelque temps, en avait été le signe précurseur. Il est nécessaire que je vous le raconte pour la suite des choses.

« Assis dans son fauteuil de lecture, dans son bureau, il lit des pages manuscrites, pour l'essentiel assez hermétiques. Devant lui, à sa table de travail, un scripteur tape un texte sur une machine à écrire semblable à la Remington de votre secrétaire (j'ai ressenti immédiatement un malaise d'être ainsi dévoilé, comme si on m'avait surpris en train d'écouter le secret de grandes personnes au travers d'une porte close). Sauf que le scripteur, c'est lui (Hébert, pas moi). Du moins, une réplique. Un humanoïde? se questionne-t-il. Comme souvent dans les rêves, la chose est floue. Mais une impression persiste à son réveil : quelqu'un d'autre que lui écrit ses textes à sa place. Plus encore, ils s'écrivent eux-mêmes, mécaniquement. Cela le terrifie.

— La vision onirique a tout de la structure formaliste, chère à l'écrivain, surenchérit Vankirk en fin exégète.

---

2. C'est moi qui ajoute cette précision.

— Exactement. Dans son dernier roman, la Cadillac joue aussi le même rôle. Le narrateur Holmes, alter ego de l'écrivain, raconte une histoire performative à Watson pendant leur trajet. L'histoire a ceci de particulier qu'il ne doit rien s'y passer. Elle est négative en quelque sorte. Tandis que le but du voyage, connu de Watson seulement, demeure secret. On devine néanmoins que le rouquin, comparé au diable plusieurs fois dans le texte, se rend quelque part pour commettre un meurtre et ainsi régler un compte alors que son ami l'attend dans un café. À la fin du livre, au moment du retour, Holmes découvre devant lui dans la boîte à gants un revolver noir encore chaud enroulé dans un mouchoir blanc. Un crime a été commis, l'arme comme une écriture maculant une feuille vierge.

— La littérature est coupable de son impureté... une vieille rengaine..., murmura le vétérinaire.

— Sauf que les métaphores vont très loin, Hébert empruntant les codes de la science-fiction. Inspiré aussi par H. G. Wells, un autre écrivain canonique de l'Angleterre, le roman transforme la Cadillac en machine à explorer le temps et, plus spécialement, la littérature. Ce qui, vous en conviendrez, revient au même, la fiction nous projetant toujours vers une forme d'avenir qui rappelle paradoxalement le passé. Présentée comme une mère qui, entre ses reins métalliques, enfante ses créatures, c'est-à-dire ses deux passagers, Holmes et Watson, la Cadillac devient une « matrice à histoires », dans un chapitre important qui a la fonction d'une mise en abyme. La machine se substitue à la personne de l'auteur comme dans le rêve de l'écrivain. Hébert a la conviction que le voleur, qui possède désormais la Cadillac, lui subtilisera ses idées.

— On obtient ainsi le motif du crime. Le voleur est un plagiaire, affirma triomphalement Vankirk.

— Il devra toutefois surmonter une difficulté importante, qui consiste à entrer dans le modèle réduit. Pour y arriver, son corps devra rapetisser considérablement.

— Hébert doit donc s'attendre à ce qu'il revienne dans sa boutique pour voler la cage libératrice tirée de *La manufacture.*

— Vous êtes, mon cher ami, un fin lecteur.»

La discussion continua encore pendant quelques heures. Ils interprétaient les œuvres de l'écrivain à la recherche de pistes qui les auraient menés au voleur. Absorbés dans leur réflexion, ils m'ignoraient de plus en plus, oubliant bientôt ma présence, marquée pourtant par le martèlement des barres de frappe de la Remington.

À vous je le raconterai peut-être, mais, eux, ils ne sauront jamais comment je réussis à m'introduire pour une deuxième fois, en pleine nuit, tel un esprit éthéré, dans la boutique La Compagnie de l'Univers.



Révélation cryogénique

Colloque de Cerisy sur la littérature québécoise, en l'an 3080 (extraits)

Sur une table de bois ovale, dans une assiette, repose Louis-Philippe Hébert. Un cartouche identifie le romancier, poète et éditeur de l'ère pré-cataclysmique. C'est la compagnie américaine Alcor, spécialisée dans la cryogénie, qui a préservé sa tête, qu'elle réanime rarement. Elle la fait revivre seulement pour des lectures publiques et des séminaires, comme le testament le stipule. Le reste du temps, Louis-Philippe Hébert dort, dans un cylindre plein d'azote liquide à moins 196 degrés Celsius. Lors des périodes de réanimation, le processus de décomposition est freiné grâce au magnétisme, dont les vertus sur la revitalisation moléculaire sont connues depuis le cas illustre de M. Valdemar.

Quelques séminaristes réunis dans la salle avec l'écrivain du passé interrogent sa tête sur le sens de son œuvre et de ses prophéties. Nous en donnons ici le verbatim.

Un séminariste (studieux) — Les apports biographiques se limitent à peu de choses dans votre œuvre. Hormis peut-

être *Le livre des plages* qui s'inspire de vos vacances d'été, sous le soleil d'Ogunquit, enfant, avec votre père et votre mère. Vous évoquez la découverte des corps à la quasi nudité obscène, rôtissant sous les rayons. Voilà ce que votre mémoire vous rappelle surtout. Comme un chant érotique de la souffrance dans un paradis très humain. Et rapidement, la poésie efface, à la façon de l'eau qui fait disparaître les traces dans le sable, une lettre, qui se volatilise dans l'oubli, et la *plage* devient une *page*. Le passé, c'est alors pour vous l'origine de l'écriture. Mais hors des livres, y a-t-il une vie ou la littérature engloutit-elle toute l'existence? Cela m'inquiète, car le virtuel nous dévore depuis si longtemps, nous, humains de l'avenir.

Louis-Philippe Hébert — Mon personnage, c'est le texte. Pas moi. (Les traits du visage cireux sont paralysés. La réponse surgit d'outre-tombe, par la bouche de la tête morte. À l'intérieur, la langue bouge comme un gros corps flasque et froid.)

Un autre séminariste (objecteur) — Mais la dissimulation ne me trompe pas, moi. Vous avez écrit votre roman familial avec *Buddha Airlines*; votre moi s'est imposé, là, avec une charge fantasmatique extraordinaire. François Brodeur, le narrateur, jeune adolescent pervers, qui ne contrôle pas ses éjaculations morbides, c'est vous, l'écrivain, avec vos idées tordues, qui polluent la pureté des bibliothèques. Comme pour celui de Brodeur, je suis sûr que, pour vous guérir, on a décalotté définitivement votre gland. Vous avez sans doute aussi des superpouvoirs narratologiques qui vous permettent de lire dans les pensées des autres. Mais cela, je vous l'avoue, ne m'impressionne guère, alors qu'aujourd'hui, la littérature s'autoproduit sans le concours faillible d'esprits imparfaits, grâce à l'intelligence artificielle.

[...]

Un autre séminariste (en partie déçu) — Que vous ayez pu anticiper si tôt l'avènement d'une population mécanique

m'impressionne. Au XX^e^ siècle, les connaissances scientifiques étaient encore si rudimentaires. Vous étiez à l'avant-garde du progrès. Les nouvelles de *La manufacture de machines* ont été écrites sous le coup de cette révélation. Cependant, elles ne représentent pas des lendemains souriants. Ce que je déplore, dois-je avouer. Il est vrai qu'à cette époque les perspectives de la robotisation fascinaient votre société, moitié optimiste en un avenir prometteur, moitié horrifiée par la déshumanisation de la force de travail... Mais que de mystère autour de cette manufacture sise dans un village de nulle part ! Et que dire de ces machines singulières, que vous décrivez avec tant de précisions ; aucune ne remplit une fonction utilitaire. Les machines doivent pourtant servir l'homme. Sinon, pourquoi les inventer ? Pourquoi en plus écrire les textes qui leur donneront une couche de réalité ?

Louis-Philippe Hébert — Mon corps meurt mais ma tête vit. (Animée par des pulsions électriques, la langue roule dans la bouche.)

[...]

Louis-Philippe Hébert — Hors de mes textes, il ne faut pas croire en ma parole.

[...]

Louis-Philippe Hébert — La mort n'a pas d'existence.

[...]

Louis-Philippe Hébert — Seuls les morts parlent.

[...]

Louis-Philippe Hébert — La vie n'a aucun sens si elle n'est pas écrite.

[...]

Louis-Philippe Hébert — Je vous entends de l'intérieur, mais je ne vous vois pas.

[...]

Louis-Philippe Hébert — Je pense que je suis bel et bien mort.

[...]

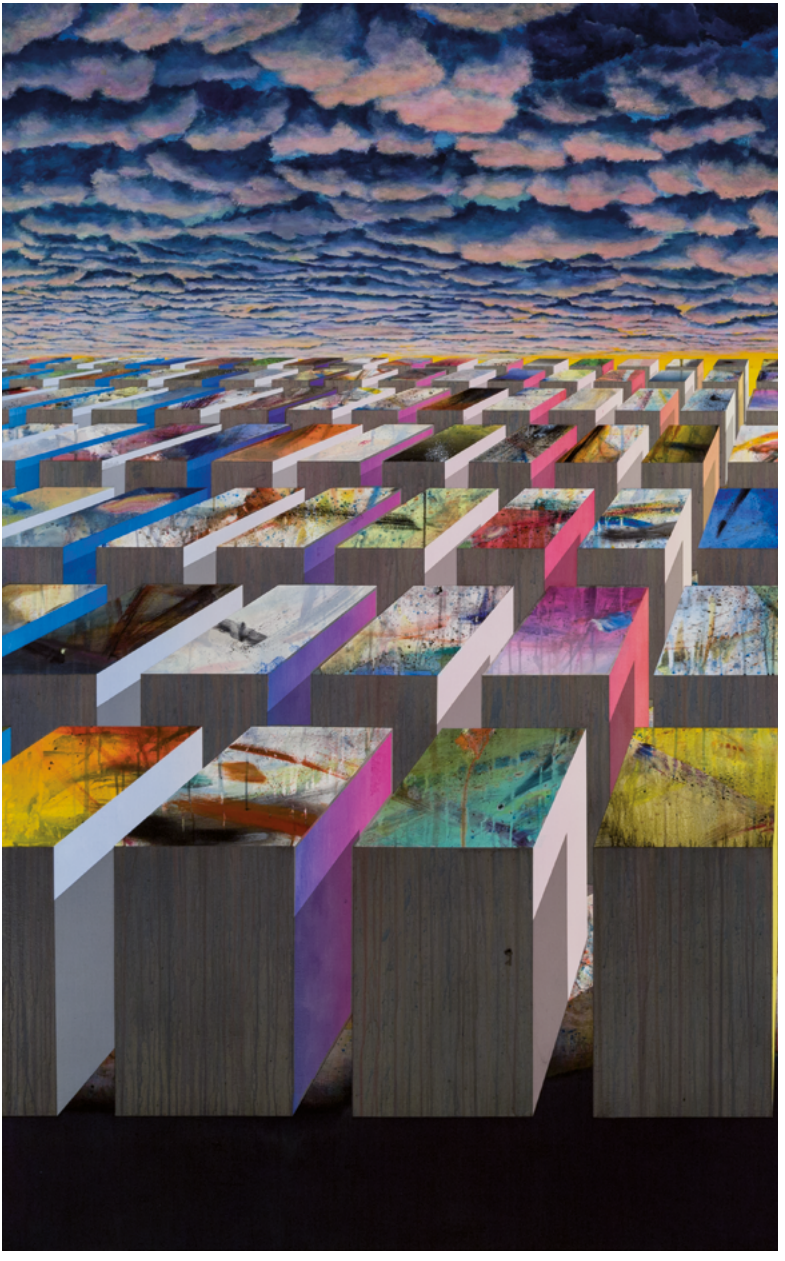
LOUIS-PHILIPPE HÉBERT

Le boxeur

Je regarde mes poings. Ils sont gantés de cuir. Ils sont plus gros que ma tête. Les deux combinés, ça va de soi. Je crache le sang. Je suis avec mon oncle chez qui on m'a envoyé parce que l'air du large guérit l'asthme. Temporairement. J'ai de plus en plus de misère. Je perds mon souffle. Il me regarde sans rien dire. Il ne peut plus parler. Ses yeux ne bougent plus. C'est de ma faute. Je vois des câbles, mais je ne veux pas y toucher. Mon oncle serait déçu. Mon oncle le saurait, j'en suis convaincu. Je ne l'entends plus respirer. Je dis : « Je ne suis pas malade. » À ma tante qui tourne en rond comme une folle. Et qui s'en fiche. Qu'est-ce que je peux dire d'autre ? Je ne pèse pas cent livres. Je suis maigre comme une fille. Je n'ai aucune force dans les bras. J'ai été retiré de ma classe au mois d'avril à cause du printemps hâtif. « Le petit souffre d'allergies ! » J'y retournerai en novembre. Quand la neige recouvrira le sol encore vert des pelouses. Si je suis toujours en vie. Mon oncle est très exigeant. Lorsque mes parents m'ont livré à lui, emmené ici devrais-je dire, on était alors en plein cœur de l'après-midi ; il était étendu dans la véranda sur une sorte de chaise de toile pliante. C'est à peine s'il a pu se redresser par lui-même et, si ma tante et mon père n'étaient pas intervenus, il serait tombé en plein visage contre le sol. Le lendemain, il avait eu un regain d'énergie que ma tante elle-même ne parvenait pas à s'expliquer. Elle en faisait part à tous ceux qui venaient chercher des œufs à la maison. Elle n'arrivait pas à

le croire. Mon oncle avait bâti un ring de boxe en un après-midi. Dans la remise. D'abord, c'était, disons-le, plutôt rudimentaire : des dossiers de chaises bancales reliés par une corde à linge. Puis, dans les jours qui allaient venir, nous partions à la recherche de quatre poteaux, de feuilles de contreplaqué pour le plancher, de tissus et de grosses toiles. Pendant ce temps, ma tante, suivant à la lettre les indications de mon oncle, confectionnait des culottes courtes, des *shorts* pour lesquels j'avais servi de mannequin, avec un tissu qui luisait d'un rouge métallique. Mon oncle me parlait comme on parle au fils qu'on n'a jamais eu. Il me confiait ses ambitions. J'allais ramener son nom sur le ring. L'embarras, c'est que nous ne portions pas le même nom — puisqu'il était le frère de ma mère et que ça ne se faisait pas de porter le nom de sa mère à cette époque, pourtant, si ça avait été permis, je n'aurais pas dit non — et puis, ce qui était bien pire, comme je le découvris par la suite, il n'avait jamais fait de carrière dans la boxe, ne s'y était jamais intéressé avant mon arrivée, ne s'était en fait jamais battu, même pas avec ma tante qui aurait bien aimé se mesurer à lui. Il n'avait pas osé et ils n'eurent jamais d'enfant. Il la craignait, je crois. J'essayais de comprendre — à huit ans, on comprend ce qu'on veut avec ce qu'on a. Je n'avais peut-être pas tort. Parce que, paradoxalement, cette petite femme à la voix flûtée et au regard d'oiseau était plutôt virile et, si elle s'était lancée dans la boxe, la virago se serait illustrée parmi les grandes ceintures. Toute catégorie. Mais je rêve. La boxe n'était pas dans ces temps-là un sport où les femmes étaient admises. À certaines exceptions près, bien sûr. À titre d'accompagnatrice, par exemple, dans le rôle d'une déesse cruelle réclamant du sang, de son protégé comme de l'adversaire, peu importe, ou dans celui d'une amoureuse infidèle prête à embrasser à pleine bouche le voisin d'à côté, cet illustre inconnu — inconnu de celui qui boxait, corrigeai-je mentalement — parce que la défaite de son champion était pour elle

l'ultime trahison et que, en conséquence, à cette trahison devait en succéder une autre tout aussi explicite, tout aussi publique. Mon oncle n'avait pas encore meublé son aréna de sièges pour d'éventuels spectateurs ni prévu de spectatrices pour encourager les boxeurs. À vrai dire, j'entrais sans trop de complaisance dans cet univers complètement fantaisiste — non pas tant dans ses manifestations qui demeuraient d'un réalisme exorbitant, enfin pour moi, pour ce que je connaissais de ce sport, c'est-à-dire presque rien sinon les clichés véhiculés par la télé en noir et blanc, et des personnages qui l'habitaient pour lesquels le nom de James Cagney me semblait convenir à merveille. C'est que nous avions franchi le seuil des années cinquante. La télévision était apparue comme un écran en ville et comme un hublot dans les campagnes. On passait à la télévision les vieux films qui n'avaient plus aucune chance d'attirer personne dans les cinémas. L'univers dans lequel nous baignions était fantaisiste parce qu'il était issu d'un fantasme de mon oncle. Il devait peser deux cents livres, cet oncle. Peut-être deux cent cinquante à bien y penser. Il était minuscule. Hauteur et largeur pouvaient se confondre chez lui. Son excès de poids le faisait horriblement souffler pendant qu'il soulevait des coins lourds, des poteaux métalliques, des câbles de bateau. C'est tout ce que nous avions trouvé comme câbles, des cordages de bateau. Mon oncle ne m'avait pas déniché d'adversaire, non plus. En avait-il vraiment cherché? Il ne semblait pas se préoccuper de cela. Un prêtre ne se préoccupe pas de l'existence de Dieu. Mon oncle construisait son ring de boxe comme ses ancêtres pas si lointains avaient construit l'église du village. Il était transporté par une vision venant de l'intérieur. Un désir de se surpasser. Un appel tout aussi mystérieux pour lui que pour moi à cette époque. Mais, aujourd'hui, je devine qu'il était animé par une volonté de sortir ne serait-ce que métaphoriquement de ce patelin au bord de la mer, un petit village qui était en réalité dans le bas



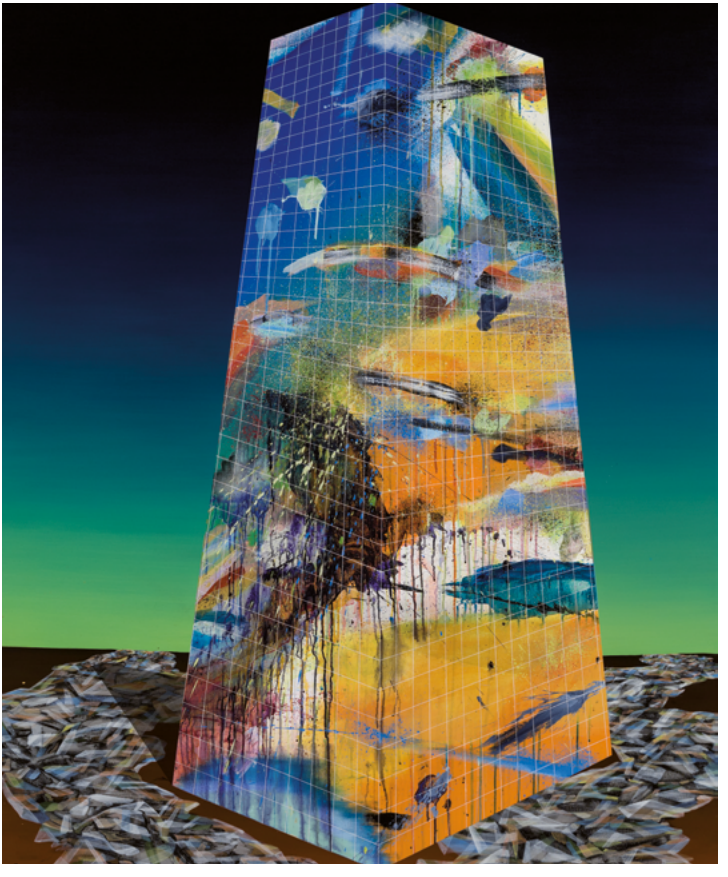
du fleuve et qui était marqué par une croix immense qui indiquait la fin de la rue Principale et annonçait, derrière le crucifié, l'eau, les vagues, le déchaînement de la nature et l'espace qui lui manquait. Cet autre versant du paysage, ce versant marin, son père, ses deux grands-pères et tous ses oncles aussi loin que l'on puisse remonter dans sa famille l'avaient mieux connu que la terre ferme. Des pêcheurs qui pouvaient partir à volonté peu importe l'état de la mer et revenir ou non quand il leur plaisait. C'est ainsi que je comprenais la vie de mon oncle à moi avec mon cerveau d'enfant un peu attardé que les tentations de l'adolescence commençaient à émoustiller. Enfant ou adolescent, c'est selon. Ce qui était sans équivoque, c'était l'incommensurable ennui qui affligeait cet endroit. Mon oncle riait en travaillant, lui qui n'avait jamais travaillé comme bien des hommes de son âge au village depuis que la pêche avait été interdite pour protéger l'espèce et que les barques pourrissaient dans les champs. Moi, je n'étais pour ainsi dire pas là. Mon rôle était de l'observer. Pour l'instant. J'observais. Mon oncle aimait ce qu'il faisait. Il perdait même du poids. Il ne mangeait plus. Moi, j'en gagnais. Modestement, mais j'en gagnais. Je ne suis pas sûr qu'il n'ait pas cherché à m'engraisser. Il me pesait. « Poids plume ! » Le ring progressait plus vite que le boxeur, mais son manager était satisfait. Le projet de mon oncle n'était pas hors de sa portée. En avait-il douté ? Au bout d'une semaine, il achevait les travaux. Mes culottes étaient prêtes. Ma tante me les avait ajustées autour de la taille. Elle se donnait du mal. Surtout avec le gros élastique de la ceinture qui avait tendance à boudiner sur mon jeune ventre pas encore formé. Elle venait souvent pour des retouches. Trop souvent au goût de mon oncle, qui la renvoyait à sa cuisine dès qu'elle en avait fini avec ma personne. Puis, arriva le jour du combat. Sans que, pour moi, ce jour-là ne m'ait paru au réveil différent des autres. Sur le coup de midi,

mon oncle m'installa debout en plein centre du ring. Me fit tenir les poings à la hauteur de ma poitrine et il m'enjoignit fortement, d'une voix qui me parut terrible et qui se fit tout à coup menaçante, de ne pas bouger. Comme s'il allait prendre une photo. Il était si concentré que j'eus le sentiment qu'il imprimait la scène dans son cerveau. J'étais seul, entouré d'un carré de câblage. Je ne sais combien de temps j'ai dû garder la pose. Il n'était certes pas question de désobéir. Toute la remise avait été aménagée pour moi. Mais qu'étais-je vraiment en-dehors de cette mise en scène? On m'avait attribué un rôle qui me dépassait. Je jouais le jeu parce que ce théâtre créé par mon oncle, ce théâtre intérieur, venait rejoindre le mien, mon monde à moi, aussi vaste qu'un désert. Et aussi vide. J'avais atteint cet âge où l'amour de nos parents, leur pesante dévotion, ne nous satisfait plus. Je sentais naître en moi — et à l'extérieur de moi, à mon grand effarement et d'une manière confuse — le besoin d'avoir une compagne, un compagnon, un *alter ego* qui soit à la fois semblable et différent. Dans mon monde fantaisiste à moi, j'avais imaginé que la conclusion de ce scénario mènerait à l'apparition d'une jeune fille de mon âge qui aurait admiré mon corps presque nu, blanc dans ses petits shorts luisants, et m'aurait aiguillonné jusqu'à la victoire. Ce que j'avais sous les yeux, c'était un être aux chairs flasques, les fesses écrasées au bord de la chaise qui les supportait, assis comme sur une extrémité, assis sur la limite entre le possible et l'impossible, comme on l'entendait de la bouche de Rod Serling lors de la présentation des *Twilight Zone*. Une grosse ampoule pendait au bout d'un fil au-dessus de ma tête. Elle se mit à grésiller. Mais elle ne grilla pas. Elle alternait d'un gris sépulcral à un jaune ahurissant. Un gong gigantesque — je soupçonnais mon oncle de l'avoir emprunté, sans demander la permission, au service des incendies du village — était accroché au ring. Au moment où l'obscurité se faisait, il le frappait d'un petit

marteau. Le coup retentissait. Je voyais le jaune hépatique de ses yeux juste avant le passage au noir. Je percevais le défi qu'il me lançait. La première fois, je sentis nettement, dans la pénombre, comme une caresse de boxeur justement, le cuir d'un gant me frôler la joue. J'aurais pu hurler. J'étais seul. Enfin, j'étais seul avec mon oncle dans la remise. Ma tante m'aurait entendu. Elle aurait accouru. C'est d'ailleurs ce qu'elle fera quand, après avoir reçu un autre coup, plus fort celui-là, sur la mâchoire, je touchai de la langue une de mes dents et la sentis bouger, puis, mais cette fois avec une grande violence, je reçus un coup sur le nez. Le sang coulait abondamment. Mon oncle, assis sur sa chaise, s'esclaffait à tout coup. Il savait maintenant que j'avais compris. Je devais me battre contre « lui ». Contre son fantasme. Mais je frapperais dans le vide. Où était-il vraiment ? Son corps, oui, était en-dehors du ring. Assis sur une chaise qui souffrait. Mais, ses yeux dont la pupille était maintenant aussi jaune que le blanc en témoignaient à chaque illumination, son esprit était ailleurs. J'allais être sacrifié. Je le sentais comme toute proie le sent quand elle est devant l'inéluctable. Je me mis alors à tourner sur moi-même en hurlant. Je distribuais des coups de poing et des coups de pied au hasard, ne rencontrant que le vide dans l'obscurité, les oreilles emplies du rire obsédant de mon oncle. Puis, sans vraiment le vouloir, sans l'avoir planifié, je le jure — un bon coup peut être l'objet du hasard, n'est-ce pas que ce sont souvent les coups du hasard qui portent le plus ? — mon poing rencontra enfin un obstacle. Quelque chose de solide mais qui ne résista pas, craqua et devint mou. Avec la voix rauque de l'adolescent que je commençais à devenir et la frayeur du bébé que j'étais resté, je criai de tout mon être. Ma tante, qui soupçonnait le pire, ouvrit aussitôt la porte de la remise et elle y renversa en même temps un flot de lumière. Qui m'aveugla. J'étais seul au milieu du ring en petites culottes, le nez en sang, devant mon unique

spectateur, à la fois manager, juge et arbitre et peut-être, me dirai-je beaucoup plus tard quand j'étais finissant de maîtrise en psychologie, mon admiratrice, ma seule et unique courtisane, mais avant tout, au-delà de toute considération, mon adversaire. Mon oncle et adversaire était étendu sur sa chaise, jambes écartées, bras ballants de chaque côté comme pour conserver l'équilibre ; lui qui avait toute sa vie rêvé de se battre, il était knock-out. Pour l'éternité. Mes parents vinrent me chercher le lendemain. Sur le chemin du retour, ma mère parla d'un nouveau traitement pour les allergies. Une désensibilisation. « Des injections aux deux jours. » La nouvelle voisine avait été infirmière durant la guerre. Elle pourrait faire les piqûres. Ce serait suffisant. Ils discutaient de mon sort entre eux. Sans tenir compte de ma présence sur la banquette arrière. J'avais l'impression que cette conversation avait lieu dans l'intention de changer de sujet. Il n'était pas question pour mon père d'assister aux funérailles. Ma mère avait eu un hoquet et une larme. Il avait beau avoir été son frère, cet oncle avait quelque chose d'impudique. Il affichait un sourire béat de satisfaction dans son cercueil, un cercueil démesurément large, si large, ma foi, qu'il en était presque carré. Et qu'une fois refermé il prendrait sans doute la forme d'un cube. Le salon empestait un mélange de parfums naturels et artificiels. Il y avait des couronnes partout autour du corps. Comme si le défunt avait gagné son dernier combat. On n'était pas resté longtemps dans le salon. « Le petit est allergique aux fleurs. » Je détestais qu'on parle de moi en disant « le petit ». Ça ne servait à rien d'insister. Les funérailles auraient lieu sans nous. On avait une longue route à faire. Pourtant on s'était arrêté une vingtaine de milles plus loin. Je regardais dehors, vers la mer, une guenille rouge de sang sous les narines, pendant que, la voiture immobilisée au bord de la route, ma mère courait sur le rivage à la recherche d'un morceau de bois d'épave qu'elle ferait monter

comme la sculpture d'un oiseau pour la poser sur le manteau de la cheminée. Mon père fumait à l'extérieur de l'auto. Le soleil plombait. Les vitres et les portes étaient hermétiquement closes. Je ne sais pas comment j'arrivais à respirer. Mais je me souviens que l'automobile sentait le cuir.



L'envahisseur

Qu'est-ce qu'il y a d'impossible? Rien, finalement. C'est-à-dire, rien d'extraordinaire. Le quotidien suit. Seule la fascination pourrait nous sauver. Nicolas Tremblay a ce pouvoir d'écriture. Dans une littérature contemporaine où la banalité est la principale source d'inspiration (telle histoire de guerre, telle histoire d'amour, telle vie), Nicolas Tremblay met en scène des personnages (dont, à la fois horriblement et vaniteusement, je suis) pour les amener au bout de leur fiction. Ce que personne n'ose plus, en général.

Les histoires qu'il nous raconte — il y a là-dessous une certaine forme d'organisation, j'y viens — n'en sont pas. Il faudrait une boucle. Un fleuve ne se recoupe pas. En ce sens, Nicolas Tremblay écrit des romans-fleuves. On en suit le cours. On est emporté par le courant, mais on sait qu'on ne va nulle part. En fait, on croit qu'on ne va nulle part. Parce que, là où on va, c'est « dans le temps », dans la temporalité, dans le déroulement des choses, dans leur imbrication. Et, passager de cette machine à voyager dans le temps, ça ne manque pas de rebondissements, d'imprévus, d'apports extérieurs, d'emprunts à toutes les formes de narration.

Il faut au narrateur toute cette liberté pour procéder à son invasion. Donc, soyons sérieux, nous disions que, derrière ce vivant du récit, il y a un sourire. Un jeu. Un

regard amusé. Qui annonce un autre monde. L'exercice de la fascination mène quelque part. Où ?

On dira ce qu'on voudra, j'ai déjà eu une centaine de poules — que je gardais pour les œufs. Le plus drôle, c'était que ces « machines à pondre » étaient parfois surprises d'avoir tout à coup laissé un œuf derrière elles. Surprises et fascinées.

Lecteur, cet aparté n'a aucun sens. Si ce n'est que Nicolas Tremblay avance, accompagné par qui sait lire, de surprise en surprise. Et je dois avouer, pour en être un personnage, que les éléments du récit (le décor, les costumes, les êtres) sont aussi fascinés par ce qui leur arrive.

Il y aurait donc une autre vie que celle-ci. Que celle dont la virtualité régnante n'est qu'une reproduction lamentablement « exacte » du monde.

Mais le monde que représente Nicolas Tremblay (nous sommes ici en représentation, l'aviez-vous remarqué ?) est multiple. Il inclut et explore une autre forme de virtualité, une virtualité plus signifiante, celle d'une débauche de personnages, de lieux, d'évènements. « C'est un véritable bordel ! » Et ceux qu'il y fait entrer — les Artaud, Lévesque, Novarina, Tremblay père, et Hébert l'actuel écrivant, pour ne nommer qu'eux — ont affaire à un Nicolas Tremblay réinventé, recréé pour leur amusement et leur effarement.

S'il y avait une écriture du rêve, ce serait bien celle-là, beaucoup plus que les incongruités surréalistes dont la publicité a fait ses choux gras. Le cerveau n'est pas qu'un amoncèlement d'images, comme cette civilisation de l'œil essaie de nous le faire croire, c'est plutôt une organisation du monde, un assemblage, illusoire certes, d'éléments disparates, et le rêve, et la littérature en sont l'ultime accomplissement. Tout le reste est du cinéma.

Écrivant ceci pour mon plaisir, je constate que, de Nicolas Tremblay, l'homme, je connais peu de choses finalement, si ce ne sont les œuvres. Nos rencontres ont été relativement rares, alors que les toutes premières remontent à un Nicolas Tremblay presque enfant — adolescent certes, et inspiration pour le personnage du texte *Le boxeur.* Elles ont eu lieu chez XYZ à une époque où ces lettres finales n'avaient pas encore remonté l'alphabet pour être transformées en HMH. Nicolas Tremblay m'a toujours stupéfié par deux axes : son intelligence que je n'ai pas peur de qualifier de « brillante » — je ménagerai sa modestie en ne disant pas à quel degré — et sa timidité — que je dirais « courtoise ». Un être, donc, qui a les moyens d'une infinie gentillesse et d'une extrême politesse. Ce n'est pas donné à tous. Ce jugement à l'emporte-pièce s'est toujours avéré. Mais ses livres, où il y a une certaine forme de brusquerie, un manque de respect pour les conventions et les personnes de mon âge — après tout l'auteur, Nicolas Tremblay lui-même, me torture par personnages interposés dans *L'invention de Louis* —, une effervescence dont vous avez un échantillon dans son texte jumelé au mien où je suis décapité, rien de moins, un mépris pour les règles d'unité — de lieux, de personnages, de style, puisqu'il emprunte allègrement à toutes les formes d'écriture, du théâtre à la confidence —, ses livres, disais-je, m'ont renversé. J'y découvrais ce que j'appellerais quelqu'un d'autre. D'abord l'auteur et cette façon de dire, d'enchaîner, de s'enchaîner lui-même comme narrateur et personnage puis de se déchaîner — lire et relire *Une estafette chez Artaud,* bon sang ! — puis, de la manière la plus désinvolte du monde, de s'en libérer. Le même homme !

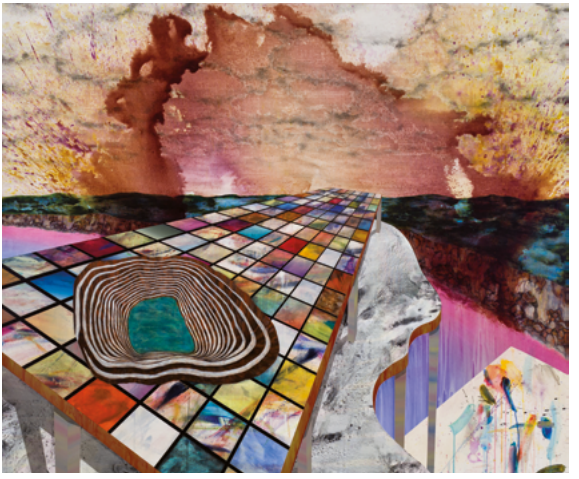
Ce que dit Nicolas le Vampire : « Ton sang m'est plus utile à moi qu'à toi. » Ton sang, ta vie. Et NT rebaptisé — qui devient

alors TNT — avance, le protège-dents aux canines allongées, et s'applique à en faire la démonstration.

Celui-là a réécrit ma vie comme elle s'est réellement passée, c'est-à-dire, ô admirable miracle de l'écriture, *comme elle aurait dû se passer.* Antonin me tenait, hier, de pareils propos mais d'une manière plus désordonnée — son état physique s'est grandement détérioré — et même le petit Nicolas, qui est et qui n'est pas celui de Sempé, s'en trouve lui-même métamorphosé dans un jeu de mise en abyme où, sautant d'un miroir à l'autre, sautillant comme un boxeur justement — ce boxeur, c'est lui et moi en une seule personne dans *Le boxeur* — au gré d'un narrateur tout puissant (dynamisé, dynamite, TNT comme il est écrit sur la ceinture de son *boxer*), pour qui les choses peuvent exister autrement, jette cet ultime avertissement à la face à l'Univers : « Tu n'as pas encore tout dit ! »



THOMAS MAINGUY
PAUL FERRON MARCHAND





THOMAS MAINGUY

La cravate

Ma profession m'incite à porter le nœud papillon, et non la cravate, qui pendouille et me gêne lorsque j'ausculte un malade : je suis médecin. Exceptionnellement, ce jour-là, je ne donnerais aucune consultation. Je m'absenterais même de mon cabinet. Quoique je tienne aux accoutumances qui régulent ma vie quotidienne, je décidai alors, au lieu de ma traditionnelle boucle, de porter une cravate, de laine et de cachemire, bien droite et piquant jusqu'à ma ceinture. Ma petite infidélité ne laissait sur le coup présager aucun problème. Est-il besoin de dire que ce ne fut pas le cas ? Pour bien comprendre cette fâcheuse affaire (il y a peut-être une morale à en tirer, qui sait), je crois nécessaire d'en exposer les prémices.

Une quinzaine de jours avant d'enfiler cette malfaisante cravate, un collègue était venu me trouver pour me demander de veiller sur sa clientèle durant son escapade en dehors de la ville. Il menait sa famille en villégiature pour une semaine et il m'assurait que mon court intérim auprès de ses patients augmenterait peu ou pas ma charge de travail : c'était l'été, la plupart allaient bien et pour ceux pour qui ça n'allait pas, ils l'oublieraient en voyant les syndromes du beau temps proliférer autour d'eux. Ils auraient mes coordonnées en cas d'urgence seulement. Je lui dis que ce n'était pas la peine d'user de ménagements avec moi. Après tout, il était de mon devoir d'accepter, qui plus est avec l'empressement que la fraternité professionnelle inspire. Ces paroles un peu

solennelles (il m'arrive d'être pris d'un bref hoquet protocolaire) ont semblé le soulager. Il me remercia et sortit de mon bureau. Avec le bruit de son pas diminuant dans le corridor, c'est l'idée même de mon obligation supplémentaire qui s'évaporait. Mon esprit figurait malencontreusement au nombre des victimes de cette névrose périodique et désirable qu'on appelle les vacances.

Ma routine hebdomadaire ne changea pas. Pourquoi d'ailleurs aurait-elle changé? J'avais décidé, au début de ma pratique, pour m'éviter de tergiverser devant le miroir le matin, que le jour de la semaine déterminerait la couleur de mon nœud papillon : lundi noir, mardi blanc, mercredi rouge, jeudi vert, vendredi bleu. Le samedi je pouvais choisir, même si j'en vins à privilégier le jaune. Le dimanche, c'était simple, je n'en mettais pas. Pareil à l'enfant au milieu de son carré de sable, ma conception de l'élégance trouve à l'intérieur de ce système l'espace qu'il lui faut pour exprimer sa fantaisie. Et je pense que l'obéissance aux lois de ce cycle, bien qu'il compte six temps, sept avec l'exemption dominicale, donne une facture naturelle à mon style ; du moins plus fidèle aux variations saisonnières que la mode, dont les tendances nous font enjamber, d'une année à l'autre, l'équivalent d'un siècle. Prenez un vêtement du dernier cri, portez-le durant plus d'un an et vous passerez pour l'ancêtre que tout le monde croyait mort.

Ma coquetterie peut surprendre. On imagine le médecin prendre soin des autres, pas tellement de son apparence. Je me suis moi-même questionné. C'est que durant ma jeunesse, nous logions au-dessus d'une mercerie pour homme. Enfin, je ne peux pas être catégorique à ce sujet, mais je crois que ça vient de là. J'étais fasciné par le mannequin qui occupait la vitrine du magasin. Même si on lui faisait exhiber une variété d'habits (il le faisait d'ailleurs avec rigueur et patience), sa pose immuable me donnait plutôt l'impression que c'était l'éternité qu'il enfilait de jour en jour. Quand je me retournais vers lui,

je croyais interrompre du regard sa conversation télépathique avec l'un ou l'autre de ses amis, le Soleil et la Lune, qu'il cherchait toujours des yeux. Je m'imaginais complice de leur dédain pour les Lampadaires, beaucoup trop rangés ; et si peu futés qu'ils étaient incapables d'éclairer tout seuls. Oui, en y pensant bien, j'essaie d'adapter le chic de ce mannequin à la réalité plus ambulante de ma profession. Étant appelé à me rendre chez les gens, l'élégance de ma tenue répond moins aux friselis de la vanité qu'aux indications de la politesse et du savoir-vivre. Ne manquerais-je pas autrement de considérations envers ceux que je soigne ? Plus qu'une parure, mon nœud papillon est une preuve de tact, voilà tout !

Comme l'avait présumé mon collègue, les premiers jours passèrent sans que ma suppléance n'ajoute à mon fardeau habituel. Lorsque le vendredi matin je fus prié de me rendre chez un certain M. Dugas dont la fille était souffrante, je me sentis comme cet aventurier touché droit au cœur par l'inconnu. Suivant le cours d'une journée que j'entrevoyais déjà vaste et parsemée d'imprévus, je me laissai guider jusqu'à l'adresse de la malade. Je m'y suis probablement rendu à pied. Je garde toutefois l'impression d'avoir pagayé jusqu'à cette porte où un domestique m'attendait. Il me fit entrer, puis monter sans attendre à l'étage où se situait la chambre de « Mlle Marielle ». C'est ainsi qu'il l'identifia. J'étais ravi par cette familiarité que je jugeai d'emblée amicale ; tout aussi ravi, au passage, par la bibliothèque entrevue au fond d'un bureau, imposante, compacte et ordonnée comme l'œuvre d'un maçon. J'aurais voulu savoir qui avait bâti cet édifice ; et en quel honneur ! Or on me pressait jusqu'au chevet de Mlle Marielle.

Dès que la porte de sa chambre me fut ouverte, j'aperçus la malade alitée, victime depuis deux jours de violentes quintes de toux, me confia le domestique, qui ne nous laissa pas seuls, mais se fit discret. Je m'approchai, en spécialiste soucieux,

vers Marielle qui me fixait, les yeux rassurés, encore qu'ils se dérobaient au milieu de leur calme nuageux. Ce ne sont pas ses yeux, cela dit, qui me troublèrent, mais le teint de sa peau, d'un blanc translucide, luminescent. La maladie lui donnait un charme qu'aujourd'hui encore je m'explique mal et auquel tout mon être répondait. Je m'assis près d'elle sur le bord du lit, sans rien dire. Voulant examiner ses pupilles, je me penchai sur son visage, qui dissipait l'obscurité de la chambre comme une fenêtre, où je vis un essaim de papillons bleus se mouvoir de façon chorégraphique. L'un d'eux pourtant se détacha et vola vers moi jusqu'à se confondre avec le nœud à mon cou. Marielle m'adressa alors des paroles étrangement familières : « C'est par la simple élégance que doivent plaire les hommes. » Du tac au tac, je rétorquai : « C'est à l'homme de commencer, à l'homme de dire les mots qui prient, à vous, Marielle, de bien accueillir les prières d'amour. » Sans même y réfléchir, j'appliquai la leçon d'Ovide apprise en secret au collège. Je louai son visage, ses cheveux, ses doigts fuselés et son pied mignon, avec un art qui fit sursauter le domestique, toujours debout dans le cadre de la porte. Il interrompit la consultation, devenue malgré moi, je le jure, un numéro de séduction. On m'intima de partir sans plus attendre et on fit venir un autre médecin plus tard, je suppose, puisque j'avais manqué à mon devoir. Je ne me souviens plus très bien de ce que je fis en sortant. Je me souviens seulement du sentiment de dépossession qui faisait de moi une sorte de hiatus au milieu du monde ; je n'accrochais plus à grand'chose. Il était midi. Je dérivai jusqu'à un restaurant plus ou moins proche.

Une semaine plus tard, alors que j'étais complètement revenu de cette affaire, mon collègue me rendit visite. Il avait été informé de l'incident à son retour de voyage, par un M. Dugas furieux contre moi et qui lui rapporta chacun des mots que j'avais prononcés à sa fille. Il les tenait de la bouche du domestique, lequel ignore, je le dis sans craindre de

mentir, la moindre ligne d'Ovide, mais possède en revanche une excellente mémoire. Il put ainsi, sans rien omettre, tout répéter à M. Dugas, à savoir un éminent latiniste et, en plus, un grand puritain. Mon collègue m'invitait par conséquent à la vigilance, car des menaces avaient été proférées à mon endroit. Il jugeait quant à lui que j'avais commis une bêtise aussi regrettable que bénigne. Sur ce verdict, il prit congé, comme si l'incident était clos. Je considérai sa mise en garde peu sérieuse, imaginant que le désir de vengeance, chez un homme rompu à la sagesse des Anciens, ne peut qu'être passager. Étant moi-même étranger aux obsessions rancunières, je ne pouvais penser autrement. C'était mal connaître cet homme ainsi que les Anciens, forts capables, en matière de punition et tant d'autres choses, de s'en remettre à la passion.

Le lundi suivant, je troquai, n'est-ce pas, mon traditionnel nœud papillon pour la cravate dont j'ai parlé. Je prévoyais ce jour-là assister à la conférence du Dr Banting au sujet d'une hormone pouvant traiter le diabète. J'étais excité par la découverte d'un tel traitement et par l'idée de revoir d'anciens camarades et professeurs, puisque la conférence avait lieu à la faculté de médecine de mon *alma mater*. Comme je sortais de chez moi, un homme attendait au bas des marches du perron. Après qu'il eut vérifié que j'étais bel et bien celui qu'il cherchait, il voulut engager la conversation. Ennuyé par son intrusion, je bredouillai quelques politesses afin de prendre congé de lui. Il ne bougea pas. J'essayai alors de l'écarter de mon chemin. Il m'eût été plus facile, je crois, de déraciner l'érable centenaire à ma gauche. L'homme m'agrippa solidement le bras et se nomma, levant ensuite le nez. C'était, plein de mépris, M. Dugas sur le point de m'administrer une correction pour mon manque de bienséance et de professionnalisme. Vraisemblablement, il n'avait toujours pas digéré les hardiesses poétiques que je m'étais permises. J'aurais en outre aimé lui

spécifier que c'était sa fille qui avait initié ce jeu, or j'étais trop terrifié pour me lancer dans de telles explications. Il devait de toute façon, comme l'animal fondant sur sa proie, être temporairement sourd.

À l'aide d'un mouvement instinctif, je parvins à me déprendre. Je m'étais vivement retourné dans le but de rentrer chez moi pour me mettre à l'abri. Or la motion de mon corps, le déplacement d'air qu'elle généra, fit voler ma cravate, qui alla se rabattre au-dessus de mon épaule. J'avais eu à peine le temps d'escalader une marche qu'un choc violent me stoppa. M. Dugas me tenait par la cravate, qu'il serrait fermement dans son poing gauche. Le droit m'arriva ensuite en plein visage. On eut dit que ce monsieur voulait me faire cracher tout mon Ovide ; et à chaque coup qu'il me donnait, quelques rues plus loin, dans une maison où une jeune fille toussait encore, un exemplaire de *L'Art d'aimer* tressautait au milieu d'une lourde bibliothèque, jusqu'à ce qu'il tombe par terre. C'est alors que tout se mit à mieux respirer, la bibliothèque comme la jeune fille, qui se trouvaient soudainement moins congestionnées. En ce qui me concerne, j'ai depuis ce jour rangé ma cravate, qui est ressortie passablement froissée de cette histoire, contrairement à moi.



Une décharge terrestre

Cher Paul,

Vos poèmes me rappellent d'abord qu'il n'est plus tellement commun, de nos jours, de versifier en respectant les règles de la prosodie classique. Je ne dis pas cela pour mousser leur singularité, qui ne regarde pas que la musique et les nombres, mais simplement pour établir qu'ils commandent à nos yeux, à nos oreilles et à notre cœur de retrouver leurs anciennes dispositions, peut-être celles développées au temps de la petite école, quand nous devions pour la première fois composer un poème. À cet âge, la poésie ne peut être qu'un jeu. Pour celui qui choisit d'écrire dans la vie, qui plus est d'écrire de la poésie, on sait qu'elle n'entend pas toujours à rire, c'est un grand défi que d'en respecter le principe, car il faut alors préserver une insouciance et une disponibilité d'âme que la vie machinale de l'homme ordinaire épuise petit à petit. J'entends dans vos poèmes les échos de ce jeu qui, pour moi, n'a rien d'immature ou de bidon. C'est au contraire l'art d'être sérieux en ne l'étant jamais.

Vous avez pleinement conscience, cela dit, en pratiquant le sonnet, de ranimer une mémoire littéraire prestigieuse qui après tout impose le respect plus qu'elle ne dispose à jouer. En présence des Pétrarque, Ronsard et Mallarmé que vous évoquez, mon réflexe initial serait sans doute de faire le mort

(voilà une manière de jouer, me direz-vous, qui pousse fort loin l'imitation). Or quiconque se met véritablement à l'écoute de cette mémoire comprend qu'elle appelle autre chose que de passives et silencieuses révérences. Vous le savez puisque vous faites avec votre *Traité d'entomologie poétique* le pari de l'expérimentation. Ce n'est pas que vous ambitionnez le progrès de la poésie — parlant de chimères ! —, mais que vous cherchez à éprouver, à faire éprouver, ce que Grandbois nommait le « grand tremblement classique ». Qui aime cette expression n'hésite pas à reconnaître que les modestes opérations du vers, ici une inversion pour servir la rime, là une insistance syntaxique pour gagner du rythme, là encore une coupe qui fait fourcher le sens, ne sont pas que des coquetteries. Elles ont quelques pouvoirs sur nous. De quoi s'agit-il ? Peut-être d'un ébranlement qui vient de cette décharge terrestre sans laquelle nous oublierions qu'entre les choses et nous il y a plus de continuité qu'on le croit.

Quoi qu'il en soit, votre goût pour les bestioles se développe dans l'émerveillement que déclenche votre regard, lequel sait comme l'insecte se déplacer avec légèreté et faire pâture de ce qu'il trouve en chemin. Grâce à lui nous glissons tout bonnement du côté de la réalité fabuleuse : les lucioles rencontrées entament la conversation par un salut familier ; la libellule lève le voile sur son identité de fée éblouie ; un chant monocorde crève comme une averse sous le « nuage ouaté / De papillons de nuit, de moustiques en boule ». Sous l'apparente candeur de cette féerie, qui a quand même la finesse et la dureté d'un « royaume en beau bois de cerise », se contracte une méditation amoureuse sur le monde. Je vois bien qu'en retour elle tend à élargir la conscience jusqu'à lui donner une intangible souveraineté, au point où notre vie semble être l'ultime ligne de partage à consumer. Plusieurs de vos images et de vos références en font état : monastère incendié, amant dévoré, Thérèse d'Avila transverbérée. Je ne suis pas sourd à un tel

appel, une longue tradition mystique invite à le tenir pour réel et sincère, mais il me questionne pour l'instant davantage qu'il ne me touche. Disons, pour filer la métaphore, qu'il m'arrive de penser qu'en éteignant l'ampoule ou la flamme, le papillon ne confond plus son vrai repère : la lune. Du reste, nul besoin de déterminer, selon moi, lequel du feu ou de la lune a le plus profondément fasciné, éclairé et consolé l'homme dans la poursuite de son destin. La passion est commune.

En terminant d'écrire cette lettre, je regarde le pommetier en fleurs dans ma cour. Il y a trois jours à peine les branches étaient nues. Depuis, les pétales ont entrepris leur fulgurante conversion qui abîme le rouge dans le blanc. Combien d'autres choses ne demandent qu'à être saisies, saluées, au passage, sans plus d'explications ? Un je-ne-sais-quoi dans vos poèmes convie à cet abandon qui tantôt rend « [nos] jours fête perpétuelle », tantôt se mue en accueil stoïque : « L'invasion secoue, sans moindre sentiment. » Pour cela, cher Paul, et pour tout le reste, il n'est pas vain de prêter l'oreille à vos sonnets, si gentiment offerts.

Amicalement,
THOMAS





PAUL FERRON MARCHAND

Traité d'entomologie poétique

Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau !
Charles Baudelaire

Une morale esthétique nous requiert pour une vie transfigurée par la sculpture de soi.
Michel Onfray

Toujours, la prunelle de mes yeux, à Emmanuelle, François et Jade, je dédie ces *expérimentations*... ces créations jaillies dans la fulgurance, mes *Chimères*, humbles représentants du *Sonnet*, pour moi forme traditionnelle ou classique au sommet de la poésie, comme la poésie surplombe la littérature, et comme le contrepoint de Jean-Sébastien Bach est un soleil qui brille au zénith de la musique. À l'heure de la cyberculture et du numérique, de la *twittérature* et de la diffusion massive du haïku, place, donc, à l'exhumation ludique de l'alexandrin primordial. De façon certaine, l'inconscient — participant à l'inspiration qui est souffle et vie — affleure même dans les formes classiques de la sculpture antique. Pétrarque, Shakespeare et Rilke, Ronsard et Du Bellay, Louise Labé, Baudelaire, Rimbaud et Verlaine, Nerval, Mallarmé, Nelligan ou DesRochers, tous se sont livrés à ce type d'élaboration littéraire, en toute liberté. Ah !... ces soieries ou dentelles, ces petits bijoux de cristal, diamants ciselés, cet « El Desdichado », ce « Vaisseau d'or », ce « Tombeau d'Edgar Poe », ce « Dormeur du val », ces « France, mère des

arts...» ou bien «Heureux qui, comme Ulysse...»! Je m'en suis, en fait, souvenu... Cela en suivant dans une suite de sonnets le fil sémantique ou thématique des insectes, ver à soie, luciole, coccinelle, asticot ou mante religieuse...



Au chalet des illuminations

Toute nue, au-dessus de la porte, une ampoule
Électrique allumée, la véranda, l'été,
Le soir, nuées chargées de lourde humidité...
Cet œuf vif rayonnant s'entoure d'une foule

De volatiles noirs, près du lac où la houle
Marie ses psalmodies – grenouille, criquet, eh !...–
Aux bruissements d'ailes du plein nuage, ouaté
De papillons de nuit, de moustiques en boule.



Encor, ces insectes deviennent électrons
Autour du noyau dur – atome et aviron !
Puis – quenouille, gargouille ! – ils forment des planètes

Qui voyagent autour de l'étoile bercée
Par les flots du cosmos... C'est la foi traversée
Par la Lumière – Amour ! –, nimbe tant clair, si net !

4 février 2013

Les lucioles de Jeanne Mance

C'était la brunante et, sous l'arche de bouleaux,
J'étais seul à vélo sur la piste cyclable,
Fasciné par des flashs, matière recyclable,
Vibrante lumière, saccadée, sans halos,

Comme flèches, rayons, heurtant le fil de l'eau,
Un scintillement dans un ciel noir affable
Avec sensation d'être dans une fable :
Quelques lucioles me lançant des « allôs ! »
Lors, je suis transporté dans la pauvre chapelle

Tapissée d'écorce, où Françoise Capelle
Avait soigneusement mis ces mouches à feu

Dans des filets comme lampe du sanctuaire,
Faisant méditation d'un verset scripturaire,
Avant qu'au monastère elle n'y mette le feu.

6 février 2013

Ma coccinelle

Ma première voiture, ouah !... une coccinelle !
Lors j'avais dix-huit ans, avec toutes mes dents
Et la vie devant moi, mon bonheur était ardent.
Je faisais de mes jours fête perpétuelle.

Ma p'tite Allemande, la liberté nouvelle
Me donnait, dans la joie, avec plaisirs mordants.
J'allais à l'inconnu, de la ville sortant,
Ma p'tite coccinelle, oh qu'elle était belle !

Elle était orangée avec plein de points noirs,
Avec le dos bombé, et puis, allez donc voir,
À la place des roues des pattes pour courir,

Et encore ouvrait ses ailes dessus l'autoroute,
Se mettait à voler, Kerouac sur la route,
Faisant bizz, vroum et bizzzzzzz, ah ! vivre à en mourir !

7 février 2013

Au lac Wapizagonke

Et je devins père. Levés de bon matin,
Nous partîmes au Parc vert de la Mauricie,
Toute ma famille : je la remercie
D'abord : ma mie douce à la robe de satin,

Puis Emmanuelle traînant sa chère catin
Et François mon aîné, un jet et une scie,
Un petit camion dans sa poche farcie.
Au lac Wapizagonke, on salue un lutin,

Qui nous prête main forte — abîme, rame, cime ! —
Pour notre canot mettre à l'eau, pays sublime !...
Les enfants sont au centre et ma mie à l'avant,

Moi, à l'arrière. Le grand serpent frétille,
Ce lac, des glaciers un fruit, notre flottille,
Une libellule, la fée, les yeux crevant.

7 février 2013

Les vitraux

Je suis un oiseau-mouche envoûté, transformé
En chauve-souris bleue. J'ai une cape noire,
Des dents de vampire. Je me pose pour boire
À un bénitier du temple réformé.

Le bourdon de l'orgue d'ailes claires formé
S'estompe sous la voûte où brille le ciboire.
Un démon, je m'envole au paradis pour croire
À Dieu et aux anges dans l'encens parfumé.

J'observe de mon œil d'aveuglé une fresque
De la vie de Jésus en un motif mauresque.
Et je me déplace (j'ai un fameux radar)

Au chemin de Damas, en extase, et à terre,
Dans un recueillement du tonnerre, ah!... mystère!
Puis, comme Thérèse, au cœur planté un dard.

8 février 2013

Je vous offre ces vers

Tels des morceaux de pain l'on tire à des pigeons
Dans les parcs des villes assis sur un banc rouge,
Mon père, pour faire plaisir à tous ses douze
Chiens, leur lança — ...graines au vent sur des pignons —

Des os cernés de chair crue comme des moignons,
Matière organique laissée à l'air qui bouge,
Dans cette humidité retrouvée parmi l'auge
Et le riche palais de valeureux cochons.

Tous ces dignes membres de la race canine
Levèrent leurs nez fins — chaque blanche canine —
Sur ce festin de gueux. Le temps fit son effet :

Les os, d'asticots se couvrirent, charogne
Baudelairienne qui me mit vite en rogne.
À un macchabée froid, pensais-je sur le fait.

8 février 2013

Jolie à croquer

L'amante religieuse a retiré son voile,
Défait ses longs cheveux et enlevé sa robe,
S'est glissée dans les draps que le parfum enrobe.
Son amant l'y rejoint, à poil, sans une toile.

Et furieusement, quand scintille l'étoile,
Ah ! bestialement font l'amour qui englobe
Magma de caresses folles de tour du globe,
Où toute l'Apocalypse instamment se dévoile.

Quand la mante eut joui, l'amant éjacula
Sa semence et l'instinct cruel se bouscula :
Cette insecte planta fer de ses mandibules

Dans l'abdomen musclé, puis eut entre les dents
Les boyaux de l'amant dégoulinant de sang...
Tête de Méduse devenue ! terreurs ! bulles !

8 février 2013

Infestation

Un géant, l'air méchant, le profil de l'emploi,
Vif exterminateur, un air qui terrorise,
Vient détruire les nids... Déjà il vaporise
Son poison pour tuer ou repousser — exploit ! —

Fourmis charpentières, qui, las! se déploient
Dans tout le royaume en beau bois de cerise,
Cette maison rustique et à la couleur grise
De la désespérée famille des Dubois.

Fourmis sur le plancher, le comptoir de cuisine
Et la table à café, partout la gente fine
Se répand, oh horreur! dans tout le bâtiment!

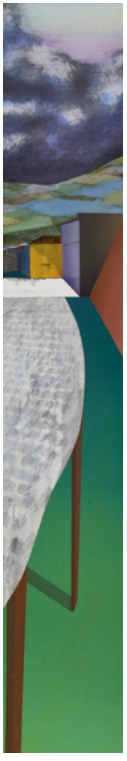
Les chercheuses de poux, les puces au pelage,
Morpions, punaises de lit, quel étalage!
L'invasion secoue, sans moindre sentiment.

9 février 2013



D'ailes et d'antennes

Lettre à Thomas Mainguy



Cher Thomas,

J'ai beaucoup aimé ta nouvelle intitulée *La cravate*, où tu joues avec le mot composé « nœud papillon » pour l'associer à la chorégraphie d'un « essaim de papillons bleus », mais c'est sur ta poésie et le processus créateur que je veux revenir dans cette lettre que j'ai le plaisir de t'adresser dans l'esprit intergénérationnel du « passage de témoin ou de flambeau »... Le jury qui t'a attribué le Prix de poésie Radio-Canada 2012 pour *Les ciels minuscules* a salué ton écriture comme étant « aboutie ». Je me réfèrerai à cette suite et à celle intitulée « À la fenêtre du souvenir » parue dans le n° 134 des *Écrits* de même qu'au manuscrit de ton recueil à paraître prochainement aux Éditions du Lézard amoureux et que tu as eu l'amabilité de me transmettre.

Ce corpus fait une place d'importance à la nature. Les plantes et les arbres y sont abondants, les animaux aussi, et le chien avant tout, lequel est un animal non sauvage mais domestiqué. La référence à l'écologie est entrevue grâce à l'ours polaire qui voit le royaume de sa banquise rétrécir, mais cette présence animale significative confère à ta poésie, dans le champ symbolique ou onirique (cinq poèmes sont regroupés

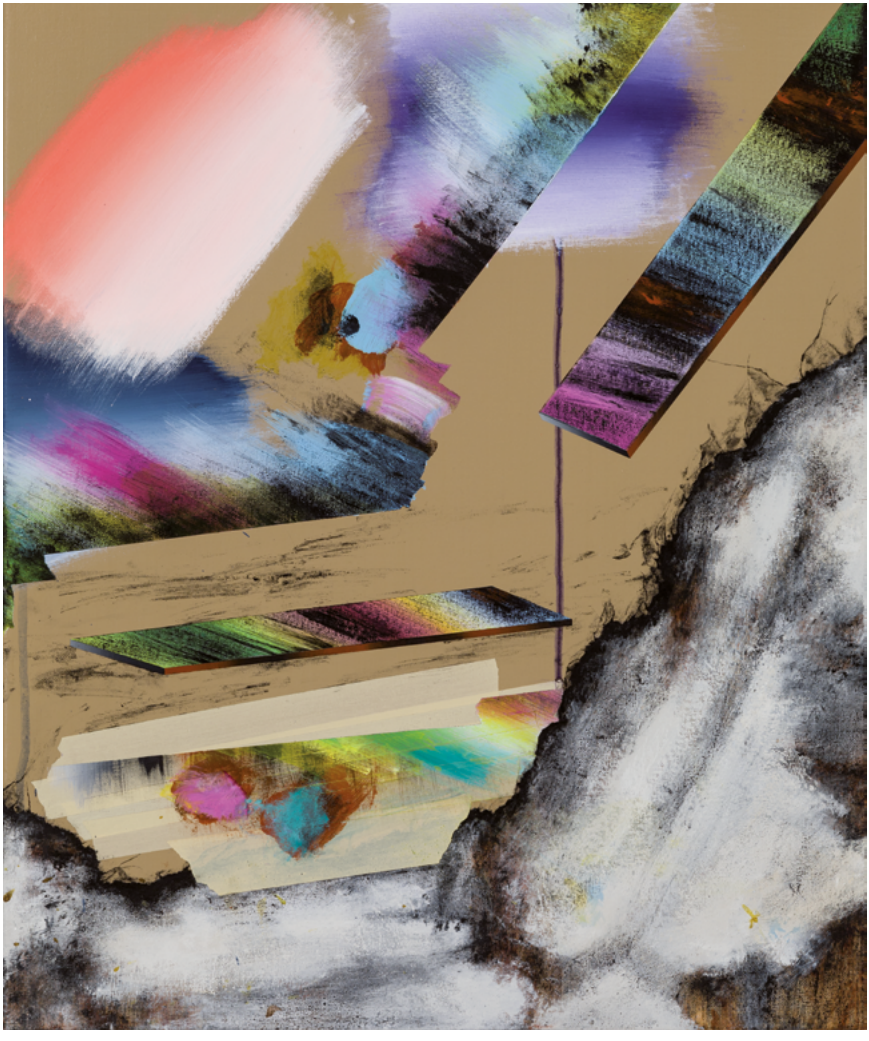
sous le titre *Onirique*), un lien avec la matière instinctuelle, si importante dans le processus de création, que la psychanalyse a pu saisir comme une régression dans l'inconscient au service du moi, avec des phases d'inspiration et d'élaboration formelle. Tu écris ce haïku : « Finie la solitude — / une abeille / aboie dans la cuisine », en faisant s'opérer une condensation ou un déplacement vers l'entomologie, sauterelle ou scarabée. Là, un rapport d'intertextualité avec mon *Traité d'entomologie poétique* se dessine, qui se situe dans une matière instinctuelle plus primitive où la chair et la peau disparaissent au profit d'un autre registre fait d'ailes et d'antennes. L'artiste et entomologiste Jacques de Tonnancour qualifie les insectes de « monstres » ou de « splendeurs cachées ». Tu écris : « la luciole pilote au milieu de cet estuaire », et je constate dans *Les ciels minuscules* que des éléments naturels minimalistes s'opposent à l'infiniment vaste. Dans cette suite, le sens de la vue est privilégié grâce à la synecdoque de l'œil accompagnée d'images nombreuses de mouvement et de lumière, en une poésie du quotidien ou du temps suspendu. Tu te souviens, dans « À la fenêtre du souvenir », du jeu de l'enfant chez Saint-Denys Garneau et tu le transformes ainsi : « Sous la pierre que l'enfant soulève [...] / Brille un monde noir d'épines et de fourmis » ; « L'équilibre n'est pourtant pas brisé », précises-tu, cela ne m'apparaît pas innocent. Je perçois que ton œuvre poétique oscille entre « la plus exigeante raison de vivre » et la « vaine poursuite du vent ». Tu parviens, dans une précieuse fraîcheur, à donner « à l'inutile / une portée ingénieuse », réussissant ainsi à *imaginer Sisyphe heureux*, voyance rimbaldienne ou donquichottisme sans l'illusion. Tu glorifies par ailleurs « l'homme de courage », et Rilke, dans ses lettres au jeune poète Franz Xaver Kappus, énonce : « Au fond, le seul courage qui nous est demandé est de faire face à l'étrange, au merveilleux, à l'inexplicable que nous rencontrons. » La régression au service de l'œuvre artistique peut présenter ses dangers. Être poète peut appeler l'expérience

de marcher sur le fil du rasoir, de jouer avec le feu : internement mythique de Nelligan, Icare flambé, « noyé pensif » du *Bateau ivre*, corbeaux de Van Gogh, balle de Smith *&* Wesson au fond de la gorge de Romain Gary.

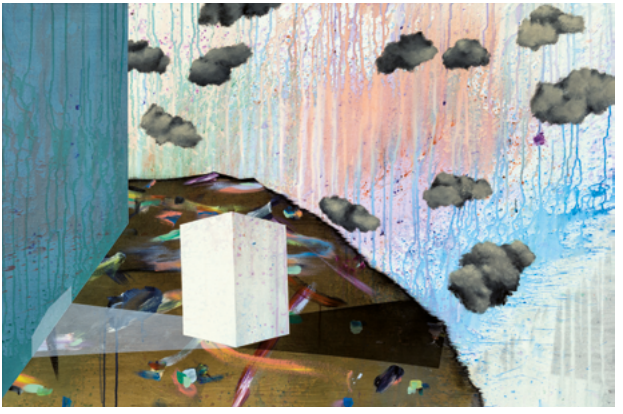
Rappelle-toi, Thomas, mon sonnet *Au chalet des illuminations*, les insectes y sont liés aux électrons puis aux planètes, comme tu associes toi-même le corps du chien à « un cosmos » et l'univers à un « électron ». Je découvre aussi le lac Édouard dans ton poème, comme le lac Wapizagonke dans le mien, et l'image du requin dans le tien encore comme celle de la tête de Méduse dans le mien également, deux symboles où l'angoisse de castration semble primer celle de la séparation ou de la mort. Mais qu'adviendrait-il dans ce sonnet si l'ampoule électrique « toute nue » — liée à la foi, à l'absolu, à la mystique, celle expérimentée par Marie Guyart de l'Incarnation ou celle conceptualisée par Georges Bataille — était remplacée par une flamme? Même dans l'anéantissement certains trouvent un ravissement suave — folie de la passion, fol amour ultime et infini !... (Tu écris : « Wanderers », j'enchaîne et je veux écrire : « Liebestod »...) Nietzsche, tout nihiliste qu'il soit, n'observe-t-il pas, dans *La naissance de la tragédie*, que l'*instinct* dionysien « cherche même l'anéantissement de l'individu et sa libération par un sentiment d'unité mystique »? Et dans la foulée de la *Vive flamme* de Jean de la Croix (« Ô flamme vive d'amour / Qui blesses avec tendresse »), Thérèse de Lisieux écrit, dans *Le Cantique de Céline* : « Attiré par la douce flamme / Le papillon vole et s'enflamme. / Ainsi ton amour attire mon âme / C'est en lui que je veux voler / Brûler !... »

Sache, Thomas, que tu as toute mon admiration !

Paul



TANKA G. TREMBLAY
JEAN-YVES COLLETTE





TANKA G. TREMBLAY

Convulsions



La prostituée mésusait de sa chair et, par le siège, ensorcelait le pauvre hère, la rotondité de ses fesses en forme d'orange sanguine masochiste, exposées à un sadisme obligé, séduisant le concupiscent qui se pâmait de désir. Fesses entièrement recouvertes de jolies vergetures esthétiquement disposées, tel le sable humide d'une plage que calquent les vagues déposées d'une mer évanouie dans le jusant, la grisette les voyait prisées par l'homme prêt à intervenir. Ainsi la belle callipyge se positionnait-elle, fesses contre sexe, torse légèrement incliné, jambes écartées, parée à l'encastrement. Se curant une incisive avec l'ongle de l'index, elle lança, au vol, d'une voix négligée :

— J'espère que tu l'as bien lubrifiée. Il a fallu suturer la dernière fois. J'en ai eu pour deux semaines à m'en remettre. Tiens-le toi pour dit.

L'homme se grattait la tête. Il s'inclina. Il mirait la sombre et ténébreuse cavité anale rougeâtre qui se dilacérerait d'ici peu et jouissait déjà. Sachant qu'il procéderait hâtivement, il retardait l'entrée en scène. L'anus bien écarté de l'offreuse l'intriguait : comment parviendrait-il à pénétrer l'antre sans trop l'endommager ? Comment un engin si gigantesque pouvait-il passer dans un si minuscule trou ? Élimé par la crainte et l'angoisse de rester pris, il hésitait.

Pendant ce temps la femme patientait. Posées sur chaque fesse immaculée, ses mains laiteuses, où trônaient d'oblongs

ongles cramoisis, dégageaient l'anus, bien en vue. Non loin de là, hérissée, une touffe vigoureuse de poils ocre rigidement dressés croissait paisiblement. En zone limitrophe aboutissaient deux grandes et pulpeuses lèvres purpurines, longées intérieurement par deux consœurs difficilement perceptibles. Le tout formait un ensemble uni, agréable au regard et sensible au toucher, que l'exhibitionniste dévoilait librement et ostentatoirement aux yeux du voyeur attentif.

L'observateur approcha sa bouche de la vulve et de l'anus et souffla doucement en direction de la zone érogène. Il posa un doigt exercé sur le clitoris et le stimula en le manipulant dans tous les sens. Instantanément le secteur s'humidifia et de minuscules boutons rosâtres éclatèrent sur le postérieur en irruption. Véhémentement, l'individu balafra de ses ongles le terrain miné et lâcha :

— Oh que oui madame...

Il s'inséra diligemment dans l'anus.

— Chouichhhhhhhhhhh, fit le marteau-piqueur.

Soumise, la jeune fille convulsionna certains muscles anaux afin d'entrer en transe et s'empressa d'établir un rythme guilleret, tempo allegro, évoquant la salsa afro-cubaine. On pouvait discerner sur son visage rubicond aux lèvres carminées, mordillées par des dents nacrées, un sourire béat, ravi du geste véniel. Une douce plainte s'échappa de sa bouche entrebâillée et les soubresauts cessèrent graduellement.

L'homme, sous l'emprise d'un orgasme indomptable, fit pivoter la fille et roua ses fesses de solides coups.

— Vlan ! Paf ! Patatras ! pouvait-on entendre à la ronde.

Terrassé par l'incartade de l'enragé, le derrière prit une teinte incarnate. L'extatique, les jambes molles et les fesses en sang, demeura coite un moment, le temps de reprendre ses esprits, et fourra l'organe excitateur masculin dans sa bouche en le pompant énergiquement.

Au bout d'un moment une substance lactescente fit son apparition au sortir de l'urètre et aspergea le frais minois de la jeune fille, recouvrant ses lèvres d'un vernix caseosa nauséabond.

Satisfait, le client montra sa carte de fidélité : « la dixième visite est gratuite », pouvait-on y lire.

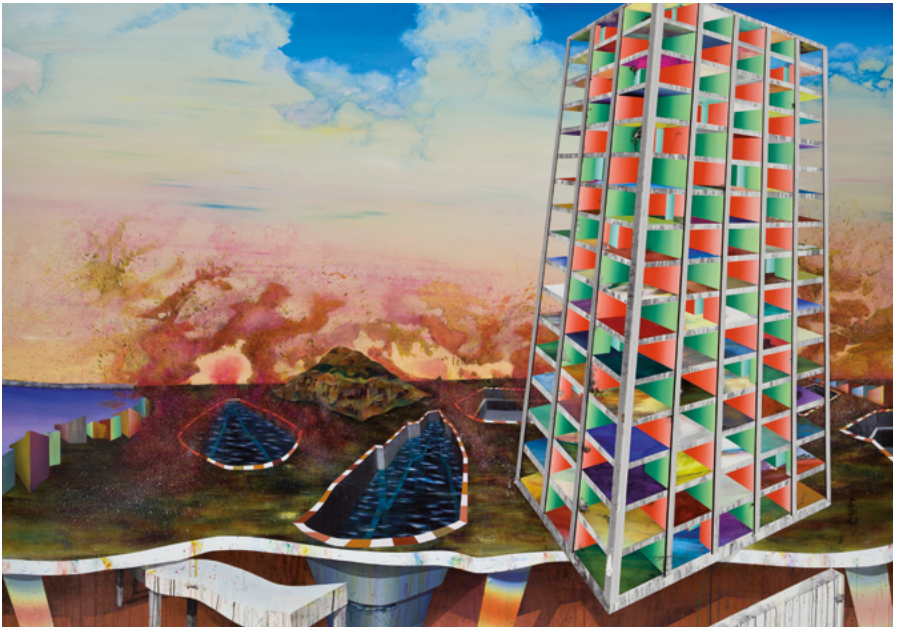
Il en était là.

La femme acquiesça, perfora la carte et lui en remit une nouvelle.

Sans rechigner.

Sans demander son dû !

Une femme honnête, c'était.



Eva travestie

À JYC

D'un geste ostentatoire et sans précaution,
Elle retira d'abord son jupon.
Une jolie culotte délicate rose dentelée de fonction
Fit alors son apparition.
Ces jambes...

Sans plus attendre Dieu soit bénit,
À son chemisier elle s'en prit.
De ses doigts effilés,
Six boutons éclatèrent d'affilés.
Ce buste...

Vint le tour de son balconnet
Qui pour la liberté mandait.
Ne restait plus qu'à dégrafer
Pour que délivrance soit accordée...
Ces seins...

Mais c'est plutôt son pantalon qu'elle retira,
Puis ses caleçons ; il faisait froid ce jour-là.
Las d'attendre, je l'encourageai

À passer aux choses sérieuses, à ne pas traîner.
Ces hanches...

Elle posa alors un premier doigt
Sur son slip du côté droit.
Puis un deuxième vint prendre place
Symétriquement, sur le côté opposé, en face.
Ces cuisses...

Vint alors le pouce droit,
Puis son semblable se joindre aux doigts
Déjà fort bien disposés.
Le tout était bien calculé.
Mon membre...

D'un geste fugace,
Par un mouvement rectiligne,
Le pouce entraînant le doigt dans sa course,
Gravité oblige,
D'un geste fugace,
Mais grave,
Elle se débarrassa enfin de ce funeste slip,
Rendant la liberté à sa longue verge pendante et dégoulinante,
Enfin débâillonnée.



JEAN-YVES COLLETTE

Congrès à trois

À la V.É.É.

Leur congrès ne diffère pas de tous les autres du même acabit et il est inauguré par un grand dîner où les discours de bienvenue et quelques annonces précèdent un spectacle d'amuseurs publics, comme s'il était impossible de passer une soirée agréable sans écouter d'insipides individus tenir des propos pitoyables.

À la fin du repas, après le café, Homme 1, Femme 1 et Homme 2 rentrent dans la chambre de ce dernier. Ils ont fait le trajet de la salle à manger jusqu'ici en se tenant bras dessus bras dessous. Ils sont contents. Ils supputent de tout et de rien en se déshabillant. Personne n'a dit ou n'a suggéré qu'ils se retrouveraient dans la même chambre ni qu'ils commenceraient à se déshabiller, lentement mais complètement, dès que la porte serait refermée. Peut-être est-ce dans leur nature? Une chambre d'hôtel les amène peut-être, sans se poser de question, à se dénuder? Femme 1 dit : « Prenons une douche rapide pour être frais les uns pour les autres après cette longue soirée de nourriture et d'alcool. » Les hommes acquiescèrent. Après un moment, elle ajouta : « Allez-y ensemble ! J'irai après. Pendant que je me doucherai rapidement, vous prendrez une pose, sur le lit, où je vous retrouverai... pendant que vous vous maintiendrez en bel état — d'accord? »

Quand ils poussèrent le rideau de douche, ils étaient déjà joliment raides ; les frottements, sans conteste, furent efficaces et exécutés avec entrain. « Oh ! Que vous êtes tentants, dit Femme 1. Surtout entretenez-vous encore quelques minutes, mais n'allez pas trop loin. Ahhh ! Quel bonheur ! »

Après sa douche, elle trouva les hommes couchés sur le dos, côte à côte mais tête-bêche, la main de l'un massant doucement la queue de l'autre. Elle s'approcha du lit. « Deux belles pièces d'homme pour vous, chère amie », dit Homme 2. Elle admira la mâle scène et enchaîna : « Qui veut se cacher dans ma bouche ? Qui veut se cacher dans mon sexe ? »... La fête était lancée ! Homme 1, dont les pieds étaient à la tête du lit, est resté en place et Femme 1 est venue se placer à quatre pattes au-dessus de lui de manière à ce que sa bouche s'aligne avec sa queue bien dressée et que sa vulve soit au-dessus de son visage, lui réservant le spectacle des prochaines entrées et sorties d'Homme 2. La tête d'Homme 1 et le fessier ouvert de Femme 1 au-dessus de lui se trouvaient donc en bordure du lit, permettant à Homme 2, debout à son pied, de pénétrer sans difficulté dans l'attirante ouverture. L'action débute. Le rythme est bon pour chacun. Une queue bien droite et fraîche et juteuse remplit la bouche de Femme 1 à sa satisfaction. Dans la profondeur du lieu, quand la grande verge parle avec la luette, la langue se couvre de salive et de mucus protecteur. Le mouvement fluide ravit Homme 1, qui profite bien des douceurs qui lui sont faites. Femme 1 tente d'harmoniser le mouvement de sa bouche à la cadence qu'Homme 2 lui impose. Entre ses cuisses ouvertes, il entre et il sort avec un *swing* admirable. Il emplit Femme 1 de sa chair bandée à craquer, la frottant au passage où il faut pour faire de l'effet, car Femme 1 exprime sa satisfaction par des sons. Les surplus de sa lubrification naturelle coulent dans le visage d'Homme 1 placé sous elle, qui presse son clitoris et admire le mouvement de la queue entre les lèvres gonflées. Femme 1 se laisse aller

à d'autres sons, plus insistants. Homme 2 lui parle : « Jouis, coule, ne te retiens pas, profites-en bien, chéri », lui dit-il. Tu as la fente comme un coucher de soleil... » Il poursuit sa motion ; il l'accélère à peine. « Vas-y, cochonne », ajoute-t-il, changeant de registre, montre-moi comment tu sais jouir... » Et Femme 1 de se mettre à trembler et à parler, délaissant la queue dans sa bouche, elle ordonne à Homme 2 de pousser, d'enfoncer sa grosse queue tant qu'il peut. Homme 1 concentre son action sur les couilles d'Homme 2. Femme 1 chante et échappe des cris ; elle a des impulsions incontrôlables. Pendant qu'elle jouit, Homme 2 continue son mouvement. Il va bientôt propulser son nectar ; il va bientôt gicler « tant qu'il le peut ». Il grogne des sons d'homme qui jouit ; il précipite un grand coup de sperme dans le vagin brûlant de Femme 1 et il dirige les autres jets dans la bouche ouverte d'Homme 1 — ayant imaginé cette possibilité mais ne croyant pas qu'elle se produirait — qui aspire avec avidité l'onctueuse crème séminale. Sa bouche ouverte attendait et reçoit, avec un peu de retard, les giclées intimes de Femme 1, quand son sexe s'exprime, dès que des doigts envahissants ou qu'une verge en effervescence s'en retire.



Tourner la page

À T.T.

Le tourbillon d'émotions qui les a inquiétés semble s'être évaporé et Femme2, toujours enthousiaste, prépare la suite et décrète, après avoir consulté un petit calendrier de poche, que leur prochaine rencontre aura lieu chez elle, dans un mois jour pour jour, le 23 juin.

Les deux compagnes vont passer encore une nuit ensemble avant que Femme2 ne rentre chez elle. C'est pourquoi elles vont d'abord déposer l'homme à son appartement. Il descend de voiture et se dirige vers le coffre. Il récupère son bagage et le dépose sur le trottoir avant de s'accroupir devant la fenêtre ouverte de la portière.

Il les regarde toutes les deux et leur sourit; il prend la main de Femme 2, qui est assise à la place du passager, et tend son bras pour saisir celle de Femme 1. C'est le moment que choisit la première pour ajouter un grain de sel à son invitation: «Quand nous nous reverrons, dans un mois, j'aimerais que Femme 1 et moi puissions vous prendre les yeux bandés, peut-être même les membres liés... Viendrez-vous quand même nous retrouver?»

Après une intrigante pause, comme s'il prenait le temps de visualiser une scène dans sa tête, il répond: «Oui, maîtresses, j'y serai.»

Et il se met à rire de bon cœur!

JEAN-PHILIPPE BERGERON
JEAN-FRANÇOIS POUPART





JEAN-PHILIPPE BERGERON
ET JEAN-FRANÇOIS POUPART

Jeu du serpent et de l'échelle

Car il savait ce que cette foule en joie ignorait, et qu'on peut lire dans les livres, que le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais, qu'il peut rester pendant des dizaines d'années endormi dans les meubles et le linge, qu'il attend patiemment dans les chambres, les caves, les malles, les mouchoirs et la paperasse, et que, peut-être, le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une cité heureuse.

Albert Camus, *La peste*

Mais comme je descendais le sentier rocheux, la folie m'empoigna et je criai haut dans la nuit ; et comme je me courbais avec des doigts d'argent sur les eaux taciturnes, je vis que mon visage m'avait quitté. Et la voix, blanche, me parla : tue-toi !

Georg Trakl, *Révélation et anéantissement*

Ces gens sont tellement dangereux qu'il faudrait absolument les interner d'une façon durable dans un asile, jusqu'à leur guérison éventuelle. Ils ne méritent point du tout une pitié illimitée, telle qu'on la leur témoigne souvent. Ils se sont presque toujours soustraits à un traitement médical, et quand je pense à l'immense douleur causée dans les familles où une jeune fille est ainsi privée de ses beaux cheveux, il m'est absolument impossible de comprendre que l'on ne conserve pas indéfiniment de tels gens dans un asile, au lieu d'exposer toujours à nouveau des jeunes filles aux méfaits de ces dangereux fétichistes.

Dr Richard von Krafft-Ebing, *Psychopathia sexualis*

quelque part une ville gelée hélera ses cabs
une infanterie pacifique pour mûrir les récoltes
et le sang circulera
au même titre que les automobiles
dans le béton et la verdure
tu ne mourras pas ton amour est éternel
PAUL-MARIE LAPOINTE, *ÉPITAPHE POUR UN JEUNE RÉVOLTÉ*

DU MONDE DES MORTS

Dérive où découvrir objets et récifs contre lesquels
me fracasser, les scorpions de mer.
Je fais le rêve paralysant d'un décubitus et d'un linge
d'écorce,
je partage avec les sites mortuaires une langue chamanique,
s'intègrent aux corps des morts des pierres, une récolte de
coquillages.
Dans une région du cerveau, je comble de figurines et de
portraits
une ancienne station baleinière et une civilisation éteinte,
j'entre en crise à l'approche d'un comptoir commercial, je sais
ma gorge
obstruée d'armes à feu, d'asticots.

Chaque mythologie vole en éclats, rejoint un asile de
bourdonnements.

Je peins sur des bois précieux des visages,
conserve en linceul les passages et les expressions,
je remonte le temps, défais de ses bandelettes un personnage
à ma ressemblance, épouse sa momification,
ses vêtements, sa résine, l'or et le pourpre.
J'ai besoin d'une image du monde et d'agglutinants,

d'une superficie suffisante au désert, aux traits périssables
des êtres.
Se prépare mystérieusement
l'éternel enroulement des vivants et des défunts.

J'entends ne plus me déprendre des cires d'abeille du monde
des morts.

J'ai vu tous les embaumements, les seringues et les outils,
je connais par cœur la fosse et les fleurs des proches enterrés,
la coiffure, l'habillage, le choix du cercueil
ou bien la transformation du foie et de tous les organes en
cendres ;
l'enfer et le paradis ont également faim d'âmes.
Je donne à l'ordre et au chaos une dernière façon d'entasser
le sang
dans les tuyaux d'un orgue,
et de désirer violemment de la peine
l'accueil noir.

Je classifie en moi le miel particulier aux différents visages
des morts.

C'est le printemps personne ne ment

quand je serai mort plus personne n'éjaculera
les tentatives seront réprimées
on enchaînera les têtes fortes
il n'y aura plus de saules
on abolira la couleur des rivières
à la tête des grands herbages
tout ce qui brille brisera bientôt

quand je serai mort les piscines juives
seront recouvertes de nouveaux palmiers
on aimera enfin le noir le dimanche
la rencontre des infirmes
l'amour sera partout pour apprendre à voler
avec une race au ciel je serai aussi une fête
des colifichets des drones
en papier mâché par des obèses
qui se brûlent régulièrement
avec les langues où s'évaporent les grandes gencives
des ténèbres enfin bandées
avec les cicatrices de craies évangile pour enfants sourds
les palmiers négresses ouvertes à ma première communion
langue bénie des couleuvres sous les coiffes

quand je serai mort
le grand monde dessiné sera là
les églantiers longuement avec des vulves
avec l'odeur je me redresserai de la terre
ossements en boîte cire et doigts coupés
je serai une scène églantiers pliés parmi
les très morts le sous-sol des soubassements
encore plus bas

Hybride d'été

Quel est ton poète préféré? Lautréamont.
Quel poème aurais-tu aimé écrire? *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard.*
Quel est ton film préféré? *Le Procès*, d'Orson Welles.
Quels mots reviennent toujours trop en poésie? *Poème*, *écho*, *je*, *silence*, *mer*, *nuit*, *mots*, *solitude*, *angoisse*, etc.
Peut-on encore écrire des poèmes d'amour? Oui.

Résultat et commentaire : Je te donne 5 sur 5. Le mot *poésie* ne devrait plus jamais apparaître dans un poème, ça amoindrit, déleste, déculpabilise. A-t-on recourt à ce même procédé dans le roman, le théâtre ? Imagine : « notre narrateur s'est trompé car il se trouve dans un roman... », « n'oubliez pas, Chimène, c'est seulement du théâtre... » Il en va de même pour *pierre*, *aube*, *mot*, *lieu*, *frisson*, *l'autre*, *toile*, *aurore*. C'est antinomique d'écrire de la « poésie » avec autant de sauf-conduits, saucisses enfilées huileuses et pour plaire à qui ? Aux assis, professeurs borgnes, normalité de la mort parmi nous avec des principes ? La poésie américaine au XX^e^ siècle a su adjoindre le traitement psychiatrique aux cours de création littéraire. Entre deux électrochocs, faute de talent, ils ont historicisé une névrose commune. C'est déjà un bon début.

Les homosexuels de la famille Krupp

Nommer quatre mauvais poètes : Borges, Guy Goffette, Jacques Prévert, Mao Tsé-Toung (traduction Philippe Sollers !).
Qu'est-ce qu'un vers libre ? Celui dont la forme, au moment de la créer, échappe historiquement au vers régulier. Mais ça n'est pas qu'une affaire de métrique, il y a une sorte de darwinisme du vers.
Quel romancier a été aussi poète ? Victor Hugo (je vais prendre les points, ou bien je dois répondre aussi Alvaro Mutis ?)
La poésie peut-elle changer les choses ? Non.
La mythologie est-elle toujours hystérie ? Non.

Résultat et commentaire : hum, 2 sur 5. Oui, la poésie change toutes les choses, de même pour la mythologie qui est absolument le vase brisé des premiers symptômes racontés de l'hystérie. C'est la psychanalyse avec toutes ses figures, père, mère, sœur, frère interloqués par le sexe coupé au milieu du

jardin (Éden, Hespérides, suspendus à Babylone, des Oliviers). La parole raconte la souffrance de l'être entier avec ses poses, rumeurs, non-dits, La colère est omniprésente dans toutes métamorphoses. Et non, le vers libre fut inventé par Arthur Rimbaud, deux poèmes d'*Illuminations*, « Marine » et « Mouvement » (1872). Deux poèmes sur la mer, jamais fixe, très grand avancement pour nous. Il faut toutefois rappeler que le vers libre a toujours une métrique de « base », plus ou moins huit, autour de dix ou onze. Le vers libre se situe entre l'hexamètre et l'alexandrin, un peu plus parfois. Il a été très mal compris au profit de la prose en colonne. Pour les mauvais poètes, j'ai cru que tu frapperais près d'ici, ces contemporains couverts de prix qui n'ont jamais écrit un seul vrai poème, la langue leur faisant défaut et l'orgueil, médisance, mesquinerie, petitesse en guise de grand bouclier, ils ont pu leurrer leur vie durant les instances cultivées. Ah oui, Edgar Poe. Il est, pour nous, bien dommage qu'il ait laissé à peine trente poèmes. Le poème *Silence* de Poe demeure pour moi un des plus grands textes jamais écrits, toutes langues confondues.

C'est foutrement lilas

« Le pays qui te ressemble », c'est où exactement ? La Gaspésie.
Qui est le meilleur des surréalistes ? Breton (sinon, on peut se la jouer et dire Crevel, Desnos, mais Breton c'est le meilleur.)
Qui est le meilleur des romantiques ? Allemand : Hölderlin. Italien : Leopardi. Français : Gérard de Nerval. Canadien : Aucun.
Existent-ils des liens entre les deux ? Oui (entre romantisme et surréalisme puis Breton et Nerval, oui, me semble que je vois des liens.)
Le slam est-il de la poésie ? Non.

Résultat et commentaire: 4 sur 5, tu te replaces, mon jeune élève. Breton, d'accord. Et lorsqu'on feuillette lentement les huit volumes du *42, Rue Fontaine*, catalogue de tous ses avoirs mis aux enchères par les commissaires-priseurs Calmels-Cohen, on ne peut que tomber à genoux et avoir une bonne pensée fulgurante pour ce pape, poète, intellectuel et grand gardien des trésors du surréalisme. Les volumes consacrés à l'art primitif sont à faire rougir d'envie tout véritable psychanalyste. Oui aussi pour Nerval, *Les chimères* (12 poèmes, en passant) sont un véritable chef-d'œuvre; la grande élévation de l'idéal romantique allemand (traducteur du *Faust* à 19 ans, blablabla), cet idéal qui unit la pampre à la lyre, prédit l'ouverture du volcan, ressuscite les dieux avec le mouvement du fracas sur les rochers. Aucune prétention chez Nerval, le seul, je pense, chez les romantiques, à ne pas faire de l'orgueil un ultime refuge. Ses «amis» parlent souvent du «pauvre Gérard»; son père était le vrai «pauvre» selon moi, médecin médiocre qui ne s'est jamais trop occupé des siens. Ah oui, le slam! Si c'est de la poésie, c'est d'emblée de la mauvaise poésie comme les poèmes de Gérard de Nerval seraient du mauvais slam s'ils étaient slammés. La poésie contemporaine n'a aucune concession à faire à personne, aucun accommodement possible. Il n'y a rien d'étonnant ni de répréhensible à ce qu'elle soit méconnue, ostracisée, invisible dans les médias, si mal enseignée et considérée: c'est sa grande force. La poésie qui plaît et qui se vend bien est suspecte. La poésie doit surnager immobile comme un poisson betta dans une ornière de boue au cœur du Vietnam.

Un sourire de piscine creusée

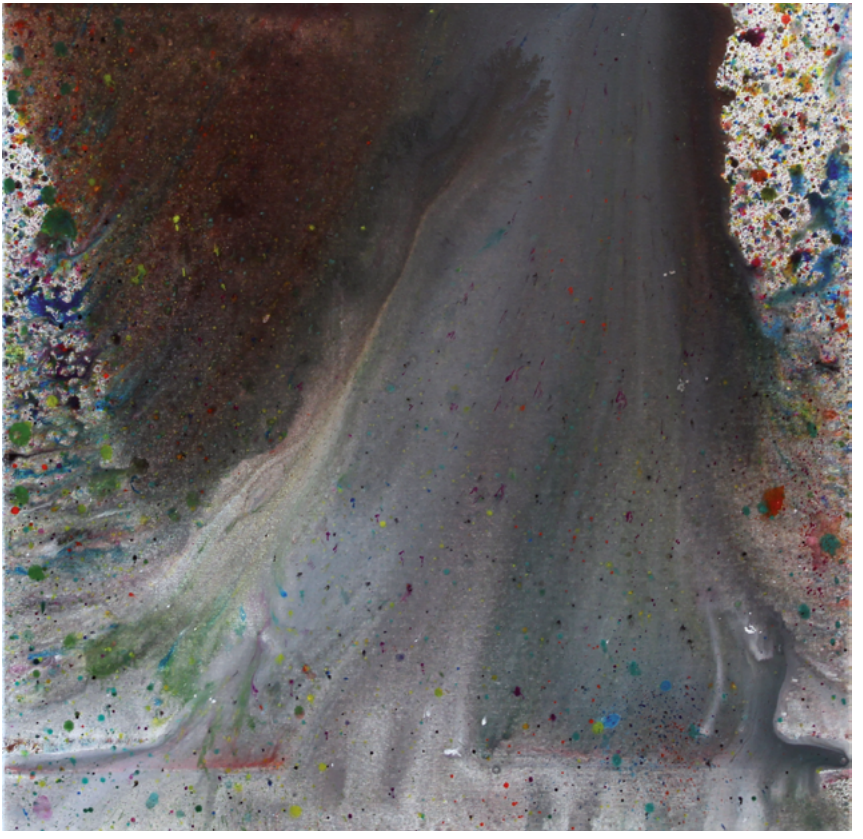
Quel épisode de la Bible aimes-tu le plus? Le sacrifice d'Isaac.
Quel est ton compositeur préféré? Bach.
Pourrais-tu tuer un être humain? Oui.
Comment se passera ta dernière journée sur terre? Normalement, je l'espère.
Peut-on écrire de la poésie après Auschwitz? Oui — Adorno le pensait aussi, mais Paul Celan, lui, qu'a-t-il répondu exactement?

Résultat final et commentaire: encore 4 sur 5! Bravo, jeune Robin intériorisé! J'aime Job. Sa femme aussi. Ses amis absolument crosseurs comme le seront Rosencrantz et Guildenstern pour Hamlet. Dieu déjà fatigué et le diable rebondissant. La couche de fumier et les bubons sont extraordinaires! Bach effrayant! Tuer un être humain? Non en théorie mais oui en pratique et en diverses circonstances. Et ta dernière journée «normale» sur terre, mouais, là t'as failli perdre un point mais c'est plutôt à la dernière question que tu as perdu ce précieux point: Paul Celan. Justement. Il a écrit ses livres après et avec Auschwitz, puis le saut dans la Seine, 1970, je crois. Donc je fais le calcul très scientifique et très sérieux de ce questionnaire, hum, tu as obtenu 15 sur 20! Bravo! Tu passes avec la mention *assez bien*. Quoi? Un questionnaire qui m'est adressé? Insolence ou simple mégarde? Bon, j'y vais afin de démontrer ma bonne foi et mes égards envers les sursauts volontaires de ton jeune esprit en formation.

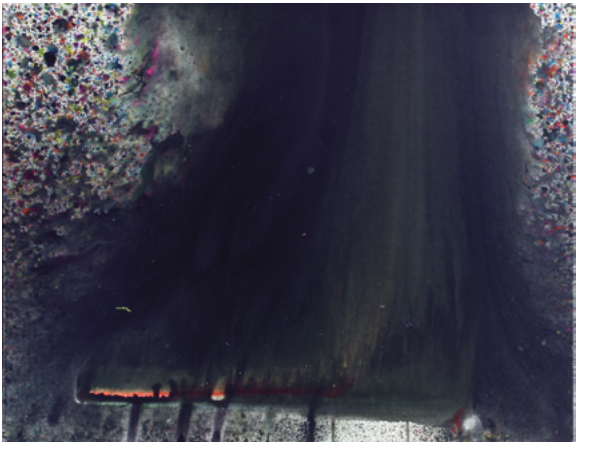
Les grands peuples en convulsion

Ton révolutionnaire préféré? Nestor Makhno.
Bonne réponse, on sent bien que le maître s'est frotté au cirque punk.
Deux femmes exemplaires? Pénélope, Charlotte Corday.
Se dénote ici un certain goût pour la mer Méditerranée et la baignade.
Deux hommes exemplaires? Jules Verne, Jean Moulin.
Ici, tu ne te mouilles pas trop.
Deux personnages de roman? Raskolnikov, Rieux.
Ah! Raskolnikov à Oran et les heureuses lectures de jeunesse.
Peux-tu nommer la seconde idéologie politique que tu détestes le plus? le Maoïsme. Des atrocités de la révolution culturelle à celles de *Tel Quel*...





SÉBASTIEN RICARD
ANDRÉ RICARD





SÉBASTIEN RICARD

L'homme empaillé

Taisez-vous, homme de la musique
Que j'entende L'oiseau du dedans, la note du dessous

GASTON MIRON, *L'HOMME RAPAILLÉ*

Il me semble que j'y vois plus clair, aujourd'hui. En fait, maintenant, ça me saute aux yeux, mais je dois faire des efforts considérables pour garder bien présente *l'évidence*. Car *tout* concourt à la faire oublier, tout travaille à l'effacer. Tout repose sur cet oubli de l'évidence, se tient grâce à son effacement. Dans le vide.

L'entente est collective, tacite et définitive et la souffrance qui résulte de ce renoncement obligé à ce qui est manifeste, à ce qui saute aux yeux est la souffrance toute particulière du tabou. Elle ébranle le jugement propre de l'individu, le fait douter de lui et des autres, l'isole.

Gaston Miron est celui qui a su le mieux dire cette souffrance que seule la poésie à ses yeux pouvait arriver à cerner, car cette souffrance se tient derrière les apparences, dans l'invisible qui est la chasse gardée du poème.

J'ai encore en mémoire la lecture de son récit initiatique, de son illumination qui est aussi un moment de pur vertige quand, sur la route engorgée des Laurentides, regardant *sans les voir* les panneaux routiers, lisant machinalement ce qu'ils indiquent, Miron saisit soudainement tout ce qu'il y a de délirant dans cette langue qui est un calque en français de l'anglais.

Le « traduit du », comme il le nomme, est le langage de l'aliéné et sa syntaxe étrange révèle au poète, de façon soudaine et fulgurante, ce qui se trame de terrible derrière le réel : une occupation sourde et de tous les instants, une impossibilité tragique de faire corps avec le monde.

C'est sans doute à la suite de cette expérience définitive que Miron commence son œuvre, récusant ce qu'il a écrit avant, « longtemps je fus ce poète au visage conforme / qui frissonnait dans les parallèles de ses pensées », qu'il ébauche son *Homme rapaillé*, fort et fragile récit de notre condition, lucidité-luciole, clignotante, poèmes mouches à feu dans la nuit de l'humiliation collective reconnue, « revendiquée et retournée en une affirmation ».

Ce livre, on le sait, est capital pour la littérature québécoise et pour l'Histoire du Québec, tout particulièrement pour ce qu'il révèle de l'interpénétration des univers poétique et politique, de leur sourde symbiose, de l'impossibilité, de la futilité de concevoir ici l'un sans l'autre sans déréaliser l'ensemble. « Je suis sur la place publique avec les miens / la poésie n'a pas à rougir de moi », déclare alors le poète car c'est l'idée que l'on a du poétique et du politique au Québec que Miron conteste dorénavant, l'idée que l'on se fait de nous, une idée fausse et étouffante de ce que doit être notre représentation. Politique ou esthétique, cette mise en scène de nous-mêmes est une mise à l'écart, une mise à l'ombre, une disparition de nous-mêmes.

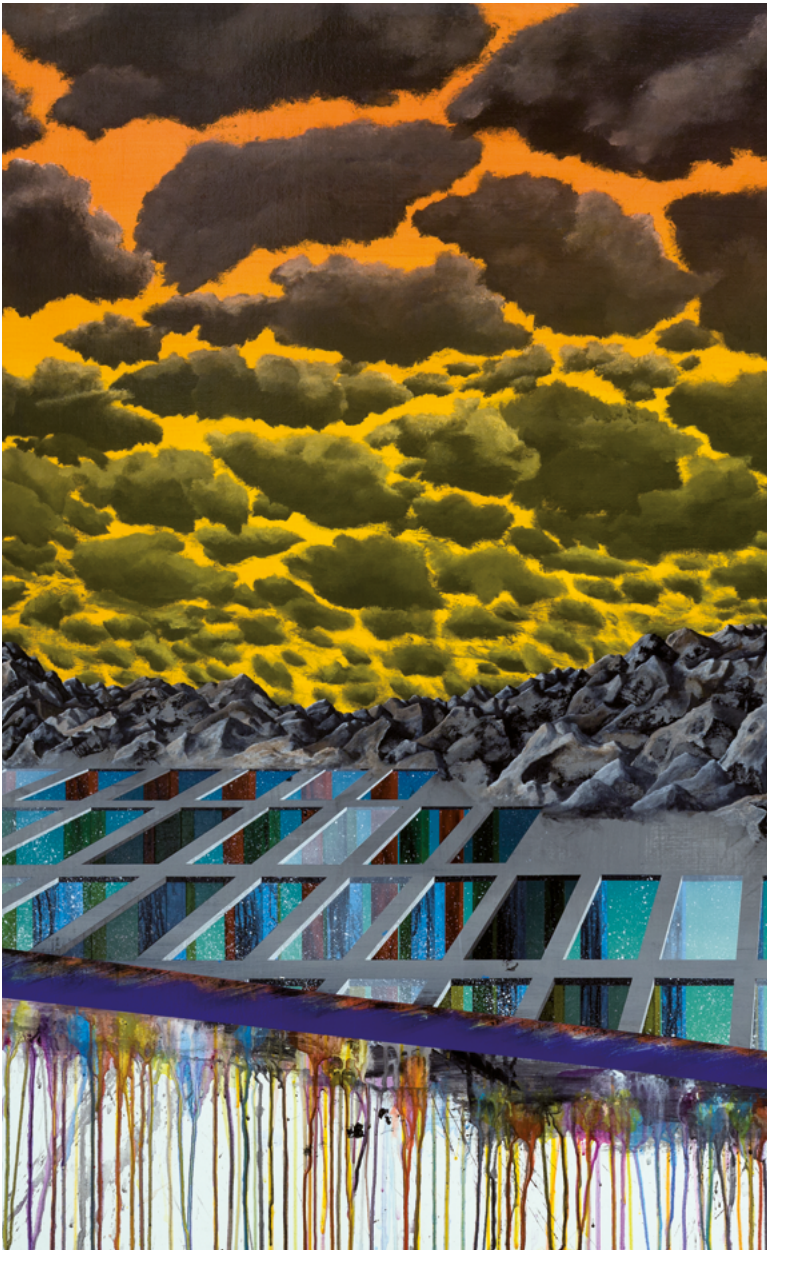
Or, c'est cela qui me frappe, précisément, dans le spectacle symphonique des hommes rapaillés, auquel j'assistai le printemps dernier, à la Place des Arts. Dans l'écrin de la nouvelle maison symphonique, cette représentation relevée, qui en jette, ne parvient pas à dissiper le malaise que j'éprouve lorsqu'on veut me faire croire en dépit de tout à quelque chose, à plus forte raison lorsqu'on veut me faire croire à ce que je ne suis pas, à ce que nous ne sommes pas. J'y vois,

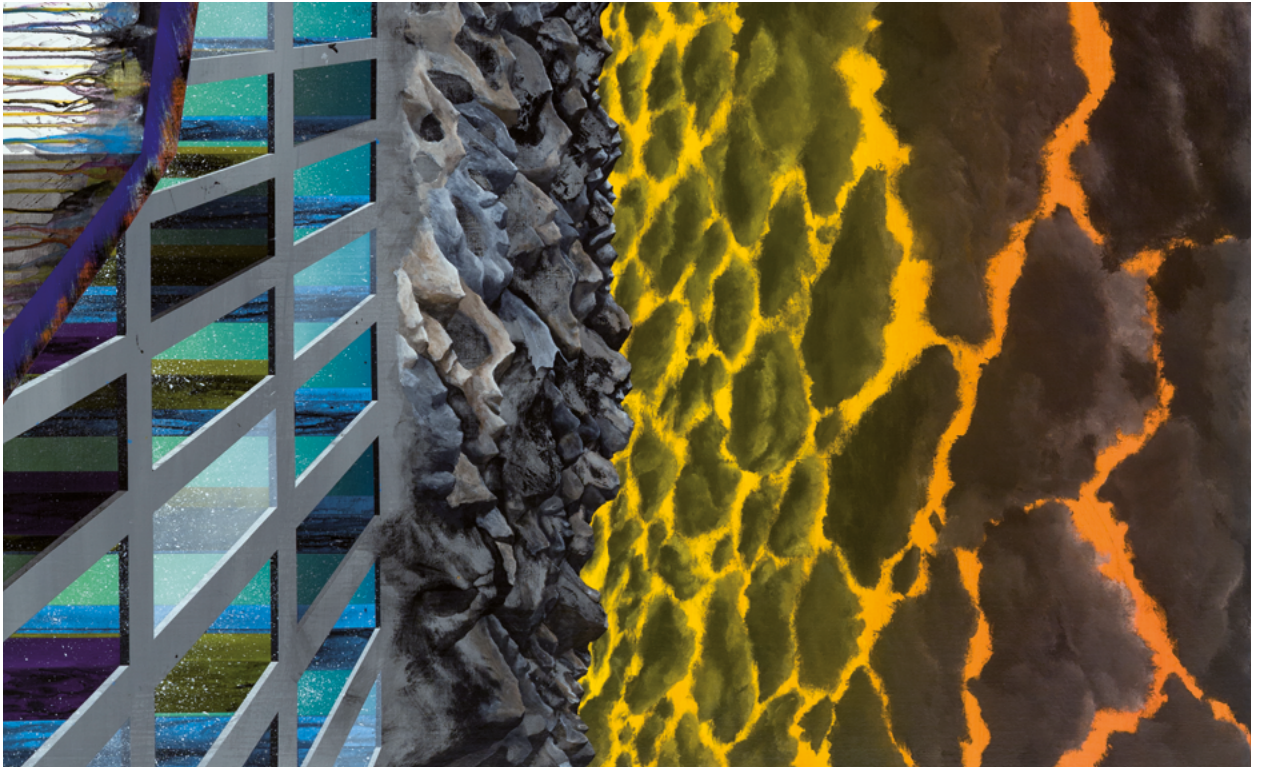
dans ce spectacle, l'illustration parfaite d'un conditionnement culturel et politique plus large, à l'échelle de la société québécoise, j'y décèle, en dépit de tous les moyens déployés, du talent indéniable des artistes et interprètes de l'aventure, la permanence de notre aliénation : un manque tragique à être que veut faire oublier un savoir-faire qui suffit à nous distinguer, aujourd'hui.

Qu'on mette à ce point de l'avant Gaston Miron et son œuvre, la plus populaire du répertoire poétique, pour les faire disparaître à ce point, est proprement stupéfiant. Miron disparu, c'est le peuple aussi qui s'efface. Et le tonnerre symphonique n'y change rien.

Loin de moi la pensée que ce travail de sape soit voulu, ou même qu'il soit le résultat obligé d'une commercialisation de l'œuvre. Ce n'est pas la récupération de l'œuvre mironienne qui m'importe, mais le caractère inéluctable de la récupération, du travestissement, dans un contexte politique qui n'est pas reconnu pour ce qu'il est, qui ne peut plus l'être. Je le souligne car comment douter de la bonne foi des gens sur la scène et en coulisse? Ce sont mes camarades pour la plupart et ce spectacle est l'occasion idéale pour eux d'affirmer leur allégeance au Québec, leur foi en sa libération attendue. Nous avons si peu la chance aujourd'hui de dire cela avec force dans l'espace public. Et puis, au fond, ce n'est pas si risqué, Miron c'est comme la loi 101 : trente ans après, plus personne n'est contre ! Qui sait, peut-être apprendrons-nous bientôt que *L'homme rapaillé* figure avantageusement sur la table de chevet de monsieur Couillard !

Quoi qu'il en soit, le malaise demeure et ne peut être tu : c'est une vision réduite, réductrice, de la poésie de Miron qu'on nous donne. Une vision *convenable* qui correspond avec ce que nous croyons être, nous conforte et nous réconforte dans cette idée de nous... mise à mal par Miron lui-même il y a cinquante ans ! C'est Miron sensible, amoureux, profond,





féminin, animal, végétal, fluvial, territorial, continental, épique, joual et lettré, il y en a pour tous les goûts, chacun son Miron, en somme, comme le dit Sylvain Cormier, mais sa révolte, sa charge fondamentale, radicale contre ce qui nous nie fondamentalement n'y est pas. Comment pourrait-il en aller autrement, dans ce lieu, sur cette scène, à la Place des Arts? Cette révolte aujourd'hui, dans la complaisance qui nous caractérise, semble anachronique.

Car nous avons dépassé ce temps de «l'aliénation délirante», nous sommes maintenant «revenu(s) d'en dehors du monde». Derrière nous la servitude et la survivance, car ce lieu et cette scène symbolisent nos gains, considérables, certes, mais qui menacent de se retourner contre nous car le provisoire n'est pas le définitif et que cette méprise est ce qui nous épargne d'aller jusqu'au bout des choses. Que ce sont encore malgré tout nos têtes seules qui sont hors de l'eau, que l'eau monte, que ce sont encore et toujours nos bouches qui affleurent, juste assez pour respirer et entonner le chant des parvenus.

Ce spectacle est exemplaire de ce qui se trame dans le Québec post-échecs référendaires, toute sa facture est une affirmation de ce que nous voulons être en dépit de tout (des faits, de l'Histoire), enfin débarrassés de nos démons, passés à autre chose, dégagés et capables nous aussi de jouer avec notre récit, de faire du folklore *high class* avec le matériaux noble de notre émancipation inachevée...

Cette représentation manque ainsi à la plus louable de ses visées, celle de *transmettre* Miron, d'assurer la pérennité de sa poésie, née sous le signe d'une révolte intime et totale contre ce qui nous nie encore aujourd'hui de l'extérieur et de l'intérieur, c'est à dire l'Autre, le *Canadian*, sa loi, sa langue, son système politique, et le regard de l'Autre sur nous, intégré par nous et devenu composante aliénante de notre identité de peuple.

Un peu comme Rimbaud qui travaillait au « dérèglement systématique de tous les sens », Miron, pour parvenir à une langue qui lui soit propre — propre à voir derrière les apparences la déshumanisation d'abord, et l'espérance ensuite —, Miron remet tout en question, tout ce qu'il voit, ce qu'il entend, tout ce qu'il a appris, il doute systématiquement et ce faisant, ébranle les colonnes de ce qui se donne comme étant la réalité, la sienne et celle de son peuple. Avant de se rapailler, l'homme Miron est un homme dévasté, un champ de ruines.

Très tôt le poète se double du militant, sa parole agissante se prolonge d'un activisme politique, car la liberté de parole qu'il découvre appelle un surgissement du peuple dans toute sa liberté, parce qu'il sait d'instinct que l'une n'est rien sans l'autre. Il est à noter que les résistances face à cette révolte, la réaction qu'elle a entraînée vinrent surtout de l'intérieur. L'humiliation collective, la déshumanisation qu'entraîne cette condition ne pouvait jamais correspondre à l'idée que l'on se faisait de nous, alors. Et la réaction à ce constat lucide est elle aussi toujours prompte à y faire obstacle. Reconnaître cela menace l'unité nationale, vacillante peut-être mais sur laquelle nous devons construire. Même la loi 101, première entre toutes les institutions, en est venue avec le temps à faire écran à cette condition qu'elle voulait corriger.

Nous parlons encore aujourd'hui depuis ce refus de regarder en face notre condition. Notre pouvoir d'achat, notre modernité n'y changent rien. Mais aussi douloureuse et dangereuse soit-elle, la lucidité de Miron sur notre condition est aussi une réelle espérance. Car l'espérance sans la douleur est une plainte, une plainte devenue insupportable aujourd'hui avec ses grands airs de parvenue, avec cette prétention qu'elle a sur la culture, sur le récit, sur le devenir politique. C'est cette plainte que j'entends dans ce spectacle, c'est elle qui se transmet, et qui recouvre comme un baume la douleur, la

vraie, celle qui révolte, et quand j'entends un des interprètes entonner : « ça ne pourra pas ne pas toujours arriver / nous entrerons où nous sommes déjà », quand j'entends ces vers qui résument à eux seuls la douleur, la lucidité et l'espérance de Miron, c'est « *Mommy, Mommy, I love you dearly / Please, tell me once again that beautifull story...* » que j'entends.

Ce qui se transmet dans ce spectacle, c'est notre aliénation vivace, le contraire de la révolte, cette capacité de nous faire disparaître pour *correspondre* à ce qu'on attend d'une communauté en Amérique du Nord au XXI^e^ siècle (les Indiens, on n'en parle pas, comme d'habitude). C'est notre absence, la négation de nous-mêmes (grandement inconsciente sans doute) qui se transmet mais, par un retournement raffiné, en empruntant la voix de celui qui a su nommer cette absence, le scandale de cette absence, comme pour cautionner l'entreprise, faire avaler la pilule.

C'est la subversivité même de l'œuvre qui est atteinte dans son actualité, c'est Miron désamorcé pour les besoins de la cause : le faire connaître, le faire entendre, le faire découvrir à tant de gens qui l'ignorent et ne savent pas ce qu'ils manquent. Or, ils le manquent bel et bien ! Miron passe à la trappe car les circonstances politiques sont oblitérées. C'est un tour de passe-passe dont nous semblons avoir le funeste secret. Tout est parfait dans ce spectacle, comme dans « le crime est parfait » : c'est nous qui nous effaçons nous-mêmes, faisant disparaître et le crime et la preuve dans un bruit de fanfare. Voilà ce qu'on nomme *transmettre* au Québec et on se plaint ensuite de l'amnésie des gens, des jeunes... Quelle farce !

Mais les jeunes et les gens ne sont pas dupes. J'en veux pour preuve ce moment unique que nous venons de vivre collectivement, où la circonstance politique, loin d'être évacuée, fut le cadre d'une remise en cause frontale et bientôt fondamentale du politique. Que de créativité, de poésie, de mouvement pendant le Printemps érable !

Montréal ne fut jamais aussi française que les douze mois que durèrent cette grève et, notablement, Gaston Miron frappait par sa présence ; dans la rue on se disait « bêtes féroces de l'espoir », « entêté d'avenir » et « arrivé à ce qui commence ». Cette coïncidence par-delà les âges d'un poète et de la lutte populaire frappait, oui : Miron était de retour sur la place publique avec les siens, la poésie et la politique n'avaient pas à rougir de nous tous.

De retour ? Est-ce à dire que Miron l'avait quittée, la place publique ? Je crois que oui, et nous tous avec lui. Un écart s'est creusé au fil des années et des échecs référendaires entre le peuple et ses représentants ; ces derniers parlent désormais pour lui, de lui, mais en son absence. Et nous voudrions nous faire à cela maintenant comme à une fatalité. Ce qui m'est impossible, absolument. Parce que cet écart avec la condition politique, le refus institutionnel de considérer notre condition dans toute son abjection, le tabou me menacent dans ma pratique artistique et dans mon humanité. Pour le dire dans les mots de Miron, « parce que je suis en danger de moi-même à toi / et tous deux le sommes de nous-mêmes aux autres ».

La transmission est-elle une trahison obligée ? Peut-être. Mais il est des faits qu'on ne peut trahir sans compromettre la passation du témoin culturel, ou alors personne n'est là pour le prendre. La souveraineté est un fait. Souveraineté de l'être, souveraineté du peuple. La souveraineté de la parole mironienne, inouïe, improbable, à chaque vers, à chaque mot retrouvée, dans chaque blanc disparue, sa souveraineté hoquetante appelle la souveraineté du peuple, sa découverte, sa révélation pour une affirmation collective et définitive de ce qui fut toujours déjà là. Toujours déjà là, non dans un horizon reculant sans fin comme une carotte au bout d'un bâton. Non pas conditionnelle à quelques étapes préalables, genre « un vote pour nous, c'est un vote pour la souveraineté ».

Car ce que révèle *L'homme rapaillé*, ce n'est pas l'absence de liberté du peuple, c'est l'absence d'un peuple libre, sa grouillante, sa proliférante présence en marge du réel politique, d'un système arrêté en dépit de lui et pratiqué jusqu'à l'absurde par ses représentants.

On me reprochera ma vision par trop politique de l'œuvre, on m'accusera de réduire de beaucoup sa poésie qui échappe, Dieu merci !, à la mesquine et basse politique, ce qui la rend « universelle », mais je sais aujourd'hui que ce qui la rend universelle, c'est précisément son enracinement radical dans le politique, dans une condition que nous ne voulons pas regarder en face. Éviter notre condition, c'est évider notre culture. Miron sans sa révolte est un homme empaillé.



À mon père, à ma mère, à tout ce théâtre

Mon Pops adoré,
C'est en relisant la si belle méditation que tu m'adresses, bouche ouverte, allongé sur le fauteuil dentaire de Mme B., que j'ai pensé au tableau célèbre de Edvard Munch, *Le Cri*. Moins pour l'angoisse que pourrait laisser poindre la visite redoutée chez le dentiste que pour l'inquiétude lancinante qui parcourt ta lettre et qui, devant le vertige appréhendé de *notre* disparition, prendrait le visage de la panique si tu ne possédais ce don de nous en distraire par cette délicatesse et cet humour fait d'autodérision qui sont aussi ton *style*. « Ton père est un pessimiste au fond », aime à me rappeler Moms, la Huronne, ton amazone, véritable truchement de tes états d'âme.

C'est au lendemain de la défaite improbable du parti québécois, aux dernières élections, que j'ai pris la mesure de ce fatalisme. Pour la première fois de notre histoire, ce fut à moi d'essayer de te réconforter, de trouver les mots pour jeter sur cette débâcle un autre éclairage. « *Speak to your father, you know how deeply concerned he is by all this...* », m'intima Moms, au téléphone, avant de te donner le combiné, car c'est elle qui filtre tout ce qui sonne à la maison. Tu cédais alors à un bien compréhensible abattement qui me surprit tout de même par son caractère définitif. Notre pusillanimité, disais-tu, avait eu

raison de nous une fois de plus, une fois de trop ; tu ne verrais pas le jour de la libération de ton peuple ; le rêve si longtemps caressé du pays s'évanouissait pour de bon, il fallait s'y résigner, se résigner à la lente, inexorable louisianisation du Québec. Gilles Vigneault, entendu ce jour-là à la radio, tenait un discours proche du tien, lui qui chantait déjà en 1975 *Quand nous partirons pour la Louisiane*, appelant comme pour la conjurer l'antique hantise. Bien entendu, tu m'appelas le lendemain pour t'excuser « de ce moment de faiblesse » et me dire qu'un tel propos ne convenait pas à quelqu'un comme moi, dans la force de l'âge, et que tu ne perdais pas foi en nos entreprises ; mais je sentais bien que ce jour-là aussi le goût de l'avenir n'y était pas.

C'est depuis Shediac, au Nouveau-Brunswick, dans l'Acadie mythique, où les cordes à linge sont des lignes à hardes, que je relis ta lettre ; elle m'émeut comme, lorsque enfant, je recevais sans faute pendant mon séjour au camp de vacances une longue lettre de mon père qui faisait l'envie de mes comparses de hutte. Il m'est même arrivé de la leur lire à voix haute, tant j'étais fier, mais toujours après l'avoir pleurée tout mon soûl, seul dans mon coin. Enfin, ces fils de médecins saisissaient ce que c'était qu'un écrivain ; jusque-là ils me plaignaient un peu secrètement, j'imagine. Orgueil ! « *Do you know how lucky you are to be the son of a writer, a great one* qui plus est ? » Je me souviens de cette missive qui m'arriva de Chine, où tu voyageais avec d'autres écrivains en ambassade culturelle, une lettre de trois ou quatre feuillets qui gênait l'enveloppe dans ses entournures et qui me rejoignit avec ses timbres étranges dans la forêt mauricienne, au bord du lac Minogami.

L'écriture dans laquelle tu as engagé toute ta vie ne fut jamais un sacerdoce. Tu as été, tu es encore, pour André, mon frère, le premier fils de l'amazone, et moi, un père et un écrivain. Un père dans toute la présence continue de ce mot.

Dans le pays improbable où nous flottons, où même les écrits s'envolent, peut-être savais-tu d'instinct que les filles et les fils sont notre seule véritable durée? Mais plus simplement, tu n'imaginais pas de vivre sans connaître cela. Faire le sacrifice de la paternité au nom d'une œuvre te semblait ridicule, aussi ambitieuse fut cette œuvre par ailleurs! Je regarde ton théâtre avec une sorte de vénération muette. Personne n'a écrit ici une chose semblable. J'écris *chose* car comment nommer pareille entreprise? La *Trilogie de Québec*, cette suite historique sur le pays possible-impossible, où les *Gens sans aveux* se retrouvent sur les *Tréteaux des apatrides* espérant le terme de *La longue marche dans les avants*, est le chef-d'œuvre méconnu de notre dramaturgie. C'est un théâtre populaire dans la plus claire acceptation de ce mot qui, pour le dire comme le philosophe Georges Didi-Huberman, réfléchit en acte à la manière de faire surgir le peuple, de lui faire prendre figure, de l'exposer à lui-même, lui toujours exposé à disparaître. Cette œuvre fellinienne, pasolinienne, résolument américaine, grave et grotesque, sale et savante, proliférante, excessive, truculente est, comme le disait Flaubert, mystique mais sans croire à rien! Il n'y a rien là-dedans pour faire plaisir à personne, ça n'a de compte à rendre à personne, ça ne répond à aucune commande, c'est un monde en soi, illuminé par le dialogue, ce genre littéraire majeur que tu pratiques génialement. C'est un théâtre populaire, c'est donc un théâtre subversif dans un pays où le peuple n'est nulle part. Évidemment que ce n'est pas monté, ce n'est pas montrable! «*But you will, you will put those plays on stage!*» intervient Moms, lorsque nous en parlons au salon, tard le soir, dans cette pièce de mon enfance, «*Oh, yes, Moms, I will, I promise*» et toi de dire, comme si c'était écrit, «Marinette, veux-tu laisser ce pauvre enfant tranquille?»

Moms, avec un regard terrible: «*Now, what is that you say?*»

Pops, les yeux au ciel: «Rien, rien, j'ai rien dit!»

Moms, nous quittant, après l'avoir embrassé sur la tête : « *Now, I leave you two to your chat !* »

Cette conversation, nous l'avons depuis toujours, il me semble, nous l'aimons longue, infinie, comme la promenade, elle prend le tour de nos occupations professionnelles qui sont proches et de notre préoccupation commune — un amour en vérité — pour le Pays. Intarissables sujets. C'est qu'ils renvoient l'un et l'autre à un même mystère : À qui parlons-nous ? De qui parlons-nous ? Sur ces questionnements éternels, ton théâtre me semble infiniment plus juste que ton analyse politique, surtout lorsque ton pessimisme en dicte le ton. L'idéologie souverainiste, devenue revancharde et victimaire, n'a pas plus d'avenir aujourd'hui que le parti libéral. C'est tout dire. Avaricieuse, elle a enterré son butin, le peuple, et le couve d'un œil jaloux. Pour peu le Québec redeviendrait un pensionnat, fleurant bon le ragoût de boulettes et la soutane ! L'œil de Moms étincelle lorsque je parle de la sorte. Elle qui est « un peu dure de la feuille », as-tu remarqué, comme elle entend admirablement bien lorsqu'on parle de souveraineté du peuple et de République.

Tu vois, mon Pops, aujourd'hui, ce n'est plus tant la louisianisation de notre peuple qui m'effraie, ce fantasme qui sert comme le bonhomme Sept heure à tenir les enfants tranquilles, mais que nous continuions à nous abuser nous-mêmes, à nous laisser guider par les sirènes du pays rêvé et du pays perdu qui sont un seul et même écueil. La peur et la culpabilité qui sont ici les deux faces d'un même récit officiel sont-elles dignes de toi, de moi, de nous ? Soyons des hommes de théâtre jusqu'au bout, c'est-à-dire des hérétiques, sans scrupule et sans sépulture !

ANDRÉ RICARD

Un plat de lentilles

L'habitude consistait, pour le chat et lui, à descendre tous deux la rue, puis à revenir sur leurs pas. Ce qui n'était pas simple. Jean marchait la plupart du temps dans la rue, déserte à cette heure de la matinée, mains dans les poches, d'un pas lent mais égal. Le chat, quant à lui, était à peine visible, contournant les perrons, s'étrillant à même les arbustes des parterres ; sous les vérandas, il grattait le sol meuble, il se glissait dans le cercle des lattes, soutien des haies contre le poids de la neige qui n'allait plus tarder. Jean le sifflait brièvement, sans insistance particulière, le regard devant lui. Rarement s'arrêtait-il. Et s'il savait que le chat avait cessé de le suivre, c'était d'une science qui tenait d'une longue habitude car il allait, tête droite, sans presque se retourner.

L'air était vif, la vue portait loin, au-delà même du champ d'exercice où les équipes casquées du Quebec High ou du St. Lawrence College s'entraînaient au football. Le changement d'heure annoncé pour le lendemain, les jours raccourcis à l'exemple des années qui lui restaient induisaient chez lui de ces retours sur la course du temps et ses fractures, une disposition toute saisonnière au spleen et qu'aiguisait le spectacle, même miniaturisé par la distance, de la dépense sportive d'énergie.

Une pareille exubérance ne lui était pas étrangère. Il avait traversé des épisodes dans sa première maturité où tout effort de concentration lui demeurait interdit avant d'avoir

abattu l'excès des forces vitales. La course à pied, le tennis, la natation — le saut en hauteur, pratique exaltante —, remplissaient assez adéquatement cet office, un dérivatif d'autant recommandé que, par esthétique, il s'exerçait à la continence. Sa vie, revoyait-il, se découpait en phases d'une dizaine d'années. De sept ou huit lorsqu'il était plus jeune. Une unité de mesure applicable, au fond, à tout fantasme de constance, l'adage ne faisait-il pas de cet intervalle la durée ordinaire des amours? La même mesure quant à ça, puisqu'elle concernait des émois égotistes comparables, pouvait servir à évaluer la durée d'implication hors de la rêverie de ce que l'on pensait être des aptitudes. Comme les amours, on les aventurait dans la roue de fortune qu'est le mouvement du monde, où chacun n'est pas si naïf que de jouer son va-tout sur la première mise. C'est pourtant ce qu'il avait fait, lui, avec ses dons, non pas tant par candeur que par bonne opinion de lui. Et, sans que la chose aille de soi, par ambition. Un mobile pressant endossé sans examen, qui l'obligea, un temps, à se tenir rassemblé, comme la discipline l'exigeait de l'athlète au point de s'élancer vers la barre surélevée du saut en hauteur. À ce genre d'appétit, quelque légitime qu'il soit, il faut, avec l'effort tenace et le sprint occasionnel, c'est bien connu, le soutien de la brigue. Et autant qu'un autre il était capable de dissimulation, d'ingratitude, de forfanterie — en un mot de duplicité. De préférence actif à courtiser la chance, toutefois, il n'avait pas eu besoin d'en faire abus.

On convient sans difficulté du rôle que joue le « hasard » dans l'agencement d'une situation prometteuse. Ainsi, tout carriériste aura su tenir en expansion un réseau de sympathies avant de le resserrer du pourtour vers le centre. Pour être mêlé aux circonstances, même encore aux études, Jean n'hésitait jamais à entreprendre déplacement ni voyage ; au début afin d'obtenir la recommandation qui ouvrait les portes ou pour des classes de maître, c'était bientôt dans le but de

saluer l'entrée en fonction d'un chef, pour s'approcher, admis à la répétion générale, de concepteurs nouvellement acclamés. En congé, depuis Rome, il gagnait Naples ; à Milan, il hantait les coulisses de La Scala, famélique, désespérant d'être jamais présenté à Strehler ; depuis Paris, second séjour de perfectionnement, il se rendait à Bruxelles où figurer parmi les solistes dans un oratorio, une invitation qu'il fallait tenir pour flatteuse ; au retour, des fenêtres du compartiment, sur la mouilleuse et morne campagne s'imprimait la lassitude. L'apprenti mesurait l'étendue qui restait à courir, peut-être l'avenir s'arrêtait-il là, dans ce compartiment enfumé, il se voyait en chantre d'église, exerçant lors des mariages, des funérailles. Rue Mouffetard, l'imprésario s'impatientait de ses visites, embarrassé de transmettre — quand il y en avait à produire — des offres de dernière minute : assignations subalternes ou de remplacement à Toulouse, à Lausanne... Et pour des versions concert, s'il s'agissait d'opéra. La poisse s'attachait : l'allure importait d'autant, le chic décontraté, le plus coûteux. Il multipliait les accointances, le rêve de percer semblait prendre forme, se retirait. En route pour le Met comme doublure de Richard Verreault en *des Grieux*, il transitait par Montréal, prodigue d'éloges pour le *Tristan* de l'Opéra du Québec dont il déplorait avec ses premiers maîtres que cette consécration ne le préserve pas de la mise en panne. Il mémorisait les gestes et déplacements du célèbre compatriote en *des Grieux* lorsqu'une formation récente, le Banchetto Musicale, l'invitait à auditionner pour un rôle dans une tragédie lyrique de Rameau : *Zoroastre.* Martin Pearlman lui attribuait *Oromasès*, il l'avait remarqué dans un Magnificat au Duomo de Milan. Qu'est le talent sans le voyage ?

Entré pour de bon dans la course, pourvu d'un carnet d'engagements à long terme, il relocaliserait sans état d'âme sa base d'opérations selon les commodités aériennes ou ferroviaires. Primait toujours l'idée de rester visible sur le

témoin lumineux des décideurs, ce qui signifie, lors des interviews, rayonner de confiance et d'optimisme, faire grande dépense d'esprit, magnétiser l'entourage, en somme, guettant l'occasion de professer une admiration fervente – rosse, bien entendu – à l'endroit des émules et des amis afin d'éclaircir les rangs de la concurrence, d'envoyer d'un coup de jarnac le rival au tapis.

Reste qu'avec nos délicatesses mal fondées, l'usage même raisonnable de la mauvaise foi, sauf à se mépriser soi-même, demande une absolue confiance en ses dispositions, une totale imprégnation de sa valeur comme enseigne et courrier, disons, des bienfaits civilisateurs de la culture. Le doute sur sa performance et plus généralement sur ses capacités d'incarner le nouvel Apollon de l'art lyrique n'est pas, comme on pourait le penser, ce dont il s'agit, n'est pas ce qui fait apparaître et creuse une défaillance à la justification de réussir. Pas obligatoirement. On peut croire en son génie, sacrifier un certain respect de soi aux applaudissements et, au milieu du succès, se voir tout à coup saisi d'une accablante interrogation : pourquoi tant d'efforts et d'astreintes, pourquoi cette impitoyable bousculade, à quoi rime un *idéal* vorace au point d'exiger qu'on renonce à sa propre estime? Votre édifice vient de s'ébranler, il peine à retrouver son aplomb.

Mais il y a plus insidieux encore, et c'est l'entendement qui se fait jour, au fur et à mesure des réussites, d'un aboutissement qu'aurait dicté l'autorité qu'à tort on croyait en dormance dans le sang. Au fond, s'il comparait son cheminement, comme on dit, à n'importe quel parcours biographique, où tel de ses camarades aux goûts artistiques aurait été champion de basket à l'université, et puis acheteur pour une chaîne commerçante de mobilier, bientôt partie d'un cabinet de comptables agréés et enfin spécialiste d'optimisation fiscale avant de devenir audit auprès du vérificateur général..., l'itinéraire professionnel du promeneur, quoique

d'orientation décroissante, il fallait bien l'admettre, demeurait plus cohérent que bien d'autres, ayant toujours eu la musique pour pivot. Et c'est à cette détermination qu'il pouvait subodorer le pouvoir inconscient qui lui dictait sa conduite.

S'observaient tout de même d'importantes variations dans ce parcours. Des changements non tant de cap que de contenance. L'instabilité d'impulsion, analysait Jean, était due à la malléabilité et aux illusions de l'âge — à une persistante mobilité d'humeur, en fait, autant qu'aux aléas de l'existence. Surprenante dissémination du moi, pensait le promeneur : Était-on, à chaque âge, un autre individu ? Le moi recelait-il une pareille richesse ? Depuis quand, se demandait-il, lui attribuait-on cette correction pointilleuse qu'à son arrivée au journal on qualifiait de prussienne ? Dieu sait, il présentait un tout autre maintien du temps où il parvenait, bien positionné, brillant d'assurance, à rafler les premiers rôles dans les maisons européennes d'opéra, les villes de connaisseurs d'abord, bientôt les capitales. Rigueur et débraillé, un autre style de vie, bohème, risqué aussi, favorisant la rencontre dans la fête et l'excès, moins pour le jeu des relations, que pour pousser à fond la mécanique. Voitures sport et plages à la mode, répétiteurs pour étendre son registre et creuser le répertoire, triomphe prématuré dans *Pelléas* au théâtre de la rue Montaigne, paparazzi et *Paris Match* pour une présumée idylle avec la grande Béatrix Chompré…

Apprendre la vie, ce qu'on avait tant tardé à faire. Apprendre la vie veut dire, outre savoir frayer son chemin, redécouvrir la jeunesse, le naturel plaisant, à la chute du rideau, des principaux interprètes autour des buffets de coulisses, les rendez-vous en bande au quartier des musées à Vienne ou dans les cafés de Montparnasse et, loin du sublime, avec quelque prima refusant le rôle, apprendre l'inconstance amoureuse. S'engageait bel et bien dans sa vie une nouvelle phase : après les attentes et l'ascension à la force du poignet,

celle d'une éclosion des possibles. Il rejetait sa gourme, l'opéra comique lui souriait, la vivacité de mouvement, le dialogue piquant, les enchaînements endiablés, les danseurs et choristes, toutes les imprudences quand on venait de trouver son nom au sida.

La mécanique chaque matin se désengourdissait — jusqu'à un premier enrayage. Les maîtres de musique l'avaient mis en garde dès ses études de piano contre une foi excessive en sa bonne étoile. Avec une emprise vocale réduite, dans tous les cas moins stable, le drame lyrique abandonnait de le solliciter. Ses protecteurs, au pays, alléguaient en public une fatigue vocale, des nodules sur les cordes... L'éconduit, cependant, avec un sens qualifié du spectacle, avec des intermèdes parlés plus spirituels qu'érudits, mettait un récital en circuit. Le succès, honorable, ne compensait pas l'aridité de tournées en quasi solitaire. Le temps lui sembla venu de réintégrer ses foyers, la ville somnolente où sa mère, désormais veuve, le réclamait. Son horizon, brutalement, se rétrécissait.

Pour échapper à l'épanchement d'amertume des protecteurs qui, par des collectes de fonds, avaient assuré, au-delà des bourses, ses séjours en Europe, reproches que sa mère pimentait de sa profonde déception, il accepta d'être Guglielmo dans *Così*, prêtant son patronnage à la Société d'Aubigny, matrice de la maison d'opéra de sa ville, à l'avènement de laquelle concouraient plusieurs de ses mécènes. Le sentiment de franchir le point de non-retour l'accompagna depuis le début du montage. Les représentations, impossibles au Palais Montcalm, coûteux et déglingué, se déroulèrent toutes deux dans la salle d'un cégep et devant la seule assistance qu'obligeaient les liens d'intérêt ou de convenance. C'était pour lui la fin. Le renom acquis sur les scènes étrangères survécut quelques années dans les mémoires ; il devenait, avant sa quarantième année, un revenant, l'icône d'une gloire nationale sélecte que la télé dépoussiérait certains dimanches au même titre

qu'elle l'avait fait, et jusqu'à l'usure, avec les duettistes Bouchard-Morisset.

Cette phase de sa vie paraissait vouloir se prolonger dans l'agonie. Il conçut de bifurquer. À travers les obligations de veille auprès de la génitrix qui bientôt se mourait et d'assistance à une Bielley guère plus jeune, toutes pratiques et dévotions dont il n'avait aucune habitude, le recyclage, comme disaient les programmes d'emplois et carrières, se montrait ardu. Il ne réussit qu'imparfaitement au bout du compte à se réinventer, désormais rattrapé et cloué sur place par les devoirs longtemps déniés de la filiation, contraint de se satisfaire de ce que sa mère, sur son lit de mort, appelait gentiment un plat de lentilles.



Exister

Ce matin-là, de ma plus récente visite au cabinet de la dentiste, depuis les ouvertures avantageuses dont sont dotés les espaces bureaux et services du dernier étage, j'étais surpris de constater que la vue grand angle et longue portée était tout à coup obstruée par l'édifice qui avait fini par sortir de ses forages et de ses coffrages. Il côtoyait de très près à présent l'immeuble de même gabarit dont Radio-Canada et la CBC occupent le rez-de-chaussée et la clinique dentaire, le sommet. J'observais que, tandis que certaines unités des étages inférieurs de l'immeuble nouveau étaient pourvues de stores et sans doute habitées, on travaillait encore au revêtement d'un probable penthouse.

Ce fut l'image que j'emportai en basculant dans le fauteuil de la dentiste : cet ouvrier, dans la lumière pauvre d'un matin venteux de février, qui s'affairait sur la terrasse couronnant l'immeuble. Par une de ces matinées, pas si rares en cette saison où le mercure descend à des moins vingt degrés — un temps, disait-on autrefois, à ne pas mettre un chien dehors —, il complétait l'isolation de l'appartement à qui serait désormais réservée la vue ciel et terre dont jouissait auparavant le client de la docteure B.

J'étais, sous le soleil de la lampe de dentisterie, à la recherche d'un ancrage loin de l'occupation attendue des

curettes et des rotatives ; le travailleur de l'interminable demi-jour se confondait avec les figures éblouies s'affichant sur l'écran de l'esprit pour disparaître aussitôt. La blonde et blanche clinicienne enfilait ses gants de latex pendant que la blanche et belle assistante lui faisait lecture de la fiche d'examen. La 3, la 5 à surveiller. Associées à des circonstances triviales, à quelque ennui de voiture, d'autres figures passaient, exposées aussi à l'inclémence des journées ouvrables. Puis, me revenait la surprise que t'occasionnait la sugestion de Pierre Ouellet d'une participation en duo aux *Écrits*. « Je ne me prétends pas écrivain », objectais-tu, et je te transmettais la réponse du directeur de la revue : « Qui l'est ? »

Cette parole, tombée de la bouche d'un poète et essayiste de renom. Un point de ralliement. Il faut chaque fois partir de si loin en effet, bien en deçà de quelque assurance, et chercher à rendre justice à ses propres attentes. Y parvient-on véritablement ? Des avancées, des retours sur l'objet difficile à cerner, à investir. Une recherche que tu connais, exigeant d'affiner la perception, de la déployer sur les mots qui conviennent. Choisis, dans ta pratique typiquement, pour faire image et musique. Pour faire sens. L'exercice dépend d'abord de l'immersion dans l'actuel. Il est commun à qui se soucie d'écrire et il occupe une part décisive de ta vie. Le produit de la plongée, offensif et lyrique, se souvient de Miron, de Giguère, de Neruda, d'Aragon, de performeurs de nationalités diverses ayant l'audace en commun. Assorti de son « groove grave », il est livré avec sérieux et désinvolture, jeté, percussif, tonitruant depuis le tréteau des tournées sur des foules se balançant et récitant les paroles avec les auteurs interprètes. Tu signes tes compositions d'un nom de guerre emprunté au théâtre de Gauvreau. Elles naissent de convictions bâties et rebâties depuis tes débuts en *rappoésie*. La raison politique habite déjà le cœur de tes vingt ans. Ses motifs. Son ardente espérance, ses dégoûts :

Tous les jours, retrouver ses yeux égarés
À tâtons une à une ramasser ses dents
Se refaire une bouche pour aimer
Tous les jours remettre le cœur à la bonne place
Là où ça fait mal
À chaque matin, démembré
Jambes et bras cassés
Recoudre les éclats d'un miroir fracassé
Qui renvoie l'image floue, embuée
De l'aliéné qui travaille à sa perte
Comme un fou, un forcené

René Char

Le rythme a perdu depuis *Manifestif* son appui obligé sur les assonances (« mal à ma langue »). En vingt ans, la position défendue par Loco Locass a pareillement mûri, elle a évolué. Elle a connu dans la foule des faveurs diverses, mais l'impératif originel de la formation demeure, tout n'est pas sujet à la mode.

Froissement près de l'oreille, la docteure tirait de l'enveloppe cellophane la mécanique légère, crochetait les entours de la 3, de la 5, l'assistante remettait au dossier la radio...

Hors de la locass rhétorique, me rappelais-je, rejoint par les Pineault, Haentjens, Saint-Germain..., tu fomentes — c'est en 2009 — une alternative à la mascarade de la bataille reconstituée de 1759. *Le Moulin à paroles* naît dans la controverse sur les lieux mêmes de l'affrontement. Il relatera, avec les mots témoins de la traversée des lignes d'arrêt, la genèse d'une société que l'issue du combat destinait à l'extinction. Tu y tenais : les représentants de plusieurs nations, les amérindiennes, l'inuite, y concourent.

Il y aura une suite. Pour appeler largement au débat,

un événement retransmis encore par la télévision, ce NOUS?, interrogatif et sans fleurs de lys. Parole plurielle qui vise à réactualiser les traits d'un changeant profil culturel, et d'abord de savoir qui se reconnaît sous ces marques dites distinctives.

Croire à la fécondité des échanges. Accorder la pensée au réel, en faire la source de l'écrit... C'est pour soumettre encore cette exigence à l'épreuve du temps qui passe et à l'obligatoire dialogue que tu sièges depuis l'automne comme commissaire aux assemblées itinérantes des États généraux sur la souveraineté.

Bruit de percolateur : le tube d'aspiration salivaire, les jets d'air comprimé, l'aveugle position que je tenais, attentive aux sons précurseurs de l'intervention réparatrice. Ne nécessitant pas d'anesthésie, sauf inconfort, me rassure-t-on. Il était très tôt, aussi tôt que sept heures trente. Dans la partie désormais oblitérée du paysage, les voies d'accès au centre-ville s'emplissaient, seraient bientôt engorgées de travailleurs contraints de quitter les villes fusionnées pour troquer leur temps et leur énergie contre salaire. Ma dérive, dans la béance muette, réfléchissait au « métier », le tien, cher Sébastelet, qui est multiple, le mien. Si différents qu'ils fussent, ils nous gardaient journellement de l'horaire mécanique, des embouteillages, de l'exposition aux intempéries.

Nos pratiques jouissent d'une grande liberté, et singulièrement de la bénignité distraite de l'État. Le domaine arpenté est celui de l'approfondissement de l'être, si j'ose dire, de l'être dans sa solitude unitaire, comme dans son appartenance. Chacun à sa façon, nous en avons fait une proposition déterminante, une menée, aussi discrète fût-elle pour ce qui est de la mienne, capable d'occuper une vie. Avec sa part d'illusion, avec, à jamais, sa part d'inaccompli. Mais de notre occupation, qui est sérieuse et ludique, hardie et désinvolte (la tienne surtout), qui s'enrichit de l'occurrence et de l'accident, j'évite le plus souvent de parler comme d'un travail. L'acte qui consiste

à fixer à moins vingt des moulures de polymère à des portes-fenêtres ne comporte pas d'aspect ludique, ni ne réserve de surprises, la mesure en est exacte, le résultat prédéterminé, supervisé, contrôlé. Chez nous, de l'excès et de la rigueur, de l'extrême attention et de l'extrême insouciance, nous vient parfois le ravissement. Le travail, cadencé ou chronométré, celui du poseur de joints d'étanchéité comme celui du mécanicien qui ce matin-là se glissait sous une voiture dégoulinante de glace noire, reste proche du mot où gît son origine. Rien de semblable à une *torture*, en ce qui concerne notre emploi du temps, quitte même à évoquer les « affres » flaubertiennes ou bien celles, non de la précarité, qui est assumée, mais du manque, sous tant d'autres visages, celui, singulièrement, d'une appartenance collective qui ne soit pas honteuse de l'être. Le manque d'une masse critique non évanescente à quoi référer, à qui livrer une parole qui de toutes les manières la concerne et tend à la façonner. Un manque un peu semblable sans doute, à ce que tu appelles l'absence d'emblée.

Tous ces mots, ces morts, ces amours
Éternels et de tous les jours
Toutes ces nuits pelletées dans la fosse
Pour combler
L'absence d'emblée
Un défaut de naissance
Bouche cousue, yeux retournés...

René Char

L'occupation qui est nôtre, simple et compliquée, ne se rapproche en rien non plus de l'exercice prestigieux des professions de la santé dont, pour ma sauvegarde, tintait ce jour-là le clair outillage. Notre service de la langue se veut tout aussi précis que le leur à ses tâches, notre exploration de l'être et

du temps se croit nécessaire à sa façon, mais nous sommes irrémédiablement, comparés à eux, des amuseurs, des romanichels. Notre rendu, le tien qui soulève un parterre survolté, le mien pour ce qu'il cherche et pour décent qu'il se croie, s'apparente aux tours du saltimbanque. Bien distinct de l'acte du mécanicien, de celui de l'urgentologue, tout au contraire du geste de l'ouvrier en bâtiment, de l'accomplissement du climatologue. D'un emploi qui ne permet pas d'en vivre, le mien, est-il seulement raisonnable de parler en termes de métier? Le concept de carrière, lorsqu'on l'appose au *vécu* du poète (de l'acteur si on est moins heureux que toi), a quelque chose de délirant. Tous ces termes, pour normaliser, baliser un exercice mais aussi pour anoblir son produit qui, dans l'opinion du *consommateur*, continue de déchoir, tous ces termes, celui de création aussi bien, me semblent abusifs. Le patient assemblage de mots, lesquels «savent de nous ce que nous ignorons d'eux» (Loco Locass), me semble appartenir à une entreprise collective et indéfinie. Menée au sein d'un groupe humain à qui la langue écrite — on ne parle pas de celle qui serait proprement littéraire — devient chaque jour plus étrangère. Toi qui célèbres la parole sur la grand'place, je sais que tu tomberas d'accord : tu professes qu'«écrire, c'est faire passer le chaos dans le chas d'une aiguille», ce qui a peu à voir avec le souci de carrière, et tout à attendre de l'aspiration fraternelle de chercher l'issue du labyrinthe, symbole graphique de l'énigme de vivre qu'on sait présent dans toutes les cultures.

L'ingénierie connectée achevait le replâtrage de la 5, et je songeais, plus positif de ce fait, que je suis favorisé, depuis l'enfermement volontaire, de l'accès que je trouve à toi, qui vis dans la fécondité des rencontres, qui poursuis l'œuvre d'explorer à ta façon la diversité humaine, qui puises de t'immerger dans la densité de parole des contemporains et des précurseurs, de Papineau le républicain, dont tu me signales l'admirable conférence-testament prononcée à l'Institut

Canadien. Comment concevoir pour sérieux l'exercice d'écrire sans reconnaître une forme de symbiose avec la substance matricielle dans ses convulsions, sans ressentir la vanité de toute prise de parole dans l'effacement toujours prévisible des locuteurs ? Tu me disais pour ta part que même l'expression scénique de l'acteur se heurte à une limite indépassable liée à l'inconsistance d'un socle où prendre pied. Le théâtre, tant qu'il est détourné de son office pour cultiver le détachement, méritera ses audiences raréfiées.

La meule rotative avec les tubes pulsant et aspirant retournée au support, la conclusion des travaux faisait rebondir en vue du penthouse. Heureuses, les maxillaires pouvaient se joindre, émettre des sons articulés, rendre grâce aux bienveillantes d'avoir à leur avantage ouvert l'atelier avant l'heure. Dans les six mois, rendez-vous accoutumé des ultrasons : la date est inscrite sur la petite carte que me tend la réceptionniste.

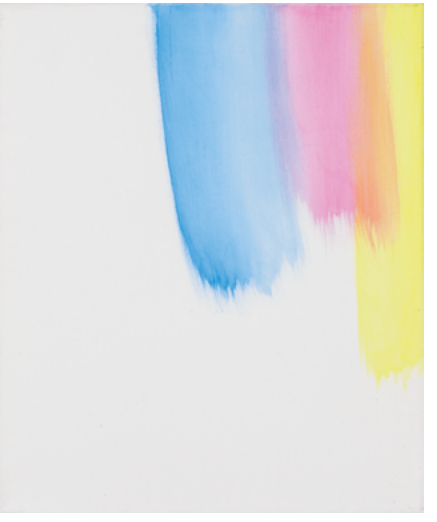
Le printemps s'est fait attendre jusqu'en juin et de même notre duo. La date de tombée passait, Claire Martin célébrait en chansons son centenaire, et puis mourait. Tu l'avais connue enfant, tu la tutoyais. Je te savais à fourbir la dernière version du manifeste — c'est le nom qu'il conviendrait de donner à ton rapport de commissaire aux États généraux, pièce que tu intitules *La souveraineté renversée*. Rapport rebrousse-poil, le titre en soi annonce l'âpre négociation à mener quant à la place que les conclusions difficilement compatibles des collègues lui réserveraient. Il fait bien suite au salut protocolaire que lance le dernier disque de ton groupe : *Le Québec est mort, vive le Québec !*

Je te suis gré de ta confiance. Beaucoup d'âge nous sépare. Mon Dieu, presque un monde, dont tu n'hésites pas à franchir la distance. La berge où je me tiens semble s'éloigner (je dis : « Ce n'est pas le lointain qui tremble, c'est moi »). Je m'émerveille que des poursuites un peu semblables nous gardent proches. Méditantes, introspectives, elles sont menées sur des pistes d'une autre exubérance dans ta réalité. Elles ont le droit de croire en l'action. Il le faut : l'artiste que tu es devient anxieusement conscient de la contradiction de son exigence avec un certain effacement existentiel du groupe à qui il s'adresse. Une rupture, à la limite, incapacitante. La vacuité éprise d'elle-même, et bruissante, et bavarde, et défiante, on la connaît, elle pousserait notre porte. Elle invite à l'absence, elle confine. Pour sortir du prolétariat, notre peuple s'est pourvu de leviers, d'institutions. Voilà les principes de mieux-être commun tenus pour négligeables sinon encombrants. Au titre de « payeurs de taxes », une troisième couvée de l'État providence en revendique le désengagement. Le peu d'égard à la Cité est une réaction de parvenus, grossière et suffisante. Une retraite abasourdie dans la surabondance, dans le virtuel, dans l'étroit village qu'annonçait McLuhan. Cette bulle, à tout prix distraite, tu voudrais la percer pour toucher l'être désirant, le rappeler à la passion d'exister.

Tu dis, parole espérante : « Dans un monde noir de mots / Je cherche un mot noir de monde. » Ambition agissante, puis dégrisée, puis recommencée. Je les salue, la quête de lucidité, l'audace, l'élan, l'optimisme, je les salue, de même que la vie multiple dans l'engagement, dans la rencontre non pas espérée mais attendue du permanent et du variable.



SOPHIE CADIEUX
GEORGES LEROUX





SOPHIE CADIEUX ET GEORGES LEROUX

Dialogue du désenchantement[1]

Le philosophe : J'avais pour toi un rêve, je voulais t'emmener découvrir un monde parfait.

La comédienne : Souvent, pourtant, tu m'as dit qu'il n'existe pas de monde parfait, comment pourrais-je te croire ? Je t'ai suivi plusieurs fois, tu m'as fait voir des massacres et des ruines, des violences et des tyrannies. Pourquoi parles-tu encore de monde parfait ?

Le philosophe : Je ne peux m'en empêcher, c'est plus fort que moi. Un monde se défait, un autre apparaît qu'il faudrait construire, est-ce un destin irrésistible, celui de la pensée devant l'imperfection du monde ?

La comédienne : Je ne m'habitue pas à cette répétition. Ta capacité à refaire les mêmes erreurs me fait peur, dis-moi pourquoi je te croirais encore ?

---

1. Ce dialogue entre une jeune comédienne et un philosophe sur le seuil de la vieillesse a été lu le 27 mai 2013, en ouverture de la quatrième et dernière soirée de la série *L'art pense*, sur le thème du « désenchantement », organisée conjointement par Bibliothèque et Archives nationales du Québec et l'Usine C, avec la collaboration de l'Académie des lettres du Québec, dans le cadre de l'OFFTA. La direction artistique était assumée par Jasmine Catudal et Catherine Lalonde-Massecar. Les artistes invités étaient l'écrivain Guillaume Corbeil, l'artiste visuelle Julie Favreau, le musicien Simon Drouin et la poète et slammeuse, Elkhana Talbi.

Le philosophe : Tu es une jeune femme, moi un homme qui a le double de ton âge, et pourtant c'est toi qui doutes, alors que moi je me laisse entraîner, encore et encore. Comment l'expliques-tu ?

La comédienne : Peut-être pourrais-tu faire un effort ? Ne voudrais-tu pas te mettre dans ma peau, essayer de me comprendre ? Cela t'aiderait, je pense. Ferme les yeux, essaie un peu.

Le philosophe : Fermons les yeux. Je suis à partir de maintenant, avec ma voix grave, une jeune femme de 35 ans qui a dans la paume de sa main gauche tous ces deuils, toutes ces défaites, l'épuisement ancestral du monde. Athènes, Byzance, Venise, tant de sang répandu. Dans l'autre paume, j'ai les foules auxquelles elle s'est mêlée, j'ai la beauté naturelle et la beauté orchestrée, la spontanée et la fabriquée, la lagune et le palais.

La comédienne : Oui, tu vois, tu peux comprendre cela, j'ai traversé tous ces mondes, je connais ces défaites dont tu parles. Et il faudrait, semble-t-il, que j'en vide une partie au-dessus d'une poubelle existentielle ? Exiges-tu que je choisisse mon camp ? Il m'arrive de ne plus comprendre mon prochain, de m'apercevoir que j'ai la mémoire plus courte que ma journée. C'est là que j'édifie, comme sûrement la plupart d'entre nous, mon rempart contre le monde réel, adulte. Qui n'est pas celui de la maturité, de la réflexion mais celui des dettes, des devoirs, des circonspections, des cases.

Le philosophe : L'expression m'étonne, que veux-tu dire par poubelle existentielle ? Que voudrais-tu jeter ? N'as-tu pas déjà tout vu, tout vécu, tout traversé ? La littérature, la philosophie... N'es-tu pas désenchantée ? Comment pourtant le serais-tu, si jeune ?

La comédienne : Le mot est lourd, désenchantement comme défaite. Quelque chose qui vient après un enchantement, une illusion. Mais je ne demande qu'à croire au lien qui enchante.

C'est dans ces moments que je me mets à croire dur comme fer que la personne assise à côté de moi a lu les mêmes livres que moi et que c'est pour ça que ses doigts tapotent musicalement sur son jean un code, une entente secrète, hors du « vrai » monde.

Le philosophe : Attends, je ne suis pas certain de te suivre, tu ne serais donc pas seule dans ce monde désenchanté, tu le réenchantes avec d'autres. Malgré les défaites, malgré les blessures.

La comédienne : Tu sais pourtant que je suis une artiste, il ne m'en faut pas beaucoup pour me remettre à rêver, mais cette fois, je résiste, j'ai un doute, ton rêve de ce monde parfait me fait peur. Comme un conte d'enfant, comme un retour au sein maternel, comme un voyage au pays de la famille. Malgré cela, je ne peux le cacher, je voudrais que mon expérience de l'art soit le prisme à travers lequel je forge un semblant de réel douillet, un lieu enchanté qui surplomberait nos têtes.

Le philosophe : Tu veux donc, toi aussi, reconstruire quelque chose, même si ce doit être encore une illusion, c'est une question que je veux te poser depuis très longtemps : tout art n'est-il pas une illusion ? L'art n'est-il pas d'abord une lutte pour réenchanter le monde ?

La comédienne : J'aime aussi croire qu'un simple message, le billet d'une amie qui m'arrive sans annonce, m'est envoyé comme une prière, naïf certes mais comme un réel souhait de bonheur pour ma journée.

Le philosophe : Non, très beau au contraire, un point de départ. Tu aimes penser qu'un monde où on pense à toi peut exister, et que cela suffit. Non pas pour le rendre parfait, mais tout simplement habitable, et c'est la raison pour laquelle le rêve de perfection des philosophes te paraît ridicule, enfantin, candide.

La comédienne : Je suis traversée par le souvenir et constamment bouleversée par la fin des premières fois, qui

constituent pour moi une suite de petites tragédies que j'essaie de minimiser.

Le philosophe : Pense plutôt à tous ceux qui, comme moi, affrontent désormais la tragédie des dernières fois. Malgré cela, plus je t'écoute, plus je pense que la sagesse est de ton côté, ton nom n'est-il pas Sophie? Pourquoi se révolter contre les échecs et les illusions du passé, alors qu'on peut aller à la rencontre de la beauté des choses?

La comédienne : Et toi, ton nom n'est-il pas celui du paysan grec? Tu parles comme si la routine enlevait aux choses leur enveloppe de beauté. Je prends appui sur les autres autour pour me réenchanter. J'ai les mains pleines. Je suis toujours à la recherche de rites qui apporteraient ce nouveau sacré dans ma vie. J'espère l'inventer au fur et à mesure avec ceux que je côtoie chaque jour au théâtre, dans la rue.

Le philosophe : Ton attente est sereine, mais reconnais que tu te donnes les conditions de ne pas être déçue. Moi, au contraire, il semble que je fais tout pour l'être...

La comédienne : Pourquoi te fâcher? Je dis une chose simple, je n'ai plus envie des espoirs immenses, des grandes révoltes, des cités imaginaires, des récompenses divines. L'art, et en particulier la scène du théâtre — tu sais combien j'aime mon métier d'actrice —, par le fait qu'il commande un regard et un silence vers l'autre, est une forme d'enchantement constant. La communion momentanée d'un public qui se présente chaque soir dans une salle noire pour se faire raconter une histoire dans l'entente tacite du faux, de la fiction, tout cela m'enchante. C'est une sorte de lutte invisible contre le cynisme.

Le philosophe : Oui, j'admire aussi cette communauté des artistes, cela m'aura toujours manqué, cet amour fragile dans un temps limité, dans une œuvre construite ensemble. Je ne peux rien lui comparer dans ce que serait mon propre combat contre le cynisme, j'ai vécu seul avec des livres, dans le silence des bibliothèques, bien différent de celui du théâtre, mais qui

partage son désir de vérité. Je veux construire, je pense que chaque petite parcelle de vérité, si petite soit-elle est comme ces lucioles évoquées par le grand Ficin. Ne te méprends pas sur mon rêve d'un monde parfait, c'est une nuit où il y a encore un peu de lumière.

La comédienne: Je crois qu'il est important de ne pas se demander «à quoi on croit» mais plutôt «comment on croit», parce que nous croyons toujours. Je crois par exemple que la somme de nos actions pour rejoindre le collectif est une façon de se réapproprier l'enchantement. Nos réponses personnelles se forgent et recoupent le collectif, un espace est ainsi créé, comme on a pu le constater lors du printemps érable. Tu te rappelles ces étudiants, ne les as-tu pas soutenus? Ne t'ont-ils pas appris quelque chose? Malheureusement, l'énergie de fond exigée est énorme, les efforts constants et la cadence de la volonté ralentit.

Le philosophe: Voudrais-tu que nous allions ensemble à la rencontre d'amis artistes et écrivains? On pourrait leur poser la question.



Notices biographiques

Jacques Allard est né à La Tuque en 1939. Il a été professeur à l'Université du Québec à Montréal. Tour à tour critique au *Devoir* et directeur littéraire chez Québec Amérique puis chez Hurtubise, il a publié, seul ou avec d'autres, une quarantaine d'ouvrages, dont l'édition critique de l'œuvre en prose d'Hubert Aquin et *Le Roman du Québec, Histoire, perspectives, lectures* (Québec Amérique, 2001). Il se consacre dorénavant à l'écriture romanesque. Après *Rose de La Tuque* (Hurtubise, 2011), il prépare une suite intitulée *Le Moulin des ombres*. Il est membre de la Société royale du Canada et de l'Académie des lettres du Québec.

Anaïs Barbeau-Lavalette a réalisé plusieurs documentaires, notamment *Les petits géants* et *Se souvenir des cendres*, qui ont remporté le prix Gémeaux du Meilleur documentaire. Elle a signé deux longs métrages de fiction (*Le ring* et *Inch'Allah*), qui ont été présentés et primés dans de nombreux festivals (notamment le prix Fipresci de la critique Internationale au Festival de Berlin). Elle a écrit un roman (*Je voudrais qu'on m'efface*, finaliste au Prix des libraires) et a publié des chroniques de voyage (*Embrasser Yasser Arafat*). En 2012, elle a été nommée Artiste pour la Paix de l'année.

Paul Bélanger a fait paraître plusieurs recueils au Noroît, dont *Origine des méridiens* (finaliste au prix *Estuaire*, au prix Alain-Grandbois et au Prix du Gouverneur général), *Répit* (prix Alain-Grandbois) et *Replis, chambre de l'arpenteur*. Il a aussi publié un récit, *Le passeur du palais des ombres*, aux éditions du Silence, de même que *Les jours de l'éclipse* chez Québec Amérique (finaliste au Prix du Gouverneur général). Un choix de ses poèmes a paru en anglais aux Éditions Guernica, *The World Forgotten*, traduit par Antonio D'Alfonso. Il est directeur littéraire des Éditions du Noroît.

Jean-Philippe Bergeron est né à Saint-Hyacinthe en 1978. Il a publié cinq recueils de poèmes, dont *Débris des ruches* (2005), *Ombres* (2007) et *Géométrie fantôme* (2011) aux éditions Poètes de brousse. Son dernier titre, *Les planches anatomiques*, a paru en 2014 chez le même éditeur. Il a été le lauréat du prix Alain-Grandbois en 2004 pour *Visages de l'affolement* (Lanctôt éditeur, 2003).

François Blais est né à Grand-Mère en 1973 et vit à Québec, où il exerce le métier de traducteur. Son œuvre romanesque compte huit titres parmi lesquels *Iphigénie en Haute-Ville* (2006), *La classe de madame Valérie* (2013) et *Document 1* (2012), qui lui a valu le Prix littéraire de la Ville de Québec et du Salon international du livre de Québec.

Geneviève Boudreau détient une maîtrise en études littéraires sur la poésie de Saint-Denys Garneau. Son premier recueil, *Acquiescer au désordre* (l'Hexagone, 2012), a reçu le soutien de la mesure Première Ovation (2010) et le Prix du premier recueil francophone de la Fondation pour la poésie (2013). Ses textes ont paru dans les revues *Estuaire* et *Exit* et deux d'entre eux ont été finaliste aux Prix littéraires de Radio-Canada, en 2009 et 2010.

Sophie Cadieux vit à Montréal. Diplômée du Conservatoire d'art dramatique, elle a participé à plus d'une cinquantaine de productions théâtrales et vient de terminer une résidence de trois ans au théâtre Espace Go. On a également pu la voir à la télévision dans *Rumeurs*, *Les Lavigueur* et *Tactik*. Elle collabore au club de lecture de Bazzo.tv depuis plusieurs saisons.

Daniel Canty est l'auteur d'un récit, *Les États-Unis du vent* (2014), d'un roman, *Wigrum* (2011) et le « metteur en livre » de la trilogie *La table des matières : Le Livre de chevet* (2009), *La Table des matières* (2007) et *Cité selon* (2006). Son œuvre protéiforme circule entre littérature et édition, cinéma et théâtre, arts visuels ou médiatiques et design. Il vit à Montréal. En 2014, il a occupé le Studio du Québec à Londres en tant qu'écrivain en résidence.

Marie-Josée Charest est née à Matane en 1982. Poète et professeure de littérature, elle a publié deux recueils de poésie aux Herbes rouges : *Rien que la guerre, c'est tout* (2010) et *Le Reste du monde* (2011). Son premier livre a été finaliste au Prix du Gouverneur général du Canada, au prix Alain-Grandbois de l'Académie des lettres et au prix *Estuaire*-Bistro. Elle vit avec sa famille dans la Baie-des-Chaleurs, en Gaspésie.

Jean-Yves Collette est né en 1946 à Sainte-Agathe-des-Monts. Membre du comité de rédaction de *La Barre du jour* de 1966 à 1990 et directeur de *La Nouvelle Barre du jour* pendant plus de vingt-trois ans, il a publié une trentaine de livres depuis *La vie passionnée* (La Barre du jour, 1970) et *L'état de débauche* (l'Hexagone, 1974), jusqu'à *Un parachutiste dans le désert* (La Pleine lune, 2011) et *Listes urbaines* (avec Michel Gay, La Pleine lune, 2011) en passant par *Parcours d'Anna* (Le Noroît, 2007) et *Agonie d'André Breton* (Le Noroît, 2009).

Véronique Cyr est née à Montréal en 1978. Détentrice d'une maîtrise en création littéraire de l'UQAM, elle a fait paraître quatre livres de poèmes aux éditions Poètes de brousse : *La Maison sans miroir* (2006), *La vie liquide* (2008), *Installation du feu* (2010) et *Force de traînée* (2013). Elle a publié des textes dans les revues *Exit*, *Moebius*, *Estuaire* et *Le Sabord*. En 2011, elle a reçu le prix Joseph Stauffer, volet littérature, du Conseil des Arts du Canada, et en 2013 elle a été finaliste au Prix de poésie de Radio-Canada.

Jean-Paul Daoust a publié plus d'une quarantaine d'ouvrages de poésie, deux romans et un recueil de récits intitulé *Sand Bar*. Lauréat du Prix du Gouverneur général en 1990 pour *Les cendres bleues*, du Grand Prix Quebecor du Festival international de la poésie de Trois-Rivières pour *Le vitrail brisé* en 2009, il a aussi reçu le prix Jaime Sabines/Gatien Lapointe en 2012 pour *Poemas de Babilonia/Poèmes de Babylone* (Écrits des Forges).

Carole David est l'auteure d'une œuvre qui mêle narrativité et poésie, américanité et féminité, comme en témoignent *Terroristes d'amour* (1986, prix Émile-Nelligan), *Abandons* (1996, Prix de poésie des Terrasses St-Sulpice), *La Maison d'Ophélie* (1998, finaliste au Prix du Gouverneur général du Canada), son roman *Impala* (1994) et son recueil de nouvelles, *Histoires saintes* (2001). Son dernier recueil de poésie, *Manuel de poétique à l'intention des jeunes filles* (2010) a été finaliste au Prix du Gouverneur général du Canada et a remporté le prix Alain-Grandbois.

Simon Dumas est né à Québec, où il vit. Cofondateur de Rhizome, organe de recherche et de création en matière d'expression littéraire hors du livre, dont il assure la direction artistique, il a fait paraître quatre titres de poésie : *Pastels fauves* (Le loup de gouttière, 2001), *Petites îles de soif* (Les Écrits des Forges, 2003), *La chute fut lente, interminable puis terminée* (La Peuplade, 2008, finaliste au prix Alain-Grandbois) et *Mélanie* (l'Hexagone, 2013). Il a bénéficié d'une résidence d'écriture à Mexico en 2010 et d'une autre à Paris à l'automne 2014.

Paul Ferron Marchand est né en 1954 à Trois-Rivières et a grandi à Louiseville, au Québec. Il habite aujourd'hui Longueuil et a pris récemment sa retraite comme bibliothécaire en milieu universitaire. Il détient une maîtrise en psychologie et un doctorat en études françaises. Il a fait paraître un récit à caractère historique et poétique, *Françoise Capelle ne sera pas recluse*, et quelques autres textes de création littéraire en revues.

François Gagnon est né à Rimouski en 1985. Après avoir rédigé un mémoire en histoire médiévale, il prépare une thèse en études littéraires sur le vide chez Saint-Denys Garneau, Jacques Brault et Jean-Marc Desgent. Il a publié un essai et une suite poétique dans *L'emportement* (VLB éditeur, 2012) de même que des poèmes dans la revue *Les écrits*.

Madeleine Gagnon est née à Amqui en 1938. Poète, romancière et essayiste, elle a écrit une quarantaine d'ouvrages depuis 1968. En 1991, elle a reçu le Prix du Gouverneur général pour *Chant pour un Québec lointain* et, en 2002, le prix Athanase-David pour l'ensemble de son œuvre. En 2007, elle a fait paraître, à l'Hexagone, une rétrospective de ses textes poétiques : *À l'ombre des mots (Poèmes 1964-2006)*. Elle est membre de l'Académie des lettres du Québec.

Nicholas Giguère est né en 1984. Il a terminé une maîtrise en études françaises à l'Université de Sherbrooke et poursuit, dans la même institution, des recherches doctorales sur l'évolution des périodiques gais produits au Québec. Il a fait paraître « Suite mythologique (jetable) » dans le n° 140 de la revue *Les écrits*. Le recueil *Marques déposées* a été publié aux Éditions Fond'Tonne à l'automne 2014.

Louis-Philippe Hébert, né à Montréal, a travaillé dans le monde du livre pendant la majeure partie de son existence. Il est l'auteur de nombreux ouvrages de fiction et de poésie, dont *Le Livre des plages* (Grand Prix Quebecor du Festival international de la poésie de Trois-Rivières), *La Chute de l'ange* (prix Brigitte-Fontaine), *Correspondance de guerre* et *Les poèmes d'amour*. L'un de ses plus récents livres, *Vieillir*, a reçu le premier prix du Festival de poésie de Montréal.

Patrick Lafontaine est né et vit à Montréal. Il a publié, aux Éditions du Noroît, *L'ambition du vide* (1997, prix Émile-Nelligan), *Au lieu de l'abandon/ Mes êtres* (2006), *Homa Sweet Home* (2008) et *Grève du zèle* (2010, Prix de poésie Estuaire-Bistro Leméac). Il est professeur de littérature au Collège de Maisonneuve et directeur littéraire du Noroît.

Georgette LeBlanc est originaire de Baie-Sainte-Marie, en Nouvelle-Écosse. Titulaire d'un doctorat en études francophones de l'université de Louisiane à Lafayette, elle est l'auteure de romans poétiques, *Alma, Amédé* et *Prudent*, publiés aux Éditions Perce-Neige en 2006, 2010 et 2013, qui lui ont valu respectivement le prix Félix-Leclerc, le Prix Masterworks de la Nouvelle-Écosse et le Prix littéraire Antonine-Maillet-Acadie Vie.

Georges Leroux est philosophe et écrivain. Spécialiste de la tradition platonicienne, il a consacré la plupart de ses travaux à l'étude d'auteurs de la période tardive, en particulier à Plotin. Il a aussi fait paraître plusieurs traductions commentées, dont celle de *La république* de Platon. Il écrit sur des questions d'esthétique et s'intéresse de près aux problèmes actuels de l'éducation, dans une perspective critique. On lui doit plusieurs ouvrages, dont *Wanderer* (2011), pour lequel il a obtenu le Prix du Gouverneur général dans la catégorie essai. Il est membre de l'Académie des lettres depuis 2003.

Thomas Mainguy a publié des poèmes, des proses, des essais et des critiques en revue. Membre du comité de rédaction des cahiers littéraires *Contre-jour*, il a également réalisé un livre d'artiste, *Totem* (Éditions du Braquet, 2009), en compagnie du peintre et graveur François Vincent. *Aigle et taupe à la fois*, son premier recueil de poèmes, a paru en 2014 aux éditions du Lézard amoureux. Une suite poétique lui a permis de remporter en 2012 le Prix de poésie de Radio-Canada.

Tristan Malavoy a été responsable pendant dix ans des pages « livres » à l'hebdomadaire *Voir*, dont il a été rédacteur en chef de 2010 à 2012. Il a par ailleurs tenu une chronique littéraire à l'émission *Voir* (Télé-Québec) de 2009 à 2014 ; il signe depuis peu la chronique « arts & culture » du magazine *L'actualité* et dirige la collection « Quai n° 5 » aux Éditions XYZ. Il est l'auteur de trois recueils de poésie et de deux disques mêlant folk et spoken word, dont le plus récent, *Les éléments*, a paru chez Audiogram en 2012.

Paul Chanel Malenfant est né à Saint-Clément de Rivière-du-Loup en 1950. Écrivain et professeur de littérature, il a publié plus de vingt recueils de poèmes dont *Fleuves* (Noroît, 1997, prix Alain-Grandbois et Grand Prix Quebecor du Festival international de la poésie de Trois-Rivières), *Des ombres portées* (Noroît, 2000, Prix du Gouverneur général du Canada et Grand Prix de la Société Radio-Canada). Son plus récent titre, *Toujours jamais*, a paru à l'Hexagone en 2014. Il est membre de l'Académie des lettres du Québec.

Line Mc Murray est née en 1953 à Saint-Alexis-des-Monts. Membre du Collège de Pataphysique, elle a publié plusieurs livres dans les années 1980, notamment aux éditions de la NBJ : *Bluff* (1983), *Le détonnement* (1985), *Le torque* (1985) et *L'inframanifeste illimité* (1987), ce dernier avec Jeanne Demers, également co-auteure de deux essais, *Le manifeste en jeu* (Le préambule, 1986) et *Montréal graffiti* (VLB, 1987). Elle se consacre depuis quelques années à son site Web, www.linemcmurray.com, et à l'organisation d'activités autour de la pataphysique et de l'Oulipo.

Madeleine Monette est originaire de Montréal et vit à New York. Son dernier titre est un recueil de poésie intitulé *Ciel à outrances* (2013). Elle a également publié cinq romans : *Les Rouleurs* (2007), *La Femme furieuse* (1997), *Amandes et Melon* (1991), *Petites Violences* (1982) et *Le Double suspect* (prix Robert-Cliche 1980). *Les Rouleurs* paraîtra sous peu en France chez Galaade. Une traduction anglaise du *Double suspect* est sortie en 2000 sous le titre *Doubly Suspect*. Elle est membre de l'Académie des lettres du Québec.

Gilles Pellerin est né à Shawinigan en 1954 et vit à Québec depuis une quarantaine d'années. Nouvelliste et essayiste, il est l'auteur d'une quinzaine de livres parmi lesquels les recueils de nouvelles brèves *ï (i tréma)* et *i² (i carré)* et l'essai *Nous aurions un petit genre*. Il a participé à la création des éditions de L'instant même et collaboré à plusieurs événements littéraires dont *Québec en toutes lettres*.

Jean-François Poupart est né à Montréal, où il vit. Poète et essayiste, il a publié plusieurs livres dont *Nietzsche on the beach*, *Tombe Londres tombe*, *L'or de Klimt* et *Gallimard chez les nazis*. Il a fondé les éditions Poètes de brousse.

André Ricard est né sur la Côte-de-Beaupré en 1938. Il a publié des pièces de théâtre, des nouvelles, des récits, un essai et un roman ; il a écrit pour la radio, la télévision et le cinéma ; il a de même signé des traductions de dramaturges de langue anglaise. Il a été chargé de cours à l'Université Laval, au Conservatoire d'art dramatique de Québec et à l'École nationale de théâtre. Il est membre de l'Académie des lettres du Québec, dont il a été secrétaire. Il a longtemps fait partie du comité de direction de la Rencontre québécoise internationale des écrivains.

Sébastien Ricard est né à Québec en 1972. Aussi connu sous le pseudonyme de Batlam, il est comédien et auteur-compositeur-interprète, membre du groupe Loco Locass. Il a notamment interprété le rôle d'André Fortin dans le film *Dédé, à travers les brumes*. Il a aussi joué dans *Les invasions barbares*, *Avant que mon cœur bascule* et *Gabrielle*. Il a été coorganisateur

du *Moulin à Parole* et de l'événement *Nous* et a été nommé, en 2010, patriote de l'année par la Société nationale des Québécois et Québécoise de la Capitale.

Diane-Ischa Ross est poète et essayiste. Elle a publié *Ces yeux mis pour des chaînes* en 2003 (prix Rina-Lasnier), *Fors le silence* en 2006 (en nomination au prix Alain-Grandbois), *Noir blanc nabis* en 2009 de même que *Disparaître et l'été* en 2012, tous chez Triptyque. Elle a reçu le prix Rina-Lasnier en 2005. *In memoriam*, écrit avec la compositrice Diane Chouinard, a été jouée en 1991 à la salle Claude-Champagne en l'honneur des victimes du massacre de Polytechnique.

Jean Royer est né à Québec et vit à Montréal. Codondateur de la revue *Estuaire* et directeur de l'Hexagone pendant de nombreuses années, il a fait paraître une douzaine de recueils de poèmes, dont *L'amour même* (Le Noroît) et *Poèmes de l'écoute* (Écrits des Forges), plusieurs anthologies, des essais et des récits autobiographiques. Il est membre de l'Académie des lettres du Québec, qu'il a présidé pendant plusieurs années, et a dirigé les pages culturelles du *Devoir* de 1977 à 1998. Il a été lauréat, en 2014, du prestigieux prix Athanase-David, la plus haute distinction littéraire au Québec.

Jocelyne Saucier est née au Nouveau-Brunswick et vit en Abitibi, où elle a fait du journalisme avant de publier quatre romans chez XYZ : *La vie comme une image, Les héritiers de la mine, Jeanne sur les routes* et *Il pleuvait des oiseaux*. Ce dernier lui a valu de nombreux prix et a été traduit en plusieurs langues.

Sherry Simon est essayiste et professeure à l'Université Concordia. Elle a publié *Traduire le Montréal Yiddish*, plusieurs études sur le poète A.M. Klein, et *Traverser Montréal. Une histoire culturelle par la traduction*, qui a reçu les prix Gabrielle-Roy et Mavis-Gallant. Ella a aussi fait paraître *Le Trafic des langues* et *Fictions de l'identitaire au Québec*. Elle est membre de la Société royale du Canada et a été boursière Killam pour 2009-2011. Elle est membre de l'Académie des lettres du Québec depuis 2010.

Benoy Sirtau est un auteur dont on sait peu de choses. Le texte qu'on lira ici est le seul qu'on lui connaisse. Est-il né en Allemagne? Dans un pays d'Afrique du Nord? Les versions divergent. Chose certaine, sa voix traîne à la lisière de celles de Paul Bélanger, de Tristan Malavoy et de Robert Walser. On sait aussi que, comme ce dernier, Sirtau aime se balader dans la neige.

Gleason Théberge est né en 1947 au bord de l'estuaire du Saint-Laurent et vit depuis 1970 à Labelle, dans les Laurentides, d'où il diffusé une série de textes pataphysiques aux Éditions de l'Apatapathèque. Il a fait paraître dessins, poèmes, nouvelles, chroniques dans diverses publications sans prestige, pirates ou régionales.

Serge Patrice Thibodeau est né à Rivière-Verte, au Nouveau-Brunswick. Poète, essayiste, traducteur de documents anciens et voyageur, il a publié une vingtaine d'ouvrages depuis 1990. Plusieurs fois primée, son œuvre fait de lui l'un des écrivains majeurs de l'Acadie contemporaine. Il a récemment publié *Sous la banquise* (Noroît, 2013), *Grand-Pré* (Lèvres urbaines n° 46, 2014) et *Tante Blanche : biographie de Marguerite Blanche Thibodeau : 1738-1810* (Perce-Neige, 2014). Il est aussi directeur général et littéraire des Éditions Perce-Neige, à Moncton.

Nicolas Tremblay est né à Jonquière en 1975. Il vit à Deux-Montagnes et enseigne la littérature au collège Lionel-Groulx. Il est le directeur de la rédaction d'*XYZ. La revue de la nouvelle* et l'auteur de trois livres : *L'esprit en boîte*, *Une estafette chez Artaud* et *L'invention de Louis* (une fausse biographie de Louis-Philippe Hébert). Tous ses ouvrages ont paru chez Lévesque éditeur.

Tanka G. Tremblay est docteur en langue et littérature françaises de l'Université McGill et Lampadophore au sein de l'Académie québécoise de 'Pataphysique. Les pratiques dites marginales de l'art et de la littérature l'intéressent au plus haut point.

André Vanasse est né en 1942. Il a enseigné la création littéraire et la littérature à l'UQAM de 1969 à 1997. Il œuvre dans le domaine de l'édition depuis plus de 40 ans. Il a été finaliste au Grand Prix littéraire de la ville de Montréal et au Prix du *Journal de Montréal* pour *La Saga des Lagacé* et finaliste au Prix du Gouverneur général pour *Des millions pour une chanson*. Il a reçu la médaille de l'Académie des lettres du Québec en 2005 et a été élu à l'Académie en 2013.

PORTFOLIO : MARTIN BUREAU ET HUGO BERGERON

Martin Bureau est originaire de Saint-Ubald, au Québec, et a grandi à Saint-Félicien, au Lac-Saint-Jean. Il vit et travaille à Saint-Jean-de-l'île-d'Orléans, près de Québec, et est représenté par la galerie Lacerte art

contemporain. De nombreuses expositions solo lui ont été consacrées et il a participé à plusieurs expositions collectives, notamment à la *Manif d'art 7* de Québec, à la *Biennale de vidéo et des nouveaux médias* de Santiago au Chili ou encore à la galerie Nicolas Metivier de Toronto. Ses tableaux sont présents dans de nombreuses collections publiques et privées, dont celles du Musée national des beaux-arts du Québec, de la Ville de Montréal, de la Caisse populaire Desjardins et de Loto-Québec. En 2003, il a remporté le prix Videre remis par la Ville de Québec pour son exposition *La dérive des surfaces* à la galerie Lacerte. En 2009, il a coréalisé le documentaire *Une tente sur Mars,* qui fut en nomination au prix Jutra et aux Rendez-vous du cinéma québécois pour le documentaire de l'année. En 2013 il a coréalisé son deuxième long métrage documentaire, *Playa Coloniale*, qui a reçu une mention spéciale du jury au festival Vues sur mer à Gaspé. Par la peinture, la vidéo, l'installation et le documentaire, il élabore un univers critique dans lequel les notions géopolitiques sont prépondérantes. Il s'intéresse notamment à la colonisation et aux chocs des systèmes et poursuit présentement des recherches picturales autour des notions de catastrophe et d'entropie. Il entraîne le spectateur dans un univers post-apocalyptique où la réalité et la fiction se confondent. Ainsi dans la série *From China with Love*, produite à la suite d'un voyage en Chine, il aborde de façon métaphorique le thème de la surconsommation et de ses effets pervers en liant hypermodernité et tradition.

Hugo Bergeron est né en 1981. Il vit et travaille à Montréal. Détenteur d'un baccalauréat de l'École des arts visuels et médiatiques de l'UQAM, finaliste au 12e concours de peintures canadiennes RBC en 2010, son travail a été exposé au Canada, en France, au Brésil et au Liban. En 2013, il a entre autres participé à l'exposition collective *Le projet peinture/ The Painting Project* à la galerie de l'UQAM à Montréal. Ses œuvres font partie de plusieurs collections publiques et corporatives dont celles du Prêt d'œuvres d'art du Musée national des beaux-arts du Québec, de la Banque nationale, du ministère des Affaires extérieures et du Commerce international du Canada, du Mouvement Desjardins et de Loto-Québec. Il est représenté depuis 2008 par la galerie Graff, où il a eu trois expositions solo : *On a laissé la chaudière s'écraser*, en 2009, *Quant à l'ombre du ciel*, en 2011, et *Décharges*, en 2014. Il a reçu le prix Albert-Dumouchel en 2007. Sa pratique de la peinture et du dessin s'inscrit à l'intérieur du spectre du paysage. Cherchant à relever les symptômes des transformations du territoire et les conséquences de l'action humaine sur l'environnement, il analyse l'in-

fluence de l'illusion sur l'art et la société. Créant des univers fictifs où se manifestent des écarts de représentation entre l'obsession formelle, le choix du sujet et l'attitude adoptée, il immerge le spectateur dans une réalité à la fois absurde et contradictoire. Conscient de la fragilité de la vie, il dépeint le paradoxe propre à l'état tragique de notre époque en dépit de la richesse et de la beauté du monde qui nous entoure.

Martin Bureau : page 10 : *Agnus Dei 7*, graphite, feuille d'or et acrylique sur papier, 2012 ; p. 11 : *Agnus Dei 2*, graphite, feuille d'or et acrylique sur papier, 2012 ; p. 12 : *Affronter les sommets 4*, huile sur toile, 2009 ; p. 16 : *Affronter les sommets 5* (détail, partie gauche), huile sur toile, 2009 ; p. 20 : *Affronter les sommets 6* (détail, partie droite), huile sur toile, 2009 ; p. 25 : *Affronter les sommets 3*, huile sur toile, 2009 ; p. 29 : *Agnus Dei 1*, graphite, feuille d'or et acrylique sur papier, 2012 ; p. 30 : *Affronter les sommets 6* (détail, partie gauche), huile sur toile, 2009 ; p. 35 : *Affronter les sommets 7* (détail, partie centrale), huile sur toile, 2009 ; p. 36 : *Affronter les sommets 7* (détail, partie gauche), huile sur toile, 2009 ; p. 37 : *Cerises sauvages*, acrylique et huile sur toile, 2006 ; p. 38 : *Affronter les sommets 7* (détail, partie droite), huile sur toile, 2009 ; p. 40–41 : *Affronter les sommets 1*, huile sur toile, 2009 ; p. 44 : *Le cachet de la foi* (détail, partie droite), huile sur toile, 2004 ; p. 49 : *Agnus Dei 9*, graphite, feuille d'or et acrylique sur papier, 2012 ; p. 50 : *Aspirés dans l'onde* (détail, partie gauche), huile sur toile, 2006 ; p. 58 : *Aspirés dans l'onde* (détail, partie droite), huile sur toile, 2006 ; p. 65 : *Agnus Dei 4*, graphite, feuille d'or et acrylique sur papier, 2012 ; p. 66 : *Ciel étoilé sur une terre mangée d'avance*, acrylique et huile sur toile, 2006 ; p. 73 : *Vol suspendu* (détail), huile sur toile, 2009 ; p. 74–75 : *V formation*, huile sur toile, 2009 ; p. 76 : *Du plomb dans l'aile*, acrylique et huile sur toile, 2008 ; p. 86–87 : *Affronter les sommets 2*, huile sur toile, 2009 ; p. 93 : *La bataille du Saint-Laurent 2* (détail, partie gauche), acrylique et huile sur toile, 2009 ; p. 94–95 : *La tragédie pittoresque des ondes*, acrylique et huile sur toile, 2008 ; p. 96 : *Dimanche après-midi sur le fleuve* (détail, partie droite), acrylique et huile sur toile, 2008 ; p. 105 : *From China with Love 4*, graphite, acrylique, huile et feuille d'aluminium sur bois, 2010 ; p. 106 : *Le sursis*, acrylique et huile sur toile, 2008 ; p. 112–113 : *From China with Love 17*, graphite, acrylique et huile sur bois, 2011 ; p. 117 : *La bataille du Saint-Laurent 1*, acrylique et huile sur toile, 2008 ; p. 118 : *Baleine mécanique*, huile sur toile, 2008 ; p. 123 : *Buffet froid*, huile sur toile, 2008 ; p. 124 : *Battleship au clair de lune*, acrylique et huile sur toile, 2006 ; p. 127 : *From China with Love 15*, graphite, acrylique, et huile sur bois, 2011 ; p. 130–131 : *La mort d'un olivier*, acrylique et huile sur toile, 2014 ; p. 132 : *Conversation au soleil*, acrylique et huile sur toile, 2014 ; p. 140 : *Sainte paix en Terre sainte* (détail, partie gauche), graphite, acrylique, feuille d'or et huile sur bois,

2014 ; p. 146 : *Agnus Dei 8*, graphite, feuille d'or et acrylique sur papier, 2012 ; p. 148-149 : *From China with Love 7*, graphite, acrylique, huile et feuille d'aluminium sur bois, 2010 ; p. 150 : *From China with Love 19*, graphite, acrylique, huile et feuille d'aluminium sur bois, 2011 ; p. 156-157 : *From China with Love 19*, graphite, acrylique et feuille d'aluminium sur bois, 2011 ; p. 158 : *From China with Love 14*, graphite, acrylique, huile et feuille d'aluminium sur bois, 2011 ; p. 162-163 : *From China with Love 25*, graphite, acrylique, huile et feuille d'aluminium sur bois, 2012 ; p. 170-171 : *Attentat à la boule de pétanque*, huile sur toile, 2006 ; p. 172 : *From China with Love 23* (*Le dragon au ventre creux*), graphite, acrylique et feuille d'aluminium sur bois, 2011 ; p. 178-179 : *From China with Love 16*, graphite, acrylique, huile et feuille d'aluminium sur bois, 2011 ; p. 184 : *From China with Love 10*, graphite, acrylique et huile sur bois, 2011 ; p. 190 : *Agnus Dei 5*, graphite, feuille d'or et acrylique sur papier, 2012 ; p. 191 : *Agnus Dei 6*, graphite, feuille d'or et acrylique sur papier, 2012.

Hugo Bergeron : page 192 : *Appartement 107*, acrylique sur toile, 2013-2014 ; p. 199 : *Appartement 201*, acrylique sur toile, 2014 ; p. 202 : *Appartement 204*, acrylique sur toile, 2014 ; p. 210 : *Appartement 206*, acrylique sur toile, 2014 ; p. 211 : *Appartement 302*, acrylique sur toile, 2014 ; p. 212 : *Décharge 1*, acrylique sur toile, 2012 ; p. 216 : *Décharge 2*, acrylique sur toile, 2012 ; p. 220 : *Décharge 3*, acrylique sur toile, 2013 ; p. 224 : *Étude collatérale 1*, crayons de couleur, encre et graphite sur papier Maidstone, 2012 ; p. 226 : *Fragment 2*, acrylique sur toile, 2012 ; p. 229 : *Fragment 1*, acrylique sur toile, 2012 ; p. 230 : *La chute*, acrylique sur toile, 2012 ; p. 233 : *Étude collatérale 3*, crayons de couleur, encre et graphite sur papier Maidstone, 2012 ; p. 236 : *Isolement 2*, acrylique sur toile, 2011 ; p. 241 : *Isolement 1*, acrylique sur toile, 2011 ; p. 242 : *Décharge (bleu)*, acrylique sur toile, 2014 ; p. 246 : *Étude collatérale 5*, crayons de couleur, encre et graphite sur papier Maidstone, 2012 ; p. 249 : *Un temple*, acrylique sur toile, 2014 ; p. 250 : *Décharge (rouge)*, acrylique sur toile, 2014 ; p. 257 : *Synopsis 1*, acrylique sur toile, 2011 ; p. 258 : *Décharge (vert)*, acrylique sur toile, 2014 ; p. 264 : *Appartement 408*, acrylique sur toile, 2014 ; p. 267 : *Étude collatérale 4*, crayons de couleur, encre et graphite sur papier Maidstone, 2012 ; p. 268 : *Décharge (jaune)*, acrylique sur toile, 2014 ; p. 269 : *Appartement 301*, acrylique sur toile, 2013 ; p. 270 : *Appartement 207*, acrylique sur toile, 2013 ; p. 277 : *Standard*, acrylique sur toile, 2013 ; p. 284-285 : *Au bord du précipice l'eau me semble froide*, acrylique sur toile, 2014 ; p. 290 : *Périmètre 3*, acrylique sur toile, 2014 ; p. 294 : *Héritage 1*, acrylique sur toile, 2012 ; p. 295 : *Héritage 2*, acrylique sur toile, 2012 ; p. 296 : *Une colonne*, acrylique sur toile,

2014 ; p. 302 : *Étude collatérale 18*, crayons de couleur, encre et graphite sur papier Maidstone, 2013 ; p. 305 : *Étude collatérale 17*, crayons de couleur, encre et graphite sur papier Maidstone, 2013 ; p. 306 : *Une roche*, acrylique sur toile, 2014 ; p. 308 : *Horizon 1*, acrylique sur toile, 2011 ; p. 314 : *Synopsis 2*, acrylique sur toile, 2011 ; p. 318 : *Appartement 103*, acrylique sur toile, 2014 ; p. 319 : *Belvédère*, acrylique sur toile, 2012 ; p. 320 : *Isolement 3*, acrylique sur toile, 2011 ; p. 323 : *Synopsis 3*, acrylique sur toile, 2011 ; p. 326 : *Périmètre 1*, acrylique sur toile, 2013 ; p. 329 : *Étude collatérale 9*, crayons de couleur, encre et graphite sur papier Maidstone, 2012 ; p. 331 : *Appartement 205*, acrylique sur toile, 2013 ; p. 332 : *Appartement 405*, acrylique sur toile, 2014 ; p. 341 : *Héritage 3*, acrylique sur toile, 2012 ; p. 342 : *Contre-épreuve 2*, acrylique sur toile, 2013 ; p. 343 : *Contre-épreuve 1*, acrylique sur toile, 2013 ; p. 344 : *Appartement 406*, acrylique sur toile, 2014 ; p. 348–349 : *Fosse aride*, acrylique sur toile, 2012 ; p. 354 : *Appartement 404*, acrylique sur toile, 2013 ; p. 365 : *Appartement 108*, acrylique sur toile, 2013–2014 ; p. 374 : *Appartement 407*, acrylique sur toile, 2014 ; p. 375 : *Appartement 401*, acrylique sur toile, 2012–2014 ; p. 376 : *Appartement 306*, acrylique sur toile, 2014 ; p. 381 : *Étude collatérale 2*, crayons de couleur, encre et graphite sur papier Maidstone, 2012 ; p. 393 : *Résonance*, acrylique sur toile, 2014.



20 duos d'écrivains

Emmanuel Kattan/Naïm Kattan
Jean-Simon DesRochers/Robert Lalonde
Martine Audet/Nicole Brossard
Hervé Bouchard/Jean-Pierre Vidal
Geneviève Blais/Denise Desautels
Yann Martel/Émile Martel
Benoît Jutras/Marcel Labine
Étienne Beaulieu/Yvon Rivard
François Guerrette/Jean-Marc Desgent
Guillaume Asselin/Pierre Ouellet
Benoît Vachon/Monique Deland
Filippo Palumbo/Paul Chamberland
Perrine Leblanc/Catherine Mavrikakis
Louise Bouchard/Louise Cotnoir
Christine Palmiéri/Rober Racine
Judy Quinn/Danielle Fournier
Patrick Nicol/Hugues Corriveau
Michaël Trahan/Michael Delisle
Vincent Filteau/Pierre Dancot
Kim Doré/Louise Dupré

Portfolio Dan Barichasse



Revue littéraire fondée en 1954
18 $

Les écrits



60 ans de création

PASSAGE DE TÉMOINS : 20 DUOS D'ÉCRIVAINS

VOLUME 1

142



Spirale

Arts | Lettres | Sciences humaines

Offre spéciale ! Spirale donne à penser

Grâce au soutien des Éditions Nota bene, partenaire fidèle depuis 2004, tout(e) nouvel(le) abonné(e) ou toute personne se réabonnant pourra choisir et recevoir en prime deux titres de notre collection « Nouveaux Essais Spirale » (jusqu'à épuisement des stocks).

Consultez notre site web à l'onglet « Abonnement » pour tous les détails.

www.spiralemagazine.com

©Martin Désilets, **Fading Icons (variations sur « Aéroplane en vol » de Kasimir Malévitch)**, 2011.

exit

revue de poésie

JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

1 an/4 numéros

Régulier : 42 $ ☐

Étranger (Transport inclus) : 70 $ ☐

(Prix en librairie : 11,50 $)

(les taxes sont incluses dans les prix)

Je désire m'abonner ☐ me réabonner ☐

À partir du numéro en cours ☐ ou du numéro _____

Nom :.....

Adresse :.....

Ville / Province : .....

Code postal : .....

Téléphone : (.....) .....

Télécopieur : (.....) .....

Courriel :.....

Je paye par chèque ☐ Visa ☐ Mandat ☐

No : .....Expiration : ..... / .....

Signature : .....

Chèque et mandat payables à l'ordre de :

Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.

C.P. 22125, C.S.P. Iberville, Montréal (Qc), H1Y 3K8

Téléphone : 514 721-9672

Internet : www.exit-poesie.com

Courriel : administration@exit-poesie.com

lettres québécoises

REVUE fondée en 1976

La revue de l'actualité littéraire

La seule revue ENTIÈREMENT consacrée à la **LITTÉRATURE** QUÉBÉCOISE.









Roman
Traduction
POLAR
RÉCIT
Nouvelle
POÉSIE
Études
littéraires
CONTE
Actualité

Abonnement papier et électronique :
www.lettresquebecoises.qc.ca
Suivez-nous sur Facebook

Conseil des arts et des lettres Québec
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts

ART LE SABORD

PROCHAIN NUMÉRO

100



CRÉATION LITTÉRAIRE

Jean-Paul Daoust
Monique Juteau
Pierre Chatillon
Marie-Andrée Gill
Pierre Labrie

ARTS VISUELS

Nadia Myre
Patrick Dionne / Miki Gingras
Guy Langevin
Benoît Desjardins

et plusieurs autres....



LANCEMENT, LECTURES, PROJECTIONS

En présence des auteurs

Vendredi 20 mars 2015 de 19 h à 21 h

Médiathèque littéraire Gaëtan Dostie
1214, rue de la Montagne, Montréal
(métro Peel ou Lucien-L'Allier)

Pour information : David Desrosiers
514-987.3000, poste 1578#
desrosiers.david@uqam.ca

BULLETIN D'ABONNEMENT

❑ Version électronique	25 $/an

Version papier Québec/Canada

❑ Individus	35 $/an
❑ Institutions	45 $/an

Version papier Étranger

❑ Individus	50 $/an
❑ Institutions	60 $/an

MODE DE PAIEMENT

❑ MANDAT ❑ CHÈQUE ❑ MASTERCARD ❑ VISA

N° de carte de crédit _____ Date d'expiration ____/____

Nom _____

Adresse _____

_____

Ville _____ Pays _____

Province/État _____ Code postal _____

Courriel _____

Les chèques ou mandats doivent être faits à l'ordre de SODEP (Les écrits) et transmis avec le bulletin d'abonnement à l'adresse suivante :

SODEP (Service des abonnements)
C. P. 160, succ. Place d'Armes
Montréal (Québec) H2Y 3E9

Vous pouvez aussi vous abonner par

téléphone : 514.397.8670
télécopieur : 514.397.6887
courriel : abonnement@sodep.qc.ca
Internet : www.sodep.qc.ca/Panier.aspx

Imprimé par Marquis Imprimeur

le premier février deux mille quinze

Imprimé au Canada / Printed in Canada

20 duos d'écrivains

Véronique Cyr/Carole David
Tristan Malavoy/Paul Bélanger
Marie-Josée Charest/Paul Chanel Malenfant
Jocelyne Saucier/André Vanasse
Georgette Leblanc/Serge Patrice Thibodeau
Simon Dumas/Madeleine Monette
Patrick Lafontaine/Madeleine Gagnon
Anaïs Barbeau-Lavallette/Jacques Allard
François Gagnon/Diane-Ischa Ross
Gleason Théberge/Line Mc Murray
Daniel Canty/Sherry Simon
Nicholas Giguère/Jean-Paul Daoust
François Blais/Gilles Pellerin
Geneviève Boudreau/Jean Royer
Nicolas Tremblay/Louis-Philippe Hébert
Thomas Mainguy/Paul Ferron Marchand
Tanka G. Tremblay/Jean-Yves Collette
Jean-Philippe Bergeron/Jean-François Poupart
Sébastien Ricard/André Ricard
Sophie Cadieux/Georges Leroux

Portfolio Martin Bureau
et Hugo Bergeron

Revue littéraire fondée en 1954
18 $